

Aujourd'hui cinq novembre je commence mon récit. Je noterai tout, aussi exactement que possible. Pourtant je ne sais même pas si aujourd'hui est bien le cinq novembre. Au cours de l'hiver dernier quelques jours m'ont échappé. Je ne pourrais pas dire

Marlen Haushofer

Le mur invisible

roman traduit de l'allemand
par Liselotte Bodo et Jacqueline Chambon

non plus quel jour de la semaine c'est. Mais je pense que cela n'a pas beaucoup d'importance. Je n'ai à ma disposition que quelques rares indications, car il ne m'était jamais venu à l'esprit d'écrire ce récit [...].

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Voici le roman le plus célèbre et le plus émouvant de Marlen Haushofer, journal de bord d'une femme ordinaire, confrontée à une expérience-limite. Après une catastrophe planétaire, l'héroïne se retrouve seule dans un chalet en pleine forêt autrichienne, séparée du reste du monde par un *mur invisible* au-delà duquel toute vie semble être pétrifiée durant la nuit. Tel un moderne Robinson, elle organise sa survie en compagnie de quelques animaux familiers, prend en main son destin dans un combat quotidien contre la forêt, les intempéries et la maladie. Et ce qui aurait pu être un simple exercice de style sur un thème à la mode prend dès lors la dimension d'une aventure bouleversante où le labeur, la solitude et la peur constituent les conditions de l'expérience humaine.

OceanofPDF.com

MARLEN HAUSHOFER

Marlen Haushofer (1920-1970) a vécu en Australie. Mariée et mère de deux enfants, elle a mené une existence provinciale tout en écrivant plusieurs romans, ainsi que des nouvelles et des pièces de théâtre.

DU MÊME AUTEUR

NOUS AVONS TUÉ STELLA, Actes Sud, 1986 ; Babel n° 150.

LA PORTE DÉROBÉE, Actes Sud, 1988.

SOUS UN CIEL INFINI, Actes Sud, 1989.

DANS LA MANSARDE, Actes Sud, 1990.

LA CINQUIÈME ANNÉE, Actes Sud, 1991.

LA NUIT, Actes Sud, 1994.

LE MUR INVISIBLE, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 44.

Titre original :

Die Wand

Éditeur original :

Claassen Verlag, Berlin

© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin

© ACTES SUD, 1985, 1988, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-03384-2

OceanofPDF.com

MARLEN HAUSHOFER

Le mur invisible

roman traduit de l'allemand
par Liselotte Bodo et Jacqueline Chambon

ACTES SUD

OceanofPDF.com

à mes parents

OceanofPDF.com

Aujourd'hui cinq novembre je commence mon récit. Je noterai tout, aussi exactement que possible. Pourtant je ne sais même pas si aujourd'hui est bien le cinq novembre. Au cours de l'hiver dernier quelques jours m'ont échappé. Je ne pourrais pas dire non plus quel jour de la semaine c'est. Mais je pense que cela n'a pas beaucoup d'importance. Je n'ai à ma disposition que quelques rares indications, car il ne m'était jamais venu à l'esprit d'écrire ce récit et il est à craindre que dans mon souvenir bien des choses ne se présentent autrement que je les ai vécues.

Ce défaut est sans doute inséparable de tout récit. Je n'écris pas pour le seul plaisir d'écrire. M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison. Je n'ai personne ici qui puisse réfléchir à ma place ou prendre soin de moi. Je suis seule et je dois essayer de survivre aux longs et sombres mois d'hiver. Il est peu probable que ces lignes soient un jour découvertes. Pour l'instant je ne sais pas si je le souhaite. Je le saurai peut-être quand j'aurai fini d'écrire ce récit.

J'ai entrepris cette tâche pour m'empêcher de fixer yeux grands ouverts le crépuscule et d'avoir peur. Car j'ai peur. La peur de tous côtés monte vers moi et il ne faut pas attendre qu'elle m'atteigne et me terrasse. J'écrirai jusqu'à ce que la nuit tombe et jusqu'à ce que ce travail dont je n'ai pas l'habitude me rende somnolente, la tête vide. Ce n'est pas le matin que je crains, mais les longs après-midi ténébreux.

Je ne sais pas au juste quelle heure il est. Sans doute autour de trois heures. J'ai perdu ma montre, mais de toute façon elle ne m'était pas d'un grand secours. Une minuscule montre-bracelet en or, le genre de bagatelle précieuse à qui il ne faut pas demander de donner l'heure exacte. Je possède un stylo à bille et trois crayons. Le stylo à bille est presque vide et je n'aime pas écrire au crayon. Les mots ne se détachent pas assez bien du papier. Les fines hachures grises disparaissent dans la couleur jaunâtre du fond. Mais je n'ai vraiment pas le choix. J'écris au dos de vieux calendriers ou sur du papier à lettres commercial jauni. Le papier à lettres vient de Hugo Rüttlinger, un grand collectionneur d'objets et un non moins grand hypocondriaque.

Il est juste que ce récit commence par Hugo, car si sa manie de collectionner et son hypocondrie n'avaient pas existé, je ne serais pas aujourd'hui assise ici ; il est probable que je ne serais même plus en vie. Hugo était le mari de ma cousine Louise et c'était un homme assez fortuné. Sa richesse lui venait d'une usine de chaudières. C'étaient des chaudières tout à fait spéciales qu'il était seul à fabriquer. Malheureusement, bien que je me sois fait expliquer maintes fois en quoi consistait la particularité de ces chaudières, il m'est impossible de m'en souvenir. En tout cas Hugo était assez riche pour être tenu de s'offrir quelque chose d'exceptionnel. Il s'était donc offert une chasse. Il aurait aussi bien pu s'acheter des chevaux de course ou un yacht. Mais Hugo avait peur des chevaux et se sentait mal dès qu'il mettait le pied sur un bateau.

Même cette chasse il ne la conservait que pour son standing, car il était un piètre chasseur et n'aimait pas tirer sur des chevreuils sans défense. Il s'en servait pour inviter les hommes d'affaires avec qui il était en relation et c'est eux, aidés en cela par Louise et le garde-chasse, qui se chargeaient d'abattre le nombre de bêtes prescrit ; lui pendant ce temps, allongé dans une chaise longue devant son chalet, somnolait au soleil, les mains croisées

sur le ventre. Il était en permanence dans un tel état de fatigue et de surmenage qu'il s'endormait sitôt assis : un homme très grand et très gros, habité d'obscures frayeurs et épuisé de fatigue.

Je l'aimais bien et je partageais son amour de la forêt et son goût pour les journées tranquilles passées au chalet. Je restais près de lui sans le déranger pendant qu'il dormait dans son fauteuil. Je faisais de courtes promenades et j'étais heureuse de jouir un peu du calme, après l'agitation de la ville.

Louise chassait avec passion. C'était une rousse à la santé robuste qui flirtait avec tous les hommes qui croisaient son chemin. Comme elle détestait tenir une maison, elle était ravie que je m'occupe de Hugo, que je lui prépare son chocolat ou lui mélange ses innombrables mixtures. Il était si maladivement préoccupé de sa santé que je n'arrivais pas à comprendre qu'il fasse de sa vie une course perpétuelle, avec comme seul plaisir quelques petits sommes au soleil. Il était très douillet et, en dehors de son incontestable sens des affaires, peureux comme un petit enfant. Il avait un grand besoin d'ordre et par crainte de manquer ne voyageait jamais sans deux brosses à dents. Il possédait plusieurs exemplaires de chaque objet d'usage courant et il en tirait visiblement un certain sentiment de sécurité. Il était aussi très cultivé, plein de tact, et très mauvais joueur de cartes. Je ne me rappelle pas avoir eu avec lui une conversation de quelque importance. Il tenta bien une fois ou deux de s'aventurer dans cette direction mais il y renonça vite, sans doute par timidité ou parce que cela lui aurait demandé un trop grand effort. Je préférais d'ailleurs car le seul résultat aurait été de nous mettre tous les deux mal à l'aise.

À cette époque, on parlait beaucoup d'une guerre atomique et de ses conséquences, ce qui poussa Hugo à stocker dans son chalet de chasse une petite provision de denrées alimentaires et d'objets de première nécessité. Louise trouva ridicule cette précaution ; elle se mit en colère et objecta que les gens en parleraient et que ça finirait par attirer les voleurs. Elle n'avait

certainement pas tort mais Hugo fit preuve d'un entêtement que rien ne parvint à fléchir. Il se plaignit de douleurs cardiaques et de crampes à l'estomac jusqu'à ce que Louise ait cédé. Après tout, elle s'en moquait.

Le trente avril, les Rüttlinger m'invitèrent à les accompagner à leur chalet. J'étais veuve depuis deux ans, mes filles étaient presque adultes et je pouvais disposer de mon temps comme bon me semblait. À vrai dire je ne faisais pas grand usage de ma liberté. J'ai toujours été sédentaire de nature et c'est encore chez moi que je me suis toujours sentie le mieux. Mais j'acceptais presque toujours les invitations de Louise. J'aimais le chalet et la forêt, et trois heures de voiture ne me faisaient pas peur. Ce trente avril-là, j'acceptai donc leur invitation. Nous devions rester trois jours et personne d'autre n'était invité.

Le chalet est une véritable villa de bois à un étage, construite en troncs massifs, qui aujourd'hui encore est restée en assez bon état. Au rez-de-chaussée il y a une grande salle de style paysan, une chambre à coucher et une petite pièce. Au premier étage, entourées d'une véranda de bois, trois petites chambres pour les invités. Je logeais dans une de ces chambres, la plus petite. À cinquante pas, sur une pente qui descend vers le ruisseau, se trouve la maison du garde-chasse, qui n'est qu'une cabane d'une seule pièce, et tout près de la route, un garage en planches.

Nous avons fait le trajet en trois heures comme prévu et nous nous sommes arrêtés au village pour aller chercher le chien de Hugo chez le garde-chasse. Ce chien, un braque de Bavière, appartenait à Hugo, mais il avait été élevé par le garde-chasse qui l'avait dressé. Si étonnant que cela puisse paraître, le garde avait obtenu du chien qu'il reconnaisse Hugo comme son maître. Par contre, il n'avait pas pu lui faire accepter Louise, le chien refusait de lui obéir et ne l'approchait pas. Quant à moi, il me témoignait une indifférence sans hostilité et se tenait volontiers à mes côtés. C'était un bel animal au pelage roux foncé et un excellent chien de chasse.

Nous avons parlé un moment avec le garde-chasse et il fut convenu qu'il viendrait chasser le lendemain avec Louise. Elle voulait tirer un chevreuil ; en effet, la période d'ouverture de la chasse se terminait le premier mai. Cette conversation s'éternisa, comme souvent à la campagne, mais même Louise qui ne s'y était jamais faite refréna son impatience pour ne pas vexer le garde, dont elle avait besoin.

Nous n'arrivâmes au chalet qu'à trois heures. Hugo sortit aussitôt du coffre de la voiture les nouvelles provisions et il les porta dans la petite pièce du bas. Je fis du café sur le réchaud à alcool et après le goûter, alors que Hugo commençait à s'assoupir, Louise lui proposa de retourner avec elle au village. C'était bien entendu pure méchanceté de sa part. Mais elle eut l'habileté de mettre en avant qu'un peu de mouvement était indispensable à sa santé. Il était presque cinq heures quand elle parvint à ses fins et partit avec lui, triomphante. Je savais que cela finirait à l'auberge du village. Louise aimait la compagnie des bûcherons et des valets de ferme et jamais il ne lui serait venu à l'esprit que ces paysans rusés pouvaient se moquer d'elle derrière son dos.

Je débarrassai la table, puis je suspendis les vêtements dans les armoires ; après quoi, je m'assis au soleil sur le banc, devant la maison. Le temps était beau et chaud et le bulletin météorologique avait prévu que cela allait durer. Le soleil baissait déjà au-dessus des pins et ne tarderait pas à se coucher. Le chalet est situé dans une petite cuvette, à l'extrémité d'une gorge, sous les parois abruptes de la montagne.

Pendant que je jouissais de la dernière chaleur sur mon visage, je vis revenir Lynx. Il avait sans doute refusé d'obéir à Louise et avait dû se faire renvoyer. Je compris qu'elle l'avait grondé. Il s'approcha de moi, me regarda avec anxiété et posa sa tête sur mes genoux. Nous restâmes ainsi un moment. Je caressai Lynx en lui parlant pour le consoler car je savais que Louise ne le traitait pas comme il le méritait.

Dès que le soleil eut basculé derrière les pins, l'air devint plus froid et des ombres bleuâtres envahirent la clairière. Je rentrai dans la maison avec Lynx, allumai le fourneau et me mis à préparer une sorte de risotto. Bien sûr, je n'étais pas obligée de le faire, mais j'avais faim et je savais que Hugo préférerait un repas chaud.

À sept heures, les maîtres de maison n'étaient toujours pas rentrés. D'ailleurs, c'était normal. Je calculai qu'ils ne pourraient pas être de retour avant huit heures et demie. Je donnai donc à manger au chien, avalai ma part de risotto, puis je me mis à lire les journaux que Hugo avait apportés, à la lueur de la lampe à pétrole. La chaleur et le silence me donnèrent sommeil. Lynx s'était retiré sous le poêle et soupirait de satisfaction. À neuf heures, je décidai d'aller me coucher. Je fermai la porte à clef et emportai la clef dans ma chambre. J'étais si fatiguée que je m'endormis tout de suite malgré le froid humide de l'édredon.

Je fus réveillée par le soleil sur mon visage et immédiatement me revint à l'esprit ce qui s'était passé la veille. Comme le chalet n'avait qu'une clef, l'autre restant chez le garde-chasse, si Louise et Hugo étaient rentrés, ils auraient dû me réveiller. Je me précipitai en robe de chambre dans l'escalier et ouvris la porte d'entrée. Lynx m'accueillit avec des jappements de joie, se faufila entre mes jambes et s'élança dehors.

J'ouvris la porte de la chambre tout en sachant qu'il n'y aurait personne. La fenêtre en effet était grillagée et, à supposer qu'elle ne l'ait pas été, Hugo n'aurait jamais pu passer par là. Naturellement, les lits n'étaient pas défaits.

Il était huit heures ; le couple avait certainement passé la nuit au village. Cela m'étonnait pourtant. Hugo avait horreur des lits d'auberge toujours trop courts et il était trop bien élevé pour me laisser seule au chalet toute la

nuit. Je ne pouvais pas m'expliquer ce qui s'était passé. Je remontai m'habiller dans ma chambre. Il faisait encore très frais et la rosée étincelait sur la Mercedes de Hugo.

Je fis à peine attention à la froide humidité de la gorge, tant j'étais préoccupée par ce qui avait bien pu arriver aux Rüttlinger. Peut-être que Hugo avait eu une crise cardiaque. Comme c'est souvent le cas avec les hypocondriaques, nous n'avions jamais pris son état au sérieux. Je pressai le pas et envoyai Lynx en avant. Il partit en aboyant joyeusement. Je n'avais pas pensé à mettre mes chaussures de montagne, et je trébuchai maladroitement sur les cailloux pointus.

Quand j'atteignis enfin l'entrée de la gorge, j'entendis Lynx hurler de douleur et de terreur. Je contournai un tas de bois qui m'empêchait de le voir et je le trouvai assis en train de gémir. Des gouttes de salive rouge tombaient de sa gueule. Je me penchai sur lui pour le caresser. Il se serra contre moi en poussant des cris plaintifs. Sans doute s'était-il mordu la langue ou bien cogné une dent. Mais quand je l'encourageai à repartir, il mit sa queue entre ses pattes, se plaça devant moi et de tout son corps me força à reculer.

Je ne voyais pas ce qui pouvait lui faire si peur. À cet endroit, la route débouchait de la gorge et à perte de vue s'étendait, vide et paisible sous le soleil matinal. Agacée, je repoussai le chien et continuai à avancer seule. Heureusement que son manège avait ralenti ma marche car quelques pas après, je me cognai durement la tête et reculai en chancelant. Aussitôt, Lynx se remit à pousser des gémissements et à se presser contre mes jambes. Interdite, j'allongeai la main et je sentis quelque chose de froid et de lisse : une résistance lisse et froide à un endroit où il ne pouvait y avoir rien d'autre que de l'air. Je recommençai en hésitant encore une fois, et à nouveau ma main se posa sur la vitre d'une fenêtre. À ce moment,

j'entendis frapper bruyamment et je regardai autour de moi avant de comprendre que c'étaient mes propres battements de cœur qui retentissaient à mes oreilles. Mon cœur avait eu peur avant que je le sache.

Je m'assis au bord de la route sur un tronc d'arbre et j'essayai de réfléchir. Je n'y parvins pas. C'était comme si toute pensée m'avait subitement abandonnée. Lynx s'avança vers moi en rampant et sa salive sanglante se mit à tomber goutte à goutte sur mon manteau. Je le caressai jusqu'à ce qu'il se calme et nous restâmes là tous les deux, les yeux sur la route qui s'étendait tranquille et lumineuse sous la lumière du matin.

Je me relevai trois fois pour vérifier qu'à trois mètres de moi existait vraiment quelque chose d'invisible, de lisse et de froid, qui m'empêchait de continuer mon chemin. Je me dis qu'il devait s'agir d'une illusion des sens, mais je savais bien qu'il n'en était rien. N'importe quoi d'un peu aberrant m'aurait paru plus facile à accepter que cette terrible chose invisible. Pourtant la gueule de Lynx continuait à saigner et la bosse de mon front commençait à me faire mal.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée assise sur le tronc d'arbre, je me souviens seulement que mes pensées revenaient sans cesse à des détails insignifiants comme si elles refusaient à tout prix de s'intéresser à cette expérience incompréhensible.

Le soleil montait peu à peu et me chauffait le dos. Lynx n'arrêtait pas de se lécher et finit par ne plus saigner. Il n'avait dû se blesser que légèrement.

Je compris qu'il me fallait entreprendre quelque chose et j'ordonnai à Lynx de rester assis. Puis j'allai lentement vers l'obstacle, les mains tendues en avant, et je continuai à le suivre en tâtonnant jusqu'à l'endroit où commençait le premier rocher de la gorge. Là il devenait impossible de continuer. De l'autre côté de la route j'arrivai jusqu'au ruisseau et ce n'est qu'alors que je vis que le niveau de l'eau avait légèrement monté et que le ruisseau débordait. Pourtant les eaux étaient basses. Tout le mois d'avril

avait été sec et la fonte des neiges était déjà passée. De l'autre côté du mur – j'ai pris l'habitude d'appeler cette chose "le mur", il fallait bien lui donner un nom puisqu'elle existait –, de l'autre côté donc, le ruisseau était à sec sur une courte distance, puis un mince filet recommençait à couler. Sans doute l'eau s'était-elle déjà creusé un chemin à travers les roches calcaires perméables. Le mur ne devait donc pas être profondément enfoncé dans le sol. J'en éprouvai une sorte de soulagement. Ce n'était pas la peine de franchir le ruisseau à l'endroit où il était le plus profond. Il n'était pas concevable que le mur s'interrompe brusquement sinon il aurait été facile à Hugo et à Louise de revenir au chalet.

Soudain je remarquai – ce qui avait déjà dû tourmenter mon inconscient depuis un bon moment – que la route était absolument déserte. Comment se faisait-il que personne n'ait donné l'alarme ? Il aurait été normal que les habitants du village se massent avec curiosité devant le mur. Et à supposer que personne n'ait eu le temps de le découvrir, Hugo et Louise auraient dû s'y heurter. Le fait de ne pas apercevoir un seul homme me parut encore plus énigmatique que le mur lui-même.

Je me mis à trembler malgré le plein soleil. La première petite ferme, une simple maison de paysan, se trouvait juste après le premier tournant de la route. En traversant le ruisseau et en montant un peu, il devait être possible de l'apercevoir.

Je revins près de Lynx et lui adressai quelques paroles d'encouragement. Il semblait à vrai dire tout à fait raisonnable. C'est plutôt moi qui aurais eu besoin d'être encouragée. J'éprouvai soudain une grande consolation que Lynx soit avec moi. J'enlevai mes chaussures et mes bas et traversai le ruisseau. Sur l'autre bord, le mur continuait le long du pré. J'aperçus enfin la petite maison. Elle était là, tranquille dans la lumière du soleil : un paisible tableau tellement familier. Un homme était debout près de la fontaine, le bras levé à mi-chemin entre son visage et le jet de l'eau. Un

vieil homme très propre. Ses bretelles pendaient comme des serpents et il avait retroussé les manches de sa chemise. Mais sa main n'atteignait pas son visage. En fait il ne bougeait pas du tout.

Je fermai les yeux, laissai passer un moment, puis je regardai de nouveau. Le vieil homme bien propre était toujours là, mais toujours sans mouvement. C'est alors que je vis qu'il s'appuyait avec le genou et la main gauches au bac de pierre de la fontaine et que c'était sans doute ce qui l'empêchait de tomber. Contre la maison poussait un jardin d'herbes potagères mêlées à des pivoines et à des parnassias. Il y avait aussi un lilas maigre et échevelé qui avait déjà cessé de fleurir. Le mois d'avril, même ici à la montagne, avait été presque estival. En ville, les pivoines étaient déjà fanées. Aucune fumée ne sortait de la cheminée.

Je frappai du poing contre le mur. Je me fis mal mais rien ne se passa. Et subitement je n'eus plus envie de briser le mur qui me séparait de cet événement incompréhensible qui était arrivé au vieil homme près de la pompe. Je retraversai le ruisseau et m'approchai de Lynx qui reniflait quelque chose et semblait avoir oublié sa peur. C'était une mésange morte, sa petite tête était fracassée et sa poitrine tachée de sang. La mésange était la première d'une longue série d'oiseaux qui trouvèrent cette fin lamentable par ce radieux matin de mai. Pour une raison inconnue, je ne pourrai jamais oublier cette mésange. Pendant que je la contemplais, je distinguai enfin les tristes cris des oiseaux que je devais entendre depuis le début mais sans en prendre conscience.

Je ne pensai plus soudain qu'à quitter cet endroit, retourner au chalet, fuir ces lugubres cris d'oiseaux et ce minuscule cadavre taché de sang. Lynx aussi redevenait inquiet et se serrait contre moi en poussant des jappements plaintifs. Tout le long du chemin il resta près de moi et je lui parlai pour le tranquilliser. Je ne sais plus ce que je lui ai dit, l'essentiel était de briser le

silence de ce sombre ravin humide où filtrait à travers le feuillage des hêtres une lumière verte et où sur la gauche de petits filets d'eau suintaient des roches nues.

Notre situation à Lynx et à moi semblait critique, même si nous ne savions pas encore à quel point elle l'était. Mais tout n'était pas tout à fait perdu puisque nous étions deux.

Le chalet était à présent en plein soleil. Sur la Mercedes, la rosée avait eu le temps de sécher et le toit brillait d'un noir presque rouge. Quelques papillons voletaient dans la clairière et l'air charriait une douce senteur d'aiguilles de pin chauffées. Je m'assis sur le banc devant la maison et aussitôt tout ce que j'avais vu dans la gorge me parut complètement irréel. Cela ne pouvait tout simplement pas être vrai, de telles choses ne pouvaient pas arriver et même si elles arrivaient, ça ne pouvait pas être dans un petit village de montagne, ni en Autriche, ni en Europe. Je sais qu'il était ridicule de raisonner ainsi, mais c'est ce que j'ai pensé à ce moment-là, c'est pourquoi je ne veux pas le taire. Je restai assise au soleil, bien tranquille, à regarder les papillons et je crois que pendant quelque temps je n'ai vraiment pensé à rien. Lynx, qui était allé boire à la fontaine, sauta sur le banc à côté de moi et posa sa tête sur mes genoux. Je fus sensible à cette preuve d'amitié avant de réaliser que le pauvre chien n'avait plus le choix.

Une heure après, je rentrai dans le chalet, réchauffai le risotto qui restait pour Lynx et pour moi, me fis du café pour m'éclaircir les idées et fumai trois cigarettes. C'étaient mes dernières cigarettes. Hugo qui était un grand fumeur en avait emporté quatre paquets par mégarde dans la poche de son manteau en allant au village et il n'avait pas eu le temps d'en stocker au chalet en prévision d'un futur après-guerre. Quand j'eus fumé mes trois cigarettes, je n'y tins plus et je quittai le chalet pour retourner dans la gorge. Le chien suivait sur mes talons, sans enthousiasme. Je courus presque tout le long du chemin et je ne m'arrêtai haletante qu'en apercevant le tas de

bois. Alors je me mis à marcher les mains tendues jusqu'à ce que je touche la fraîcheur du mur. Je m'y attendais et pourtant le choc fut encore plus fort que la première fois.

Le ruisseau était de ce côté toujours arrêté, mais de l'autre côté le courant était devenu plus fort. Je retirai mes chaussures pour pouvoir traverser. Cette fois Lynx hésita à me suivre et ne le fit qu'à contrecœur. Il ne craignait pas l'eau, mais le ruisseau était glacial et lui arrivait au ventre. C'était gênant de ne pas distinguer le mur, aussi je cueillis une brassée de branches de noisetier et je commençai à les enfoncer dans le sol en suivant l'obstacle. Cette tâche me semblait ce qu'il y avait de plus urgent à accomplir et elle m'absorba assez pour m'empêcher de penser à autre chose. Je plantais mes branches avec beaucoup de soin. Le terrain commença à monter et j'arrivai de nouveau à l'endroit d'où je pouvais voir la petite maison du paysan.

Le vieil homme se tenait toujours près de la fontaine, la main levée vers son visage. Le petit bout de vallée que j'apercevais de cet endroit était ensoleillé, l'air transparent vibrait et se teintait de vert doré à la lisière de la forêt. Lynx avait à présent aperçu l'homme. Il s'assit, étira le cou et poussa un long et terrible hurlement. Il avait compris que la chose près de la fontaine n'était pas un être vivant.

Son hurlement me déchira et quelque chose voulut me forcer à hurler aussi. Ce qui me déchirait semblait décidé à me mettre en pièces. Je saisis Lynx par son collier et je l'entraînai derrière moi. Il se tut et me suivit en tremblant. Lentement je longeai le mur à tâtons, enfonçant l'une après l'autre les branches dans le sol.

En me retournant je pouvais suivre la nouvelle démarcation jusqu'au ruisseau. C'était comme si des enfants avaient joué à un inoffensif et joyeux jeu de printemps. De l'autre côté du mur, les arbres fruitiers avaient déjà laissé tomber leurs fleurs, et ils montraient un brillant feuillage vert clair. À

présent, le mur atteignait sur la pente un groupe de mélèzes plantés au milieu du pré. De là je pus apercevoir deux autres petites maisons et une partie de la vallée. J'étais furieuse de ne pas avoir emporté les jumelles de Hugo. De toute façon je ne voyais personne, pas un être vivant. Aucune fumée ne s'échappait des maisons ; le malheur, en y réfléchissant, avait dû se passer le soir et il avait surpris les Rüttlinger pendant qu'ils étaient encore au village ou sur le chemin du retour.

Si l'homme près de la pompe était mort, et je ne pouvais plus en douter, tous les gens de la vallée devaient être morts aussi et non seulement les gens, mais tout ce qui avait été vivant. Dans la prairie n'étaient restés en vie que l'herbe et les arbres ; le feuillage nouveau se déployait, éblouissant dans la lumière.

Debout, les deux paumes appuyées contre le mur froid, je contemplais fixement l'autre côté. Soudain je ne voulus plus rien voir. J'appelai Lynx qui était en train de gratter sous les mélèzes et je revins sur mes pas en suivant la petite bordure plantée comme un jeu d'enfant. Après avoir franchi le ruisseau, je continuai à placer des branches au travers de la route jusqu'au rocher, puis je retournai lentement au chalet. Après le crépuscule glauque et froid qui régnait dans la gorge, le soleil quand on débouchait sur la carrière frappait violemment. Lynx semblait en avoir assez de nos entreprises, il entra en courant dans la maison et alla se fourrer sous le poêle. Comme toujours quand il était désespéré, après avoir soufflé un peu et poussé quelques petits gémissements, il s'endormit aussitôt. Je lui enviais cette faculté. Maintenant qu'il dormait, la légère agitation qu'il créait sans cesse autour de lui me manquait. Mais il valait mieux avoir à la maison un chien endormi qu'être toute seule.

Hugo, qui ne buvait pas, avait fait une petite provision de cognac, de gin et de whisky pour ses invités. Je me versai un verre de whisky et je m'assis à la grande table de chêne. Je n'avais pas l'intention de m'enivrer, je ne

faisais que chercher désespérément un remède capable de dissiper le sourd engourdissement de mon esprit. Je pris conscience qu'en pensant au whisky, j'avais pensé à "mon" whisky, c'est donc que je ne croyais plus au retour des propriétaires légitimes. Cela me causa un léger choc. À la troisième gorgée, j'écartai le verre avec dégoût. Cette boisson avait un goût de paille trempée dans du lysol. D'ailleurs il n'y avait rien à éclaircir dans ma tête. Il était incontestable que pendant la nuit un mur invisible était descendu ou bien s'était élevé et que dans la situation où j'étais il ne m'était pas possible de trouver une explication à ce fait. Je ne me faisais aucun souci et n'éprouvais aucune crainte et cela n'aurait eu aucun sens d'essayer de faire naître en moi de tels sentiments. J'étais assez vieille pour savoir qu'ils ne tarderaient pas à s'imposer d'eux-mêmes. La question la plus importante était de découvrir si ce malheur avait frappé seulement la vallée, ou le pays tout entier. Je décidai d'opter pour la première hypothèse, car je pouvais conserver l'espoir d'être délivrée de ma prison forestière d'ici quelques jours. Aujourd'hui il me semble qu'au fond de moi-même je n'ai jamais vraiment cru à cette possibilité. Mais je n'en suis pas sûre. En tout cas je fus assez raisonnable pour ne pas abandonner cet espoir tout de suite. Après un certain temps je sentis que mes pieds me faisaient mal. J'enlevai mes chaussures et mes bas et je vis que j'avais attrapé des ampoules en marchant. Cette douleur venait à point pour m'aider à chasser les pensées inutiles. Après avoir pris un bain de pieds et enduit mes talons de pommade en les recouvrant d'un pansement adhésif, je décidai d'installer le chalet de la façon qui me paraissait la plus supportable. Tout d'abord, je sortis de la chambre le lit de Louise et le poussai dans la cuisine. Je le plaçai dans un coin de telle sorte qu'il me soit possible de voir toute la pièce ainsi que la porte et la fenêtre. J'étendis devant une peau de mouton qui appartenait à Louise, dans le secret espoir que Lynx en ferait sa couche. En fait ce ne fut pas le cas et il continua à dormir sous le poêle. J'allai aussi chercher la table

de nuit. Ce n'est que plus tard que je tirai l'armoire dans la cuisine. Je rabattis les volets de la chambre et je la fermai à clef. Puis je condamnai les chambres du premier étage et j'accrochai toutes les clefs à un clou à côté du fourneau. Je ne sais pas ce qui me poussait à agir de la sorte, une sorte d'instinct sans doute. Il fallait que je puisse tout embrasser d'un seul regard pour m'assurer contre les attaques. J'accrochai le fusil de Hugo, chargé, près du lit, et je posai la lampe-tempête sur la table de nuit. Toutes ces précautions que je prenais ne pouvaient concerner, je le savais, que des personnes humaines et c'était ridicule. Mais comme jusqu'à ce jour les dangers ne m'étaient venus que des humains, j'étais incapable de changer si vite d'opinion. L'homme était le seul ennemi que j'avais connu dans mon ancienne vie. Je remontai le réveil de voyage et ma montre, puis j'allai chercher du bois scié qui était empilé sous la véranda et je le rangeai à côté du poêle.

Entre-temps le soir était venu et l'air frais de la montagne baignait la pièce. Le soleil illuminait la clairière, mais les couleurs devenaient peu à peu plus froides et plus dures. Un pic frappait des coups dans la forêt. J'étais contente de l'entendre. Lui et aussi le clapotis de l'eau de la fontaine, qui coulait dans le bac de bois en jet gros comme le bras. Je posai mon manteau sur mes épaules et je m'assis sur le banc devant la maison. De là je pouvais voir le chemin jusqu'à la gorge, la cabane du garde, le garage, et derrière, les pins obscurs. Plusieurs fois, il me sembla entendre des pas dans la gorge, mais c'était évidemment une illusion. Je passai un moment à contempler quelques fourmis géantes qui passaient devant moi en une petite procession hâtive, sans penser à rien.

Le pic s'arrêta de frapper, l'air se fit de plus en plus frais et la lumière devint bleuâtre et froide. Au-dessus de moi, le petit coin de ciel se teinta de rose. Le soleil avait disparu derrière les pins. Les prévisions de la météo s'étaient révélées justes. Cette pensée me fit soudain souvenir de la petite

radio de la voiture. À travers la vitre restée à demi baissée, je pressai le bouton noir. Après un court instant ne parvint qu'un léger grésillement. La veille, pendant le trajet, j'avais été mécontente que Louise écoute de la musique de danse. Maintenant la moindre musique m'aurait fait tressaillir de joie. Je continuai à tourner le bouton, mais sans résultat, c'était toujours le même lointain et léger grésillement que produisait sans doute le petit appareil. À ce moment j'aurais dû comprendre, mais je ne voulais pas. J'aimais mieux me persuader que pendant la nuit quelque chose s'était détraqué dans l'appareil. J'essayai encore et encore mais jamais rien d'autre que ce léger grésillement ne sortit du poste.

Enfin je renonçai et retournai m'asseoir sur le banc. Lynx sortit de la maison et posa sa tête sur mes genoux. Il avait besoin d'être consolé. Je lui parlai, il m'écouta avec attention et se blottit contre moi en gémissant. Il finit par me lécher la main puis, hésitant, frappa de sa queue le sol. Nous avions peur tous les deux et essayions de nous encourager mutuellement. Ma voix avait un son étranger, irréel, et je la baissai jusqu'à ce que mon chuchotement ne se distingue plus du bruit de la fontaine. Cette fontaine devait souvent à l'avenir me causer des frayeurs. À une certaine distance, son clapotis ressemblait au chuchotement de deux personnes à moitié endormies. Mais à ce moment je ne le savais pas encore. Je cessai de murmurer sans même m'en apercevoir. Je frissonnais sous mon manteau et contemplais le ciel qui pâlisait en virant au gris.

Je rentrai enfin dans le chalet et allumai le feu. Un peu plus tard je vis Lynx s'avancer jusqu'à l'entrée de la gorge, s'y tenir immobile et attendre. Quelques minutes après il fit demi-tour et tête basse trotta vers la maison. Il agit de la sorte trois ou quatre soirs de suite. Après il y renonça, en tout cas il ne le fit plus jamais. Je ne sais pas s'il oublia de le faire ou si dans son cerveau de chien il avait compris la vérité avant moi.

Je lui donnai du risotto et des biscuits pour chien et je remplis son bol d'eau. Je savais que d'habitude on ne lui donnait à manger que le matin, mais je ne voulais pas manger seule. Puis je fis du thé et m'assis à la grande table. La cuisine était chaude à présent et la lampe à pétrole jetait une lueur jaune sur la table sombre.

Ce n'est qu'alors que je sentis combien j'étais fatiguée. Lynx, qui avait fini son repas, sauta près de moi sur le banc et me regarda longuement avec attention. Ses yeux étaient d'un brun chaud tirant sur le rougeâtre, un peu plus sombre que son poil. Le blanc autour de l'iris luisait d'un bleu humide. Subitement je fus très heureuse que Louise ait renvoyé le chien.

Je mis de côté la tasse vide, puis je versai de l'eau chaude dans la cuvette, me lavai et, comme il n'y avait rien d'autre à faire, me couchai.

J'avais tiré les volets et fermé la porte à clef. Un moment après, Lynx sauta du banc et vint renifler ma main. Il alla ensuite à la porte, de là à la fenêtre, puis retourna vers mon lit. Je lui parlai gentiment et, avec un soupir qui avait presque quelque chose d'humain, il consentit à regagner sa place sous le poêle.

Je laissai la lampe-torche brûler encore un peu, si bien que lorsque je l'éteignis, la chambre me parut complètement obscure. En fait il ne faisait pas tellement sombre ; le feu qui commençait à s'éteindre jetait une lueur tremblante sur le sol et passé quelques secondes, je pus distinguer les contours du banc et de la table. Je me demandai si je devais prendre un des somnifères de Hugo, mais je ne pus m'y résoudre, dans la crainte de ne plus rien entendre. L'idée me traversa que peut-être le terrible mur allait s'avancer lentement dans le silence et l'obscurité de la nuit. Mais j'étais trop fatiguée pour avoir peur. Mes pieds me faisaient toujours mal et je restai longtemps allongée sur le dos, trop lasse pour tourner la tête. Après tout ce qui était arrivé, je devais m'attendre à passer une mauvaise nuit. Mais à peine en avais-je pris mon parti que déjà je dormais.

Je ne rêvai pas et vers six heures je me réveillai, reposée, au moment où les oiseaux commençaient à chanter. Tout me revint à l'esprit d'un coup et, terrifiée, je refermai les yeux, espérant retrouver le sommeil. Bien sûr, je n'y parvins pas. J'avais à peine bougé, que Lynx avait déjà compris que j'étais réveillée et il s'approcha de mon lit pour me souhaiter le bonjour par de joyeux aboiements. Je me levai donc, ouvris les volets et le fis sortir. Il faisait très frais, le ciel était bleu pâle et les buissons couverts de rosée. Une journée radieuse commençait.

Soudain, il me parut tout à fait impossible de survivre à cette radieuse journée de mai. En même temps, je comprenais que je devais lui survivre et qu'il n'y avait pas de fuite possible. Je devais garder tout mon calme et tout simplement la surmonter. Ce ne serait pas la première journée de ma vie que j'aurais eu ainsi à surmonter. Moins je me défendrais, plus ce serait supportable. L'engourdissement de mon cerveau avait entièrement disparu. J'étais capable de penser clairement, du moins aussi clairement qu'il m'était possible de penser d'habitude. Mais quand mes pensées retournaient au mur, c'était comme si elles aussi se heurtaient à un obstacle froid, lisse et insurmontable. Mieux valait ne pas penser au mur.

J'enfilai ma robe de chambre et mes pantoufles puis traversai le sentier mouillé jusqu'à la voiture pour mettre la radio en marche. Il y eut un grésillement, fragile, vide ; il semblait si étrange et si inhumain que je l'arrêtai aussitôt.

Je ne croyais plus que quelque chose s'était détraqué dans l'appareil. Dans la froide clarté du matin, il m'était devenu impossible d'y croire.

Je ne sais plus ce que je fis ce matin-là, je me souviens seulement que je suis restée un moment immobile près de la voiture jusqu'à ce que l'humidité qui pénétrait le tissu léger de mes pantoufles me fasse sursauter.

Peut-être les heures qui suivirent furent-elles si terribles qu'il m'a fallu les oublier ; peut-être les ai-je passées dans une sorte d'engourdissement. Je ne sais plus. Je ne repris vraiment conscience que vers deux heures de l'après-midi, au moment où je marchais le long de la gorge avec Lynx.

Pour la première fois, je ne trouvais pas la gorge belle et romantique, mais seulement humide et sombre. Elle reste ainsi même en plein été, la lumière du soleil n'y pénètre jamais complètement. Après les orages, on y voit des salamandres sortir de leurs cachettes de pierre. Plus tard, j'ai eu plusieurs fois en été l'occasion de les observer. Il y en avait un grand nombre. J'ai pu en compter dix, même quinze, en un seul après-midi. Des créatures superbes, tachées de rouge et de noir et qui me faisaient davantage penser à certaines fleurs, comme le lys tigré ou le lys martagon, qu'à leurs proches parents les lézards.

Ce jour-là, le deux mai, je ne les vis pas. Il est vrai qu'il n'avait pas encore plu et que je ne savais même pas qu'elles existaient. Je pressai le pas pour sortir de cette obscurité verte et humide. Cette fois, je m'étais mieux équipée ; je portai des chaussures et des culottes de montagne et une veste chaude. Hier, mon manteau m'avait gênée. Ses pans traînaient dans l'herbe pendant que je plantais les branches le long du mur. J'emportais aussi les jumelles de Hugo et dans mon sac de montagne des tartines et une bouteille thermos avec du cacao.

En plus de mon petit canif à appointer les crayons, j'amenais le grand couteau de chasse de Hugo. En fait je ne pouvais même pas m'en servir, il était beaucoup trop dangereux pour tailler les branches et j'aurais pu me blesser. Mais c'était un objet qui me communiquait une sécurité trompeuse. Plus tard, je le laissai souvent à la maison. Depuis que Lynx est mort, je le prends toujours avec moi quand je sors. Mais maintenant je sais pourquoi, et je ne me dis plus que c'est pour couper des branches de noisetier. Le mur était évidemment toujours à l'endroit que j'avais marqué et ne s'était pas

avancé vers le chalet, comme je l'avais craint la veille. D'ailleurs je ne m'y attendais pas vraiment. Il n'avait pas non plus reculé. Le ruisseau avait retrouvé son niveau normal, il avait dû lui être facile de se frayer un chemin à travers les roches poreuses. Je pus le traverser en sautant de pierre en pierre, puis je suivis ma frontière-pour-rire jusqu'au point de vue près des mélèzes. Je coupai des branches fraîches et recommençai à les enfoncer le long du mur.

C'était une occupation fatigante et à force de me baisser, mon dos me fit bientôt mal. Mais j'étais en proie à l'idée fixe qu'il me fallait, autant que je le pouvais, finir ce travail. Il me tranquillisait et mettait un semblant d'ordre dans le grand désordre qui s'était abattu sur moi. Un tel mur n'aurait tout simplement pas dû exister. Le fait de le border de branches vertes était une première tentative, puisqu'il était là tout de même, de le remettre à sa place.

Mon chemin me fit traverser deux prés en pente, une jeune plantation de pins et une coupe où poussaient des framboisiers. Le soleil était brûlant, et mes mains, écorchées par les ronces et les échardes, saignaient. Les petites branches n'étaient utilisables que sur le pré ; dans les taillis j'eus besoin de grandes gaules et par endroits je fis des marques sur les arbres qui longeaient le mur. Tout cela me prit beaucoup de temps et je n'avançais que très lentement.

Au-dessus du taillis de framboisiers la vue s'étendait à toute la vallée. Grâce aux jumelles, je voyais et distinguais tout très clairement. Devant la maisonnette du charron une femme était assise, sans mouvement ; elle tenait la tête penchée et semblait dormir. Je regardai jusqu'à ce que mes yeux se mettent à pleurer et l'image à se dissoudre en taches colorées. Allongé sur le pas de la porte un chien berger était couché, immobile, la tête entre les pattes.

Si c'était ça la mort, elle avait été très rapide et douce, presque tendre. J'aurais peut-être mieux fait d'aller au village avec Louise et Hugo.

Je finis par m'arracher à ce paisible tableau et me remis à planter mes branches. Le mur s'abaissait à nouveau dans le creux d'une prairie au fond de laquelle se trouvait une ferme très petite, comme on en voit souvent en montagne. Rien de comparable avec les grandes fermes rectangulaires des vallées.

Le mur coupait le petit pré derrière la maison et il avait sectionné deux branches de pommier. En fait elles n'avaient pas l'air coupées, elles étaient plutôt comme fondues, si toutefois on peut se représenter du bois fondu.

Je ne les touchai pas. Deux vaches étaient couchées dans la prairie de l'autre côté du mur. Je les regardai longtemps. Leurs flancs ne se soulevaient ni ne s'abaissaient, mais elles aussi avaient l'air plutôt de dormir que d'être mortes. Leurs naseaux n'étaient plus lisses et humides, mais semblaient faits d'une pierre au grain fin, joliment colorée.

Pendant que je m'attardais à regarder les deux bêtes mortes, j'entendis derrière moi le mugissement d'une vache et l'abolement excité de Lynx. Je me retournai, surprise, et je vis le taillis s'ouvrir et en sortir une vache vivante et mugissante suivie du chien au comble de l'excitation. Elle vint aussitôt vers moi en mugissant de détresse. La pauvre bête n'avait pas été traitée depuis deux jours et son beuglement était déjà enrôlé et rauque. J'essayai immédiatement de la soulager. J'avais appris à traire pour m'amuser quand j'étais jeune fille. Mais il y avait vingt ans de cela et je n'en avais plus l'habitude.

La vache se laissa faire avec patience, elle avait compris que je ne cherchais qu'à l'aider. Le lait un peu jaune gicla à terre et Lynx se mit à le lécher. La vache avait beaucoup de lait et mes mains me faisaient mal à force de répéter ce geste auquel je n'étais pas habituée. Bientôt l'animal donna des signes de soulagement, elle pencha la tête et approcha son grand museau du nez roux de Lynx. L'examen réciproque dut être concluant, car les deux bêtes parurent satisfaites et calmées.

C'est ainsi que je me retrouvai sur un pré inconnu, au milieu de la forêt, propriétaire d'une vache. Il était évident que je ne pouvais pas laisser la vache là où elle était. Je m'aperçus qu'elle avait des traces de sang sur son museau. Dans son désespoir elle avait dû se jeter et se rejeter sur le mur qui l'empêchait de rentrer chez ses maîtres.

De ceux-ci on ne voyait trace. Ils devaient être à l'intérieur de la maison au moment de la catastrophe. Les rideaux tirés devant les fenêtres me confirmèrent que tout avait dû se passer le soir. Pas très tard, puisque le vieil homme venait juste de se laver, et que la vieille femme était encore assise avec le chat sur le banc devant la maison. D'ailleurs, si la catastrophe avait eu lieu le matin, Hugo et sa femme auraient eu le temps de rentrer au chalet. Je réfléchissais à tout cela en me disant que de telles suppositions ne servaient désormais plus à rien. J'y renonçai donc et j'allai voir dans les fourrés s'il n'y avait pas d'autres vaches, mais rien ne bougea. Si un animal quelconque s'était trouvé dans le voisinage, Lynx l'aurait dépisté depuis longtemps.

Il ne me restait plus qu'à ramener la vache à la maison en la poussant devant moi. Mon entreprise de délimiter le mur venait brusquement de prendre fin. Il était déjà tard, autour de cinq heures, et les rayons du soleil ne tombaient plus sur la clairière qu'en minces filets.

Nous prîmes donc à trois le chemin du retour. C'était une bonne chose que d'avoir planté ces branches, cela m'évitait de perdre du temps à tâtonner le long du mur. J'avançais lentement entre le mur et la vache, redoutant que la vache ne se casse une patte, mais elle semblait habituée à marcher en terrain montagneux. Je n'eus pas non plus besoin de la pousser en avant, il suffisait de la maintenir à une certaine distance du mur. Lynx avait déjà compris ce que signifiait ma ligne de démarcation et se tenait toujours au large.

Je fis tout le chemin sans penser au mur une seule fois, tellement j'étais accaparée par ma trouvaille. Parfois la vache s'arrêtait brusquement et se mettait à paître. Lynx, alors, se couchait près d'elle et ne la quittait pas des yeux. Quand il trouvait que cela suffisait, il la poussait doucement, et, obéissante, elle se remettait en marche. Je ne sais pas si c'est vrai, mais plus tard j'eus souvent l'impression que Lynx savait très bien s'y prendre avec les vaches. Je pense que le garde-chasse avait dû s'en servir comme chien de berger quand il sortait les vaches sur les prés en automne.

La vache avait l'air tout à fait tranquille et semblait satisfaite. Après ces deux terribles journées, elle avait trouvé quelqu'un qui avait su la délivrer de la douloureuse montée de lait et elle n'avait pas du tout l'intention de le quitter. Quelque part devait bien exister une étable où ce nouveau maître la conduisait. Elle trottait pleine d'espoir à côté de moi en soufflant bruyamment. Dès que nous eûmes franchi le ruisseau, non sans quelque difficulté, elle accéléra même le pas, à tel point que j'avais du mal à la suivre.

Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que si cette vache était pour moi une bénédiction, elle représentait aussi une lourde charge. Il n'était plus question d'entreprendre de longues explorations.

Un tel animal doit être nourri et traité, il exige un maître sédentaire. J'étais à la fois propriétaire et prisonnière d'une vache. Pourtant, même si je n'avais pas eu l'intention de la garder, il m'aurait été impossible de l'abandonner. Elle avait besoin de moi.

Quand nous arrivâmes à la clairière, la nuit était déjà presque tombée, la vache s'arrêta, tourna la tête en arrière et poussa un clair et joyeux mugissement. Je la conduisis à la cabane du garde-chasse. Elle ne contenait que deux lits, une table, un banc et un poêle. Je portai la table dehors, tirai la paille d'un des lits et guidai ma vache dans sa nouvelle étable. Elle était assez grande pour une vache. Je pris un seau en fer-blanc, le remplis

d'eau et le posai sur le lit vide. C'est tout ce que je pouvais faire ce soir-là pour ma vache. Je la caressai, lui expliquai la situation puis verrouillai l'étable.

J'étais si fatiguée que j'eus presque du mal à me traîner vers le chalet. Mes pieds me brûlaient dans mes lourdes chaussures et mon dos me faisait mal. Je donnai à manger à Lynx, bus le cacao qui restait dans le thermos, trop lasse pour manger les tartines. Je me contentai, pour me laver, de l'eau froide de la fontaine et me mis aussitôt au lit. Lynx devait lui aussi être très fatigué, car il se blottit sous le poêle dès qu'il eut mangé.

Le lendemain matin ne fut pas aussi intolérable que le matin précédent ; aussitôt que j'ouvris les yeux, la vache me vint à l'esprit. Cette pensée me réveilla tout à fait, mais j'étais affreusement courbaturée des efforts de la veille auxquels j'étais peu habituée. À cause de cela, j'avais dormi un peu trop longtemps et le soleil tombait déjà en rayons jaunes à travers les fentes des volets.

Je me levai et me mis au travail. Il y avait beaucoup d'ustensiles de ménage au chalet et je choisis un seau pour servir de seau à lait. La vache se tenait sagement devant le lit et me salua joyeusement en me léchant le visage. Je commençai à la traire, mais cela marchait moins bien que la veille, car tous les os me faisaient mal. Traire une vache est un travail très fatigant et je devais m'y réhabituer. Du moins je savais comment m'y prendre, c'était l'essentiel. Comme je n'avais pas de foin, je fis sortir la vache dans le pré pour la faire paître. J'étais sûre qu'elle ne chercherait pas à s'enfuir.

Puis je déjeunai avec du lait chaud et des tartines de la veille qui avaient séché. Toute la journée, je m'en souviens, fut consacrée à la vache. J'arrangeai son étable aussi bien que je pus. Je lui fis une litière de branches vertes, n'ayant rien d'autre à ma disposition, et avec le premier fumier je commençai à édifier un tas près du chalet. L'étable était solide, construite

en gros troncs. Sous le toit, dans un coin, il y avait un petit réduit que plus tard je remplis de paille. Mais à ce moment de l'année, en mai, il n'y en avait pas encore et je dus me contenter de branches vertes.

Ce faisant, mes pensées tournaient autour de cette vache. Avec un peu de chance elle portait peut-être un veau. Mais il ne fallait pas y compter, je pouvais seulement espérer que ma vache me donnerait du lait aussi longtemps que possible.

Je continuais à croire que ma situation n'était que provisoire, ou du moins j'essayais de faire semblant de le croire.

Je voulus d'abord démonter le petit poêle qui était dans l'étable, puis je réfléchis qu'il serait assez pratique. Je pourrais y faire chauffer de l'eau en cas de besoin. Je transportai la table et la chaise dans le garage où se trouvaient déjà pas mal d'outils. Hugo avait toujours veillé soigneusement à la qualité des outils et le garde-chasse, qui était honnête et ordonné, les tenait prêts à être utilisés. Je ne sais pas pourquoi Hugo attachait tant d'importance aux outils. Lui-même ne les touchait jamais, mais à chacune de ses visites il allait les contempler avec satisfaction. Ce qui n'avait peut-être été qu'une marotte de sa part se révéla pour moi une vraie bénédiction. Si maintenant je suis encore en vie, je le dois aux petites extravagances de Hugo. Le cher Hugo, que Dieu le bénisse, doit être toujours à l'auberge, attablé devant un verre de limonade, délivré enfin de sa crainte des maladies et de la peur de la mort. Et il n'y a plus personne pour l'obliger à courir d'une conférence à l'autre.

Pendant que je m'occupais de l'étable, la vache était dans le pré et paissait. C'était un bel animal aux os fins, aux formes arrondies et d'un gris-brun. En quelque sorte elle produisait une impression gaie et juvénile. La façon qu'elle avait de tourner la tête de tous côtés, en arrachant les

feuilles des buissons, me faisait penser à une jeune femme coquette qui regarde par-dessus son épaule avec des yeux bruns et humides. Cette vache m'alla droit au cœur, son aspect était vraiment trop réjouissant.

Lynx gambadait à mes côtés, il regardait la vache, buvait de l'eau dans le bac et fouillait un peu dans les buissons. Il était redevenu le chien joyeux qu'il avait été auparavant et semblait avoir oublié les peurs des derniers jours comme il semblait s'être habitué à m'accepter pour maître, du moins provisoirement.

À midi, je fis une soupe de pois cassés et ouvris une boîte de corned-beef. Après le repas, la fatigue me terrassa. J'ordonnai à Lynx de surveiller la vache et m'étendis sur le lit tout habillée, au bord de l'étourdissement. Après tout ce qui était arrivé, j'aurais dû ne pas pouvoir dormir, mais je dois avouer que, pendant cette première semaine au chalet, mon sommeil a été particulièrement bon jusqu'à ce que mon corps se soit habitué au travail. L'insomnie ne commença à me faire souffrir que plus tard.

Je me réveillai à quatre heures. La vache s'était couchée et ruminait. Lynx, assis sur le banc devant la maison, l'observait d'un œil ensommeillé. Je le délivrai de cette garde et il se remit à faire des tours d'inspection. À cette époque-là, je m'inquiétais dès que je le perdais de vue. Plus tard, quand je compris que je pouvais m'y fier, cette peur m'abandonna.

Lorsque le temps se rafraîchit, je mis de l'eau à chauffer et allumai le poêle. J'avais vraiment besoin d'un bain.

Vers le soir, je conduisis la vache à l'étable pour la traire, posai un seau d'eau fraîche sur le bois du lit, puis la laissai seule pour la nuit. Après le bain je m'enveloppai dans ma robe de chambre, bus du lait chaud et m'assis à la table pour réfléchir. J'étais étonnée de ne me sentir ni triste, ni désespérée. J'avais tellement sommeil que je laissai tomber ma tête entre mes mains et que j'aurais pu m'endormir assise. Comme décidément je n'arrivais pas à penser, je tentai de lire un des romans policiers de Hugo.

Mais ce n'était sans doute pas l'idéal, mon intérêt pour la traite des blanches étant pour le moment assez limité. D'ailleurs, Hugo lui-même n'avait en général jamais dépassé la troisième ou quatrième page de ces romans sans succomber au sommeil. Peut-être en usait-il comme d'un somnifère. À mon tour, je fus incapable de tenir plus de dix minutes, je n'insistai pas, j'éteignis la lampe, fermai la porte à clef et me mis au lit.

Le lendemain matin, le temps frais et peu engageant me fit prendre conscience que je devais m'occuper du foin pour ma vache.

Je me rappelai avoir vu sur le pré à côté du ruisseau une cabane et il n'était pas impossible qu'un peu de foin y soit resté. Je ne pouvais pas utiliser la voiture de Hugo. Il en avait emporté la clef en partant. D'ailleurs la clef ne m'aurait servi à rien. Il n'y avait que deux semaines que s'étaient achevées mes leçons de conduite et je n'aurais pas osé rouler dans la gorge. Je découvris quelques vieux sacs dans le garage, et après le travail à l'étable, je les emportai pour aller chercher du foin.

Je trouvai en effet du foin dans la cabane du pré à côté du ruisseau. J'en remplis les sacs que j'attachai les uns aux autres et les traînai derrière moi. Mais je compris bientôt que le fond ne supporterait pas le transport sur la route couverte de cailloux. J'en laissai donc deux au bord du chemin et charriai les deux autres sur mes épaules jusqu'au chalet. Je retirai les outils du garage et les rangeai dans la pièce près de la cuisine, ensuite j'allai chercher les sacs que j'avais déposés et les vidai dans le garage.

L'après-midi, je retournai encore deux fois chercher du foin et le jour suivant aussi. On était seulement début mai et à cette époque il peut encore faire froid à la montagne. Aussi longtemps que le temps ne resterait que frais et un peu pluvieux, je pouvais laisser la vache paître sur le pré du bord de la forêt. Elle semblait d'ailleurs très satisfaite de sa nouvelle vie et supportait avec patience ma maladresse à la traire. Parfois, elle tournait sa

grosse tête pour contempler comme amusée mes efforts, mais elle restait tranquille et ne me donna jamais de coups ; elle était aimable, souvent même un peu exubérante.

Je cherchai un nom à ma vache et je choisis Bella. Il ne convenait pas du tout pour la région, mais il était court et sonnait bien. La vache comprit bientôt que désormais elle se nommait Bella, et tournait la tête quand je l'appelais. J'aurais aimé savoir à quel nom elle répondait avant : Fillette, Margot ou peut-être La Grise. Au fond, elle n'aurait pas eu besoin de nom, elle était la seule vache de la forêt, peut-être même la seule vache du pays.

Lynx avait lui aussi un nom qui ne lui allait pas et qui témoignait de la grande ignorance des gens du pays. Mais dans la vallée, tous les chiens de chasse s'étaient toujours appelés Lynx, alors que les vrais lynx avaient été exterminés depuis si longtemps que personne ici ne pouvait s'en faire une idée. Peut-être que l'un des ancêtres de Lynx avait tué un vrai lynx et acquis ce nom comme prix de sa victoire.

Le temps couvert se changea en pluie ininterrompue et peu après en tempête de neige. Bella resta à l'étable où je lui donnai du foin à manger et j'eus alors assez de temps et de tranquillité pour réfléchir. Sur mon agenda, c'est-à-dire sur celui de Hugo, à la date du dix mai, il y avait la mention : "Inventaire."

Ce dix mai fut un véritable jour d'hiver. La neige, qui au début fondait aussitôt, se mit à tenir et il continua à neiger.

Cela commença quand je m'éveillai et je me sentis complètement sans défense et abandonnée. Je n'étais plus fatiguée physiquement et me trouvais livrée aux pensées qui m'assaillaient.

Dix jours s'étaient écoulés et ma situation n'avait toujours pas changé. Pendant dix jours je m'étais étourdie de travail, mais le mur était toujours là et personne ne s'était mis à ma recherche. Il ne me restait plus qu'à faire face à la réalité. À ce moment-là, je n'avais pas encore perdu l'espoir ; il

résista longtemps. Même quand je dus m'avouer que je n'avais plus aucune aide à attendre, cet espoir insensé resta en moi ; un espoir contraire à toute raison et contraire à ma propre conviction.

Déjà ce dix mai, j'étais certaine que la catastrophe avait été d'une très grande envergure. Tout le confirmait : l'absence de sauveteurs, le silence des voix humaines à la radio et le peu que j'avais pu voir à travers le mur.

Plus tard, alors que je n'avais plus du tout d'espoir, je n'arrivais toujours pas à croire que mes enfants aussi étaient mortes ; elles ne pouvaient pas être mortes de la même façon que le vieil homme près de la fontaine et la femme sur le banc devant la maison.

Quand je pense aujourd'hui à mes enfants, je les revois à l'âge de cinq ans comme si c'était à ce moment qu'elles étaient sorties de ma vie. C'est à cet âge je crois que tous les enfants commencent à sortir de la vie de leurs parents et qu'ils se transforment peu à peu en étrangers. Mais tout cela se passe si imperceptiblement qu'on ne le sent pour ainsi dire pas. De temps en temps, cette terrible possibilité m'effleurait, mais comme toutes les mères, je refoulais très vite cette impression. Je devais vivre et quelle mère pourrait vivre si elle prenait conscience d'une telle évolution.

Ce dix mai en me réveillant, je pensai à mes enfants, comme à des petites filles qui trottaient main dans la main sur le terrain de jeux. Les deux autres à peine adultes, plutôt désagréables, peu aimantes, querelleuses, que j'avais laissées en ville, étaient devenues tout à fait irréelles. Ce n'était pas leur mort que je pleurais, mais uniquement celle des enfants qu'elles avaient été de longues années auparavant. Il est probable que ça paraîtra cruel, mais je ne vois vraiment pas à qui je devrais encore mentir aujourd'hui. Je peux me permettre d'écrire la vérité, tous ceux à qui j'ai menti pendant ma vie sont morts.

Grelottante dans mon lit, j'envisageai toutes les possibilités qui me restaient. Je pouvais me tuer, ou chercher à creuser un passage sous le mur, ce qui n'était sans doute qu'une façon plus pénible d'arriver au même résultat. Et, bien entendu, je pouvais aussi rester ici et essayer de survivre.

Je n'étais plus assez jeune pour envisager sérieusement le suicide. C'était surtout la pensée de Lynx et de Bella qui me retenait et aussi une sorte de curiosité. Le mur posait une énigme et j'ai toujours été incapable d'abandonner une énigme dont je n'ai pas trouvé la solution. Grâce à la prévoyance de Hugo, je possédais quelques provisions qui suffiraient pour passer l'été, une maison, du bois pour toute une vie, une vache qui était elle aussi une énigme non résolue et qui attendait peut-être un veau.

Avant de prendre d'autres résolutions, je voulais savoir s'il y aurait un veau ou non. Quant au mur, je n'allais pas me casser la tête à son sujet. Je décidai qu'il s'agissait d'une arme nouvelle qu'une des grandes puissances était parvenue à tenir secrète ; une arme idéale qui laissait la terre intacte et ne tuait que les hommes et les bêtes. Si elle avait pu épargner les bêtes cela aurait été encore mieux, mais ça n'avait sans doute pas été possible. Jamais depuis que les hommes existent ils ne se sont souciés d'épargner les bêtes au cours de leurs massacres mutuels. Dès que le poison, car je pense que c'est un poison, cessera d'agir on pourra reprendre possession du pays. Si l'on en jugeait par l'aspect paisible des victimes, elles n'avaient pas dû souffrir ; toute l'affaire me sembla l'invention humaine la plus diabolique qu'avait pu concevoir le cerveau de l'homme.

Il m'était impossible de savoir combien de temps le pays allait rester stérile, je pensais que dès qu'on pourrait y remettre les pieds, le mur disparaîtrait et les vainqueurs y pénétreraient.

Aujourd'hui j'en suis à me demander si cette expérience, à supposer qu'il s'agisse d'une expérience, n'a pas trop bien réussi. Les vainqueurs ont l'air de se faire attendre.

Peut-être n'y a-t-il pas eu de vainqueurs ? À quoi sert d'essayer d'y réfléchir. Un savant, un spécialiste des armes de destruction comprendrait mieux que moi sans aucun doute, mais à quoi cela lui servirait-il ? Avec tout son savoir il ne pourrait rien faire de plus que moi : attendre et essayer de rester en vie.

Après avoir poussé aussi loin que mon intelligence me le permettait mes tentatives d'explication, je rejetai ma couverture et entrepris d'allumer le feu, car il faisait froid ce matin. Lynx sortit de dessous le poêle et me témoigna une sympathie réconfortante, puis ce fut l'heure d'aller à l'étable et de m'occuper de Bella.

Après le petit déjeuner, j'entrepris de ranger dans la chambre à coucher toutes les provisions que je possédais et d'en dresser une liste. J'ai cette liste sous les yeux mais il est inutile de la copier car il sera question de chacune des choses que je possédais à cette époque tout au long de ce récit. Je sortis les denrées alimentaires de la petite pièce pour les porter dans la chambre à coucher, qui reste fraîche même en été. La maison est en effet adossée à la montagne et sa façade arrière est toujours à l'ombre.

Il y avait assez de vêtements, assez de pétrole pour la lampe et assez d'alcool pour le petit réchaud. Il y avait aussi un paquet de bougies et deux lampes de poche avec des piles de rechange. La pharmacie était largement garnie ; à part les pansements et les comprimés contre la douleur, tout était encore là. Hugo avait composé cette pharmacie avec amour ; je suppose que la plupart des médicaments sont devenus depuis longtemps inutilisables.

Le grand sac de pommes de terre, la grande quantité d'allumettes et de munitions se sont révélés d'une importance vitale. De même que les différents outils, le fusil et la carabine, les jumelles, et aussi la faux, le râteau et la fourche qui servaient à faucher le pré de la forêt pour le fourrage destiné au gibier, sans oublier le petit sac de haricots. Sans toutes ces choses que je dois aux craintes de Hugo, je ne serais plus en vie.

Je constatai que j'avais déjà trop entamé les denrées alimentaires. D'abord c'était un gaspillage inutile de donner au chien une nourriture qui ne lui convenait pas ; il avait surtout besoin de viande fraîche. La farine durerait bien encore trois mois à condition de l'économiser strictement car il ne fallait plus compter qu'on me retrouve avant, il ne fallait même plus compter que l'on me retrouve jamais.

Les pommes de terre et les haricots constituaient pour l'avenir mon plus précieux trésor. Je devais absolument découvrir un terrain susceptible d'être transformé en petit champ. Mais avant tout, il allait falloir que je me décide à me procurer de la viande fraîche. Je savais manier un fusil pour avoir participé, souvent avec succès, à des tirs à la cible, mais je n'avais jamais tiré de gibier vivant.

Quelque temps après, je trouvai sur la zone d'affourage six pierres à sel rouges que je mis au sec dans la cuisine. Je n'ai plus depuis longtemps que ce sel brut. En été, le matériel de pêche de Louise me permettrait d'attraper des truites. Je ne l'avais jamais fait mais ça ne devait pas être très difficile. La perspective de ces activités meurtrières ne me plaisait pas, et pourtant je n'avais pas d'autre choix si je voulais rester en vie ainsi que Lynx.

À midi, je fis du riz au lait en me résignant à ne pas le sucrer. Mais, malgré mon économie, au bout de huit semaines je ne possédais déjà plus un seul morceau de sucre et je dus dès lors renoncer à toute douceur.

Je pris aussi la ferme résolution de remonter les montres tous les soirs et de rayer chaque jour écoulé sur le calendrier. À cette époque, cela me paraissait très important ; je me cramponnais d'une certaine façon aux rares vestiges de l'ordre des hommes qui étaient encore en ma possession. Je n'ai jamais perdu certaines habitudes. Je fais ma toilette tous les jours, me brosse les dents, lave mon linge et nettoie la maison.

Je ne sais pas pourquoi je le fais, j'obéis à une sorte d'exigence intérieure. Si j'agissais autrement, j'aurais sans doute peur de cesser peu à peu d'appartenir au genre humain et je craindrais de me mettre à ramper sur le sol, sale et puante, en poussant des cris incompréhensibles. Ce n'est pas que je redoute de devenir un animal, cela ne serait pas si terrible, ce qui est terrible c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme. Je ne veux pas que cela m'arrive. C'est ce qui m'effraie le plus ces derniers temps et c'est cette peur qui me pousse à entreprendre ce récit. Quand il sera terminé, je le cacherai avec soin pour ne plus y penser. Je ne veux pas que cette chose étrangère en quoi je pourrais bien me transformer puisse un jour le trouver. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour éviter cette transformation, mais je n'ai pas la prétention de croire qu'il ne m'arrivera pas ce qui est arrivé à tant de gens avant moi.

Déjà aujourd'hui, je ne suis plus la personne que j'ai été. Comment savoir dans quelle direction je vais ?

Peut-être me suis-je déjà tellement éloignée de moi-même que je ne le remarque même pas.

Quand il m'arrive de penser à la femme que j'étais avant que le mur fasse irruption dans ma vie, j'ai peine à me reconnaître en elle. Mais la femme qui a noté sur le calendrier, au dix mai, "inventaire", m'est elle aussi devenue étrangère. C'était très sensé de sa part d'avoir laissé des notes pour que je puisse la faire revivre par le souvenir. J'observe que je n'ai pas écrit mon nom. Je l'avais donc presque oublié et je n'y changerai rien. Puisqu'il n'y a plus personne pour prononcer mon nom, il n'existe plus. Je ne voudrais pas qu'il paraisse un jour dans les magazines des vainqueurs. Il est difficile de penser que des magazines puissent encore paraître quelque part dans le monde. Mais pourquoi pas, après tout ? Si cette catastrophe s'était passée au Bélouchistan, nous serions tranquillement assis au café en train

de lire l'événement dans les journaux. Aujourd'hui c'est nous qui sommes le Bélouchistan, un pays étranger, trop lointain pour qu'on sache vraiment où il est situé, un pays peuplé d'hommes qui ne sont pas tout à fait des hommes, car sous-développés et insensibles à la souffrance ; des chiffres et des numéros dans des journaux étrangers. Pas la peine de perdre sa tranquillité pour ça. Je me rappelle à quel point les hommes pour la plupart ont peu d'imagination. C'est probablement pour eux une chance. L'imagination rend vulnérable et vous met à la merci de tout. Peut-être est-elle un signe de dégénérescence. Jamais je n'ai reproché à un être humain son manque d'imagination, je l'aurais plutôt envié d'en manquer. Il menait une vie plus facile et plus agréable que les autres.

Tout cela n'a rien à faire avec mon récit. Mais il est inévitable que je réfléchisse à des choses qui n'ont plus pour moi le moindre sens. Je suis si seule que je ne peux pas toujours échapper aux réflexions inutiles. Depuis que Lynx est mort, c'est encore pire.

Je vais pourtant essayer de ne pas trop m'écarter des notes du calendrier.

Le seize mai, je trouvai enfin un endroit pour le champ de pommes de terre. Je l'avais cherché pendant des jours avec Lynx. Il fallait que le champ ne soit pas trop éloigné du chalet, ni qu'il soit à l'ombre et surtout il fallait que la terre soit fertile. Cette dernière condition posa problème.

L'humus ne recouvre ici les pierres calcaires qu'en une mince couche. J'étais sur le point d'abandonner l'espoir de rencontrer une bonne terre quand je découvris enfin un emplacement dans une petite clairière du côté ensoleillé. Le terrain était presque plat et protégé tout autour par la forêt, et il y avait vraiment de la terre. Une terre noire très particulière, légère et parsemée de petits grains de charbon. Sans doute une exploitation de charbon de bois, à une époque ancienne, car les charbonniers ont disparu depuis longtemps de la forêt.

J'ignorais si les pommes de terre apprécient la terre charbonneuse, mais je décidai de toute façon de les planter à cet endroit. Je savais que je ne trouverais nulle part une terre aussi profonde.

J'allai au chalet chercher une pelle et une bêche et je me mis tout de suite à retourner le sol. Ce n'était pas facile car il poussait sur le terrain, outre les buissons, une herbe à longues racines, incroyablement coriace. Ce travail dura quatre jours et fut pour moi très pénible. Quand tout fut terminé, je pris un jour de repos, puis je commençai à planter les pommes de terre. Je me rappelais qu'il fallait les couper en tranches en prenant garde que chaque morceau soit pourvu d'un œil.

Ensuite je remis la terre dessus et rentrai à la maison. Je n'avais plus rien à faire qu'à attendre et à espérer.

Je frottai mes mains blessées avec du talc de cerf ; j'en avais trouvé un grand morceau dans la cabane du garde-chasse. Dès que j'en fus capable, j'entrepris de retourner la terre près de l'étable et de semer mes haricots. Il y en avait juste pour une minuscule planche et je ne savais pas si les graines germeraient. Elles pouvaient être trop vieilles ou traitées chimiquement. En tout cas, j'aurais au moins essayé.

Le temps s'était amélioré et les rayons de soleil alternaient avec les averses. On eut même un léger orage et la forêt se transforma en un cuveau verdoyant d'où s'échappait de la vapeur. Après cet orage, j'ai pris la peine de l'inscrire alors sur le calendrier, la chaleur commença et l'herbe du pré situé au bord de la forêt devint haute et drue. C'était une herbe étonnamment dure au point d'en être piquante, très longue et qui je suppose ne valait pas grand-chose comme fourrage. Pourtant, Bella semblait s'en contenter. Elle passait ses journées sur le pré et j'avais l'impression qu'elle s'arrondissait. Pour plus de sûreté, j'allai chercher le foin qui restait dans la cabane afin d'en avoir une provision au cas où le mauvais temps reviendrait. Tous les deux jours je coupais des branches fraîches qui

servaient de litière à Bella. Je voulais que ma vache puisse jouir de la propreté et de l'ordre. Les soins à Bella me donnaient beaucoup de travail. J'avais maintenant du lait en abondance, ainsi que Lynx, mais même si Bella ne m'avait pas donné de lait, il m'aurait été impossible de ne pas en prendre le même soin. Très vite elle était devenue pour moi bien plus importante qu'un animal qu'on entretient parce qu'il est utile. Cette attitude n'était pas très raisonnable mais je ne pouvais ni ne cherchais à la combattre. Mes animaux étaient tout ce qui me restait et je commençais à me sentir le chef de notre étrange famille.

Pendant la journée qui suivit l'orage, le trente mai, il tomba sans discontinuer une pluie chaude et abondante qui m'obligea à rester dedans si je ne voulais pas être transpercée en quelques minutes. Vers le soir, le temps se refroidit désagréablement et j'allumai le feu. Je terminai mon travail à l'étable puis, après m'être lavée, j'enfilai une robe de chambre pour lire encore un peu à la lueur de la lampe. J'avais découvert un almanach paysan qui me semblait intéressant. Il contenait un grand nombre de renseignements sur le jardinage et l'élevage, et j'avais le plus grand besoin d'en savoir davantage sur le sujet. Lynx était couché sous le poêle dont la chaleur le faisait soupirer d'aise, et moi, je buvais du thé amer en écoutant le bruit régulier de la pluie. Subitement il me sembla entendre comme un cri d'enfant. Je savais que cela ne pouvait être qu'une illusion et je me replongeai dans l'almanach, mais à cet instant Lynx leva la tête et écouta, alors une plainte faible et pitoyable s'éleva à nouveau.

C'est ce soir-là que la chatte arriva chez moi. Elle se tenait blottie contre la porte, un petit tas gris et mouillé qui gémissait.

Une fois dans le chalet, elle planta affolée ses griffes dans ma robe de chambre et feula avec colère en direction de Lynx qui aboyait.

Je grondai le chien qui, vexé, retourna à contrecœur sous son poêle. Puis je posai la chatte sur la table, une maigre chatte de paysan, rayée de gris et de noir, affamée et trempée mais prête à sortir ses griffes pour se défendre ; elle ne se calma que lorsque j'eus enfermé Lynx dans la chambre à coucher.

Je lui donnai du lait chaud et un peu de viande ; elle avala très vite tout ce que je lui présentais en se retournant sans cesse. Puis elle se laissa caresser, descendit de la table, traversa la pièce et sauta sur mon lit ; là, elle s'assit et se mit à faire sa toilette. Quand elle fut sèche, je vis que c'était une belle bête, pas grosse mais au pelage bien dessiné. Ce qu'elle avait de mieux c'étaient ses grands yeux ronds couleur d'ambre. Elle avait peut-être appartenu à l'homme debout près de la fontaine et quand elle avait voulu retourner à la maison, après la chasse, elle s'était heurtée au mur. Elle avait erré pendant quatre semaines, m'avait observée longtemps avant d'oser s'approcher du chalet. La chaleur attirante et la lumière et aussi l'odeur du lait avaient eu raison de sa méfiance.

Lynx, dans sa prison, poussait des cris plaintifs ; je le fis sortir en le retenant par le collier, lui désignai la chatte, le caressai, puis elle, enfin la lui présentai comme une nouvelle compagne. Lynx se conduisit très raisonnablement et parut avoir compris. Par contre, la chatte resta hostile et pendant des jours elle refusa de s'appriivoiser. Elle avait dû faire des expériences fâcheuses et crachait furieusement dès qu'il s'approchait d'elle avec curiosité.

La nuit, elle dormait dans mon lit, serrée contre mes jambes. Ce n'était pas très confortable, mais je finis par m'y accoutumer. La chatte quittait la maison chaque matin et ne revenait qu'au crépuscule, manger, boire et dormir dans mon lit. Elle agit ainsi pendant cinq ou six jours. Ensuite elle resta près de moi et se conduisit en véritable chat domestique.

Lynx ne renonçait pas à s'en rapprocher, il était bien trop curieux pour cela, si bien que la chatte finit par s'y habituer, cessa de se mettre en colère et alla même jusqu'à se laisser flairer. Mais elle ne se sentait pas très à son aise. Elle restait nerveuse et méfiante, tressaillait au moindre bruit, toujours sur le qui-vive et prête à s'enfuir.

Il fallut plusieurs semaines avant qu'elle se rassure et ne craigne plus d'être chassée à coups de pied. Bizarrement, elle parut bientôt se méfier moins de Lynx que de moi. Elle n'en redoutait plus de mauvaise surprise et elle commença à le traiter comme une femme capricieuse traite son benêt de mari. Elle se mettait parfois en colère contre lui, lui donnait des coups de patte puis, quand il s'était retiré, elle se rapprochait et s'endormait à ses côtés.

Elle avait dû faire de mauvaises expériences avec mes semblables. Je sais trop comment les chats sont traités la plupart du temps, surtout à la campagne, pour m'en étonner. Je me montrais envers elle d'humeur toujours égale, m'en approchais avec précaution et jamais sans lui parler. Et quand un jour de la fin de juillet elle quitta sa place et traversa la table pour venir frotter sa tête contre moi, je le ressentis comme un grand succès. À partir de ce moment la glace fut rompue, ce qui ne veut pas dire qu'elle m'accabla de tendresse, mais elle semblait disposée à oublier le mal que les hommes lui avaient infligé.

Il lui arrive encore de faire un écart, prise de peur, ou de fuir vers la porte si je fais un mouvement brusque. J'en suis peinée, mais qui sait, peut-être que la chatte me connaît mieux que je ne me connais et pressens ce dont je pourrais être capable. Pendant que j'écris ces lignes, elle est couchée devant moi sur la table et ses grands yeux jaunes fixent par-dessus mon épaule une tache contre le mur. Je me suis déjà retournée trois fois sans rien voir

d'autre que le vieux bois sombre. Il lui arrive de me regarder longuement moi aussi mais jamais aussi longtemps que le mur. Après un certain temps, elle devient inquiète et tourne la tête ou ferme les paupières.

Lynx aussi était obligé de détourner les yeux quand je le regardais longtemps. Je ne pense pas que les yeux humains soient doués d'un pouvoir hypnotique, je crois tout simplement qu'ils sont trop grands et trop brillants pour paraître agréables à un animal plus petit. Je n'aimerais pas, moi non plus, être regardée par des yeux de la taille d'une soucoupe.

Depuis que Lynx est mort, la chatte s'est rapprochée de moi, elle a peut-être compris que nous dépendons l'une de l'autre, en fait elle était jalouse du chien sans vouloir le montrer. En vérité, je dépends plus d'elle qu'elle de moi. Il suffit que je lui parle, que je la caresse, pour que sa chaleur passe doucement de son corps à mes paumes et me console. Je ne pense pas que la chatte ait besoin de moi comme j'ai besoin d'elle.

Avec le temps, Lynx fit preuve à son égard d'une certaine sympathie. Elle était devenue pour lui un membre de la famille ou de la meute et il l'aurait protégée en attaquant n'importe quel assaillant.

Nous étions donc quatre, la vache, la chatte, Lynx et moi. Lynx m'était le plus proche car il n'était pas seulement mon chien mais aussi mon ami, mon unique ami dans un monde plein de labeur et de solitude. Il comprenait tout ce que je lui disais ; il savait quand j'étais triste ou joyeuse et essayait de me consoler à sa façon.

La chatte était bien différente, un animal courageux, endurci, que je respectais et admirais, mais qui n'abdiquait jamais sa liberté. D'aucune manière elle n'était dépendante. Lynx au contraire n'avait pas le choix, il avait besoin d'un maître. Un chien sans maître est l'être le plus misérable du monde, et l'individu le plus abject est encore capable de plonger un chien dans le ravissement.

La chatte ne tarda pas à se montrer exigeante. Elle voulait aller et venir à tout moment comme bon lui semblait, même la nuit. Je comprenais cela, et comme par temps froid il fallait fermer la fenêtre, je pratiquai une petite ouverture dans le mur derrière l'armoire. Ce fut un travail pénible, mais qui en valait la peine car après cela je n'eus plus à me déranger pendant la nuit. En hiver, l'armoire arrêtait le courant d'air froid. En été, je dormais évidemment la fenêtre ouverte mais la chatte continuait à utiliser sa propre petite sortie. Elle mena bientôt une vie très régulière ; elle dormait le jour, partait vers le soir et ne rentrait qu'au matin se réchauffer contre moi dans le lit.

Dans le miroir de ses larges pupilles, j'aperçois mon visage, petit et déformé. Elle a pris l'habitude de me répondre lorsque je lui parle. Ne sors pas ce soir, il y a le hibou et le renard dans la forêt, près de moi tu es au chaud et en sécurité. Hrrr, miaou, miaou, répond-elle, ce qui signifie : nous verrons, femme, je ne suis pas encore fixée. Mais arrive le moment où elle se lève, fait le dos rond, s'étire deux fois de tout son long, saute de la table, se faufile vers le fond de la pièce et disparaît dans le crépuscule. Un peu plus tard, je dormirai de mon sommeil léger, un sommeil dans lequel bruissent les pins et murmure la fontaine.

Ce n'est qu'au matin, quand le petit corps se blottira contre mes jambes, que je me laisserai sombrer dans un sommeil plus profond, mais jamais trop profond car je dois me tenir sur mes gardes.

Quelqu'un pourrait se glisser par la fenêtre, un être humain dissimulant une hache derrière son dos.

Mon fusil chargé pend près de mon lit ; je dois tendre l'oreille, des pas ne s'approchent-ils pas du chalet ou de l'étable ? Ces derniers temps, j'ai souvent envisagé de vider la chambre à coucher et d'y installer une étable pour Bella. Il y a bien des objections à cela, mais je serais tellement rassurée de l'entendre à travers la porte et de la savoir en sécurité près de

moi. Il suffirait de percer une porte sur l'extérieur et de creuser une rigole dans le plancher. La rigole, je pourrais la faire déboucher dans la fosse d'aisance derrière la maison, sous la cabane en bois. Ce qui m'inquiète, c'est la porte. Avec beaucoup d'efforts j'arriverai bien à percer le mur, mais il faudra ensuite y assujettir la porte de l'étable et ça je ne crois pas en être capable. Je pense à cette porte chaque soir quand je suis au lit et j'ai envie de pleurer de me voir maladroite et impuissante à ce point. Mais tout bien réfléchi, j'entreprendrai l'installation de cette porte. En hiver, Bella sera bien au chaud à côté de la cuisine et elle entendra ma voix. Tant qu'il fait froid et qu'il y a de la neige, je dois me contenter d'y penser.

En juin, l'étable de Bella me posa elle aussi des problèmes. Le plancher s'était imbibé d'urine et il commençait à pourrir et à sentir mauvais. Cela ne pouvait plus continuer ainsi. J'arrachai deux lattes puis creusai une rigole pour que l'urine puisse s'écouler à l'extérieur. La cabane, construite sur la pente qui descendait vers le ruisseau, était un peu inclinée. Le plancher s'en était affaissé au cours des ans, ce qui facilitait mon travail. Tout serait absorbé sans obstacle par le sol calcaire et se perdrait dans le sol.

En été, ça sentait bien un peu mauvais derrière l'étable, mais je n'y allais jamais. L'étable, elle, était maintenant propre et sèche. La pente de derrière avait toujours été, même auparavant, un endroit inhospitalier et presque effrayant, toujours à l'ombre, couvert de pins serrés, et humide. Des champignons blancs y poussaient et on y respirait une odeur de moisi. Il n'était pas gênant que les ordures soient évacuées vers le ruisseau. L'eau de la fontaine venait d'une source située au-dessus du chalet ; elle était claire et fraîche, la meilleure eau que j'ai jamais bue.

Je remarque que je n'ai pas mentionné dans mon agenda les fois où j'ai tiré du gibier. Je me rappelle que j'aurais été gênée de l'inscrire, c'était bien suffisant d'avoir à le faire. À présent non plus, je n'ai pas l'intention de m'étendre sur ce sujet, je dirai seulement qu'après quelques essais ratés j'ai

réussi assez facilement à me ravitailler en viande et sans user trop de munitions. Je suis une enfant de la ville, mais ma mère était originaire de la campagne, d'ailleurs de cette région où je vis maintenant. Elle et la mère de Louise étaient sœurs et nous passions toutes nos vacances à la campagne. L'habitude n'était pas encore prise d'aller sur la Côte d'Azur. De ces étés à la campagne que je considérais comme un jeu, je retirais certaines connaissances qui me sont restées et qui me servent dans la vie que je suis à présent obligée de mener. Déjà, enfant, je me suis exercée au tir avec Louise. J'y étais meilleure qu'elle et pourtant c'est elle qui est devenue une chasseresse passionnée. Pendant le premier été que j'ai passé ici, dans la forêt, je pêchais aussi des truites assez souvent. Je ressentais moins de gêne à les tuer. J'ignore pourquoi. C'est quand il est question de chevreuil que cela me semble particulièrement condamnable, presque une sorte de trahison. Jamais je ne pourrai m'y habituer.

Mes réserves fondaient beaucoup trop vite et je dus encore me restreindre. Les fruits, les légumes, le sucre et le pain me manquaient le plus. J'y remédiais autant que je pouvais avec les épinards d'ortie, la laitue sauvage et les bourgeons de pin. Plus tard, au moment où j'attendais ma récolte de pommes de terre, je fus prise d'envies de femme enceinte. Des visions de repas plantureux me poursuivaient jusque dans mes rêves. Heureusement, cet état ne dura pas longtemps. Je l'avais déjà connu pendant la guerre, mais j'avais oublié combien il est terrible d'être à la merci d'un corps insatisfait. Dès que les premières pommes de terre furent là, ces fringales effrénées me lâchèrent d'un coup et je commençai à oublier quel goût avaient pu avoir les fruits, le chocolat et le café liégeois. Je ne pensais même plus à l'odeur du pain frais. Mais je n'ai jamais complètement oublié le pain. Encore maintenant, je suis souvent prise du désir d'en manger. Le pain noir est devenu pour moi un délice inimaginable.

Quand je repense à cet été, il m'apparaît accablé de labeur et de peine. Je venais tout juste à bout de mes tâches courantes. Comme je n'avais pas l'habitude des travaux pénibles, je me sentais continuellement abruti. Je ne savais pas encore vraiment m'organiser. Je travaillais trop vite ou trop lentement et, après chaque corvée, je subissais un véritable contrecoup. Je maigrissais et perdais mes forces et même le travail à l'étable me fatiguait de façon exagérée.

Je ne sais pas comment j'ai réussi à survivre à cette période. Je ne sais vraiment pas. Je n'ai dû y parvenir que parce que je me l'étais fourré dans la tête et parce qu'il fallait bien que je prenne soin des trois animaux. La conséquence de ces efforts incessants fut que je me mis à ressembler au pauvre Hugo, je m'endormais dès que je m'asseyais sur le banc. À cela s'ajoutait que si je rêvais nuit et jour de nourriture, dès que je voulais manger j'étais incapable d'avalier une bouchée. Je crois que je n'ai vécu que du lait de Bella. C'était la seule chose qui ne m'écœurât pas.

J'étais bien trop accaparée par tout ce labeur pour pouvoir appréhender clairement ma situation. Puisque j'avais décidé de tenir bon, je tenais bon, mais je ne savais plus pourquoi c'était si important de le faire et je me contentais de vivre au jour le jour. J'ai oublié si je suis souvent retournée dans la gorge à cette époque, probablement non. Je me souviens seulement que fin juin je suis allée jusqu'au pré du ruisseau pour voir comment était l'herbe et qu'à cette occasion j'ai jeté un regard à travers le mur. L'homme près de la fontaine était tombé, il était à présent couché sur le dos, les genoux légèrement repliés, la main toujours recourbée en direction du visage. Un coup de vent avait dû le renverser. Il n'avait pas l'air d'un cadavre, il faisait plutôt penser à un corps exhumé des fouilles de Pompéi. Pendant qu'immobile je contemplais cette étrange chose pétrifiée, j'aperçus sous un buisson, de l'autre côté du mur, deux oiseaux couchés dans l'herbe haute. Ils avaient dû être eux aussi jetés à terre par le vent. Ils étaient jolis à

voir, autant que des jouets peints. Leurs yeux brillaient comme des pierres dures et les couleurs de leur plumage n'avaient pas pâli. Ils ne paraissaient pas morts mais faisaient penser à des choses qui n'auraient jamais été vivantes. Entièrement inorganiques. Et pourtant, vivants, ils l'avaient été et leur chaude respiration avait gonflé leurs gosiers minuscules. Lynx, qui était à mes côtés comme d'habitude, se détourna et me donna des coups de museau. Il voulait que je continue mon chemin. Il était plus raisonnable que moi, et sous sa poussée je m'éloignai de ces choses de pierre.

Après cela, chaque fois qu'il me fallut aller au pré, j'évitai autant que possible de regarder à travers le mur. Dès le premier été, il fut presque entièrement recouvert par le feuillage, quelques-unes de mes branches de noisetier avaient miraculeusement pris racine, et bientôt il fut bordé tout le long par une haie verdoyante. Le pré du ruisseau était couvert d'œillets velus, d'ancolies qui poussaient au milieu d'une haute herbe jaune. Ce pré avait un aspect riant et aimable qui contrastait avec la gorge, mais comme il touchait le mur, je ne pouvais pas me lier d'amitié avec lui.

Bella, bien entendu, me clouait au chalet, néanmoins je décidai d'aller un peu explorer les environs. Je me rappelais un chemin qui conduisait à une cabane de chasseur sur la hauteur, puis qui redescendait dans la vallée d'en face. C'est là que je voulais aller. Comme je ne pouvais pas laisser la vache trop longtemps, je résolus de partir pendant la nuit. C'était la pleine lune et le temps était clair et chaud. J'attendis tard dans la soirée pour traire Bella, laissai du foin et de l'eau dans l'étable et posai du lait devant le fourneau pour la chatte. Je partis avec Lynx, vers onze heures, aux premières lueurs de la lune. J'emportai des provisions, le fusil et les jumelles. C'était un peu lourd, mais je n'osais me déplacer sans arme. Lynx était joyeux et excité par cette promenade nocturne. Je montai d'abord à la cabane qui se trouvait encore sur le district de chasse de Hugo. Le chemin était en bon état et la lune répandait assez de clarté. Je n'ai jamais eu peur la nuit dans la forêt

alors qu'en ville je ne me suis jamais sentie tranquille. Pourquoi en est-il ainsi, je l'ignore, sans doute parce que dans la forêt je n'avais pas peur de rencontrer des hommes. La montée dura presque trois heures. Quand j'émergeai de l'ombre des arbres, la petite clairière m'apparut sous la lumière blanche avec en son milieu la cabane. Je remis l'examen de la cabane à mon retour, et m'assis sur le banc qui se trouvait devant pour me reposer et boire quelques gorgées du thermos. Il faisait beaucoup plus froid qu'au fond de la vallée, mais peut-être cette impression n'était-elle due qu'à la froide lumière blanche.

Tout le poids oppressant de ces derniers jours se détacha de moi et je me sentis légère et libérée. Si j'ai un jour ressenti la paix, c'est cette nuit de juin sur la clairière au clair de lune. Lynx se serrait contre mes genoux et regardait, calme et attentif, la forêt d'un noir d'encre. Je dus m'obliger à me lever et à continuer mon chemin. Je traversai le pré humide de rosée et m'enfonçai dans l'obscurité de la forêt. Des bruissements sortaient de l'ombre, d'innombrables petites bêtes devaient s'y mouvoir. Lynx marchait sans bruit à mes côtés, il croyait sans doute à une sortie de chasse. Le sentier cheminait à travers bois pendant environ une demi-heure et je devais avancer lentement car la lune n'éclairait pas beaucoup. Une chouette hulula et son cri n'était pas plus lugubre que celui de n'importe quelle bête. Je remarquai que je marchais avec prudence et dans un silence inhabituel. Je ne pouvais pas agir autrement, quelque chose m'y forçait. Quand je sortis enfin du bois, la première aube s'était déjà levée, confondant sa lumière terne avec celle de la lune. Le sentier passait maintenant au milieu de pins nains et de rhododendrons sauvages qui ressemblaient dans la pénombre à des mottes de terre grises, grosses ou petites. Parfois une pierre se détachait sous mes pas et dévalait la pente en roulant vers la vallée. Lorsque j'eus atteint le point le plus élevé, je m'assis sur un petit rocher puis j'attendis. Le soleil parut vers quatre heures et demie. Un vent frais se leva et passa dans

mes cheveux. Le ciel d'un gris-rose se teinta d'orange et de rouge feu. C'était le premier lever de soleil auquel j'assistais. J'étais seule avec Lynx assis à côté de moi et qui, comme moi, fixait la lumière. Il lui était très difficile de ne pas se mettre à aboyer joyeusement, je le comprenais au tressaillement de ses oreilles et aux ondes qui parcouraient son dos. Soudain il fit grand jour. Je me levai et commençai la descente vers la vallée. C'était une vallée allongée et couverte d'arbres serrés. Avec les jumelles je ne voyais rien d'autre que la forêt, une hauteur en face me coupait la vue. J'étais déçue car j'avais espéré apercevoir de là au moins un village. Il me fallait continuer à travers les pins nains si je voulais trouver une vue dégagée. Un alpage était situé de l'autre côté, et de cet endroit il devait être possible de voir au loin toute la région. Mais je ne pouvais pas aller à la fois sur l'alpage et dans la vallée ; j'optai donc pour la vallée. Cela me paraissait plus important. Je gardais peut-être le fol espoir de ne pas y trouver de mur. C'est à craindre en effet, sinon je me serais épargné tout ce chemin. Je me trouvais maintenant dans un autre district de chasse, loué, autant que je m'en souviens, à un riche étranger qui ne venait qu'une fois par an, à l'époque du rut. C'était sans doute la raison du mauvais état de la route. Partout se voyait la trace des crues de printemps. Dans la réserve de Hugo ces dégâts étaient toujours réparés immédiatement. Ici, la route ressemblait par endroits à un lit de rivière. Elle n'était pas au fond d'une gorge. Des deux côtés s'élevaient des pentes douces boisées. Dans l'ensemble, cette vallée offrait un aspect plus riant que ma vallée. J'ai bien dit "ma vallée". Le nouveau propriétaire, s'il en existe un, ne s'est pas encore présenté. Si la route n'avait pas été défoncée à ce point, j'aurais pu considérer cette excursion comme une promenade. Plus j'approchais du fond de la vallée, plus je devenais prudente. Je pointais l'alpenstock devant moi et faisais attention que Lynx ne s'éloigne pas. Il ne semblait d'ailleurs pas être tourmenté par des appréhensions ou des mauvais souvenirs et trottait

joyeusement à mes côtés. J'étais encore dans le bois quand mon bâton toucha le mur. Je ressentis une grande déception. Tout ce que je pouvais voir, c'était la forêt et un petit bout de route. Ici le mur était plus éloigné des maisons que là-bas. On ne voyait même pas le grand chalet de chasse qu'on avait construit il y avait à peine deux ans, et qu'on disait luxueusement aménagé.

Subitement je me sentis très lasse, oui, presque épuisée. La pensée du long chemin à faire pour le retour me clouait au sol. Je refis lentement une partie du trajet jusqu'à une cabane de bûcherons à laquelle je n'avais pas fait attention. Elle était au fond d'un vallon, adossée à la montagne, et son entrée était complètement envahie par les orties. À l'intérieur je ne trouvai rien d'autre qu'une cuvette en fer-blanc et un morceau de lard moisi, rongé par les souris. Je m'installai à la table de bois blanc et sortis mes provisions. Lynx était allé boire au ruisseau. Je pouvais le voir par la fenêtre ouverte, ce qui me rassurait un peu. Je bus du thé à la bouteille en mangeant une sorte de gâteau de riz dont je gardai un morceau pour Lynx. Le silence et le soleil qui frappait le toit me donnaient sommeil. Mais je craignais les puces des pailles ; d'ailleurs un sommeil trop bref n'aurait pu que me fatiguer davantage. Il valait mieux ne pas céder à cette envie. Je repris donc mon sac de montagne et quittai la cabane.

Ma belle humeur nocturne et matinale s'était envolée, et mes pieds, dans les lourdes chaussures de marche, me faisaient souffrir. Le soleil me brûlait la tête et Lynx lui-même semblait fatigué et ne cherchait plus à me distraire. La montée n'était pas raide, mais longue et monotone. À moins que ce ne soit l'abattement qui m'ait causé cette impression. J'avançais sans prêter attention à ce qui m'entourait, tout en m'abandonnant à de sombres pensées.

J'avais donc fini d'explorer les vallées que je pouvais atteindre sans être obligée de m'absenter pendant plusieurs jours. Il me restait encore l'alpage, je pouvais y monter et jeter de là un regard sur la contrée, mais je ne pouvais pas m'aventurer plus loin dans le long massif montagneux. De toute façon, si de l'autre côté le mur n'existait pas, on me découvrirait, oui, je devais bien m'avouer qu'on aurait dû me trouver depuis longtemps. Je pouvais donc rester tranquillement à la maison et attendre. Je me sentais poussée à entreprendre quelque chose pour sortir de l'incertitude. Et voilà que j'étais forcée à y renoncer et à attendre ; un état que j'ai toujours particulièrement détesté. J'avais déjà bien trop souvent et bien trop longtemps attendu des hommes ou des événements qui n'étaient jamais arrivés ou bien qui étaient arrivés si tard qu'ils ne pouvaient plus rien représenter pour moi.

Pendant le long chemin du retour, je repensai à ma vie passée qui m'apparut insuffisante à tous points de vue. J'avais réalisé bien peu de ce que j'avais voulu, et quand j'étais parvenue à réaliser quelque chose, je n'en voulais déjà plus. Il en allait probablement de même pour tous mes semblables. C'est ce que nous évitions d'aborder quand il nous arrivait de parler ensemble. Comme je ne crois plus avoir l'occasion de m'entretenir avec quiconque, j'en suis réduite à de simples suppositions. Au moment où je revenais de la vallée, je n'avais pas encore compris que ma vie passée venait brusquement de prendre fin, ou plutôt ma tête seule le savait et c'est pourquoi je n'y croyais pas. Ce n'est que lorsque la connaissance d'une chose se répand lentement à travers le corps qu'on la sait vraiment. C'est ainsi que je n'ignore pas, comme tout un chacun, que je vais mourir, mais mes pieds, mes mains, mes entrailles l'ignorent encore et c'est pourquoi la mort me semble tellement irréaliste. Beaucoup de temps s'est écoulé depuis ce jour de juin et je commence peu à peu à prendre conscience que je ne pourrai plus jamais revenir en arrière.

Il était une heure quand j'arrivai au sentier qui traverse les pins nains et je m'assis sur une pierre pour me reposer. La forêt s'étendait en fumant sous le soleil de midi et de chauds effluves montaient des pins jusqu'à moi. C'est seulement alors que je pus voir que les rhododendrons étaient en fleur. Ils s'étiraient le long de la pente en un long ruban rouge. Tout était maintenant plus tranquille que pendant la nuit au clair de lune ; la forêt gisait, immobile, dans le sommeil, sous le soleil jaune. Un oiseau de proie tournait dans l'azur. Lynx dormait, les oreilles tressautantes, et le grand silence s'abattit sur moi comme une cloche. J'aurais aimé rester toujours là, dans la chaleur et la lumière, le chien à mes pieds et l'oiseau tournoyant au-dessus de ma tête. Il y avait longtemps que mes pensées avaient cessé, comme si mes soucis et mes souvenirs n'avaient plus rien de commun avec moi. Lorsque je dus me remettre en route, je m'exécutai avec beaucoup de regret et en marchant je redevins cette créature qui seule n'avait pas sa place ici, une créature humaine aux pensées confuses qui brisait les rameaux sous ses lourdes chaussures et se livrait à la sanglante occupation de chasser.

Un peu plus tard, quand j'arrivai en haut à la cabane des chasseurs, j'avais complètement réintégré mon vieux moi, et mon unique souci était de découvrir quelque chose d'utilisable dans la cabane. Mais il me resta une sorte de regret pendant plusieurs heures.

Je me souviens très bien de cette excursion, peut-être parce qu'elle était la première et qu'elle domine comme une cime les longs mois monotones de labeur quotidien. Je n'ai jamais refait ce parcours. J'en ai eu l'intention, mais cela ne m'a pas été possible et sans Lynx je n'ose plus entreprendre de si longues courses. Plus jamais je ne serai assise au soleil, près des rhododendrons, en train d'épier le grand silence.

La clef de la cabane était accrochée à un clou sous un des bardeaux disjoints et il ne me fut pas difficile de la trouver. Je me mis aussitôt à fouiller. La cabane était naturellement beaucoup plus petite que mon chalet et ne comprenait qu'une cuisine et une petite pièce pour dormir. J'y découvris quelques couvertures et deux oreillers très durs ainsi qu'une toile de tente. Je n'avais pas besoin d'oreillers ni de couvertures, la toile de tente était imperméable et je l'emportai. Je ne trouvai aucun vêtement. Dans une petite armoire de la cuisine, au-dessus du fourneau, il restait de la farine, de la graisse, des biscottes, du thé, du sel, de la poudre d'œuf et un petit sac de pruneaux que le garde-chasse devait considérer comme la panacée car je me souviens qu'il était toujours en train d'en mâcher. Je trouvai, en plus, dans le tiroir de la table, un jeu de tarots. Je ne connaissais ce jeu que pour l'avoir vu jouer, mais les cartes me plurent. J'ai plus tard inventé avec elles un nouveau jeu, un jeu pour femme seule. Et j'ai passé de nombreuses soirées à aligner les cartes de ce tarot. Leurs figures me sont devenues aussi familières que si je les avais connues de toute éternité. Je leur donnai des noms et j'en préférai certaines. Mes rapports avec elles devinrent aussi personnels que ceux que l'on peut avoir avec les personnages d'un roman de Dickens qu'on a lu vingt fois. Maintenant j'ai cessé de jouer à ce jeu. Tigre, le fils de la chatte, a dévoré une des cartes et Lynx en a envoyé une autre, d'un coup d'oreille, dans une cuvette d'eau. J'aimerais ne plus jamais penser à Tigre et à Lynx. Mais y a-t-il vraiment quelque chose dans le chalet qui ne les rappelle pas ?

Dans la cabane de chasse, là-haut, j'avais trouvé aussi un vieux réveil qui se révéla très utile. Je possédais bien un petit réveil de voyage et ma montre-bracelet, mais j'avais laissé très vite tomber le réveil, et la montre-bracelet ne fut jamais capable d'indiquer l'heure exacte. Aujourd'hui il ne me reste plus que le vieux réveil de la cabane, mais lui aussi s'est arrêté depuis longtemps et je me guide sur le soleil ou, quand il ne brille pas, sur

l'arrivée et le départ des corneilles, sans compter bien d'autres signes. Je me demande où est passée l'heure exacte, depuis qu'il n'y a plus d'hommes. Parfois me revient à l'esprit l'importance jadis de ne pas arriver cinq minutes en retard. La plupart des gens que je connaissais faisaient de leur montre une sorte de divinité et même moi je trouvais cela tout à fait raisonnable. Quand on est tombé en esclavage, il est bon de s'en tenir aux prescriptions et de ne pas mécontenter le maître. Pourtant je ne servais pas volontiers le temps, le temps artificiel des hommes, haché par le tic-tac des horloges, ce qui m'a d'ailleurs valu pas mal de déboires. Je n'ai jamais aimé les montres et toutes mes montres se sont arrêtées très rapidement d'une manière mystérieuse, ou bien elles ont disparu. Mais je me suis bien gardée de m'avouer cette méthode d'élimination systématique des montres. Aujourd'hui, je sais évidemment ce qu'il en était. J'ai tout le temps nécessaire pour réfléchir et peu à peu je parviendrai à dévoiler toutes mes ruses.

Je peux d'ailleurs me le permettre sans que cela tire à conséquence. Même si les connaissances les plus excitantes m'étaient soudain révélées, elles resteraient pour moi sans aucune signification. Je devrais continuer à nettoyer l'étable deux fois par jour, à couper du bois et à remonter le foin de la gorge. Ma tête est libre, libre d'agir comme bon lui semble, si ce n'est que la raison ne doit pas l'abandonner, la raison dont elle a besoin pour nous maintenir en vie moi et mes bêtes.

Dans la cabane, là-haut, je trouvai sur la table deux journaux datés du onze avril, un billet de loterie rempli, la moitié d'un paquet de cigarettes bon marché, des allumettes, une bobine de fil, six boutons de culotte et deux aiguilles. Les dernières traces laissées par le garde-chasse dans la forêt. Mon devoir aurait été de jeter ces objets sans valeur dans un feu flamboyant. Le garde était un homme convenable et honnête, il n'aura jamais plus son pareil jusqu'à la fin des temps. Je n'avais pas assez fait

attention à lui. Un homme à l'air chagrin, d'âge moyen, imberbe et, pour un chasseur, d'une pâleur peu naturelle. Le plus remarquable chez lui était ses yeux vert-gris dont la vue était particulièrement perçante, ce qui était pour cet homme modeste un grand objet de fierté. Il n'acceptait de se servir des jumelles qu'avec un sourire méprisant. C'est tout ce que je sais du garde-chasse et aussi qu'il était très consciencieux, qu'il aimait mâcher des pruneaux et qu'il savait s'y prendre avec les chiens. Il m'arrivait, les premiers temps, de penser à lui. Hugo aurait très bien pu l'amener dès notre arrivée. Ma vie en aurait été facilitée ces dernières années. Pourtant, maintenant je n'en suis plus tout à fait sûre. Dieu sait ce que l'emprisonnement dans la forêt aurait produit chez cet homme. En tout cas, il était physiquement plus fort que moi, et je serais tombée sous sa dépendance. Qui sait, il serait peut-être aujourd'hui paresseusement allongé dans la cabane après m'avoir envoyée travailler. La possibilité de se décharger du travail doit être la grande tentation de tous les hommes. Et pourquoi un homme qui n'aurait plus à redouter la réprobation continuerait-il à travailler ? Non, il vaut mieux être seule. Ce ne serait d'ailleurs pas mieux si j'avais un partenaire plus faible, j'en aurais fait mon ombre et prendrais si grand soin de lui qu'il en mourrait. Je suis ainsi faite et mon séjour dans la forêt n'y a rien changé. Il n'y a guère que les animaux qui soient capables de me supporter. Si Hugo et Louise étaient eux aussi restés ici, nous n'aurions pas échappé aux inévitables frictions. Je ne vois vraiment pas ce qui aurait pu rendre heureuse notre vie en commun.

Ce genre de pensée n'a aucun sens. Louise, Hugo et le garde sont morts et au fond je n'aimerais pas qu'ils soient là. Je ne suis plus celle que j'étais il y a deux ans. Si à présent j'avais envie d'avoir quelqu'un auprès de moi, j'aimerais que ce soit une femme âgée, intelligente et spirituelle avec qui je pourrais parfois rire. Car le rire me manque toujours autant. Mais elle mourrait probablement avant moi, et je serais de nouveau seule. Ce serait

pire que de ne l'avoir jamais connue. Ce serait payer trop cher le rire. Car je ne pourrais pas éviter de me souvenir de cette femme et cela dépasserait mes forces. Déjà, je ne suis plus qu'une fine pellicule recouvrant un amoncellement de souvenirs. Je n'en peux plus. Qu'advierait-il de moi si cette peau venait à se rompre ?

Je ne parviendrai jamais à finir mon récit, si je me laisse aller à écrire tout ce qui me passe par la tête. Ainsi, maintenant, cela m'a ôté l'envie de raconter la suite de mon excursion. Je ne sais même plus comment s'est passée la descente. Je sais seulement que je rentrai avec un sac bourré, m'occupai de Bella et me mis au lit immédiatement.

Le jour suivant, je l'ai noté sur mon agenda, a commencé mon mal aux dents. Jamais auparavant et jamais plus tard une dent ne m'aura fait souffrir à ce point. J'avais oublié cette dent, sans doute parce que je savais qu'elle était en mauvais état. Elle avait été creusée puis refermée par un pansement et le dentiste m'avait recommandé de revenir sans faute trois jours après. Les trois jours étaient devenus trois mois. J'eus recours à un grand nombre de calmants de Hugo et le troisième jour je me sentais si engourdie que j'eus beaucoup de mal à accomplir mes tâches habituelles. Je me crus plusieurs fois sur le point de devenir folle ; c'était comme si la dent avait émis de longues racines très fines qui s'enfonçaient dans mon cerveau. Le quatrième jour, les comprimés ne firent plus aucun effet et je restai assise à ma table, la tête dans les mains, écoutant le déchaînement furieux à l'intérieur de mon cerveau. Lynx s'était couché à mes côtés tout attristé, mais j'étais incapable de lui adresser une bonne parole. Je restai toute la nuit assise à la table car au lit la douleur augmentait encore. Le cinquième jour, un abcès se forma et, dans une crise de colère et de désespoir, je fendis ma gencive avec le rasoir de Hugo. La douleur de ce coup de rasoir me fut

presque agréable, car un instant elle me fit oublier l'autre. Une grande quantité de pus s'écoula et j'étais si affaiblie que je me mis à geindre et à crier, sur le point de m'évanouir.

Mais je ne m'évanouis pas, c'est impossible, je ne me suis jamais évanouie de ma vie. Et comme j'avais encore toute ma conscience, je me levai toute tremblante, essuyai sur mon visage le sang, le pus et les larmes, puis m'allongeai sur le lit. Je m'endormis, la porte du chalet grande ouverte, et je dormis jusqu'à ce que le soir Lynx me réveille. Je me levai encore chancelante, conduisis Bella à l'étable, lui donnai à manger, parvins même à la traire, tout cela très lentement et avec beaucoup de prudence car je vacillais chaque fois que je faisais un mouvement brusque. Puis, après avoir bu un peu de lait et avoir fait manger Lynx, je me rendormis, toujours assise à ma table. Depuis, la fistule ne cesse de se reformer, de se rouvrir puis de se vider et de se cicatriser à nouveau. Mais je n'ai plus mal. Je ne sais pas combien de temps cela va durer. Il serait vital pour moi d'avoir un dentier, mais il me reste encore vingt-six dents dans la bouche, dont quelques-unes auraient mérité d'être arrachées et que ma coquetterie m'a fait couronner. Il m'arrive de me réveiller à trois heures du matin et la pensée de mes vingt-six dents me plonge dans un morne désespoir. Elles sont fixées dans mes gencives comme de petites bombes prêtes à exploser et je ne crois pas être un jour capable de m'arracher une dent moi-même. Si les douleurs se déclarent, il faudra bien que je les supporte. Ce serait vraiment ridicule, après tant de peines endurées dans la forêt, de succomber à une infection dentaire.

Je ne me remis que lentement de cette histoire de dent. Je pense que c'était dû aux cachets que j'avais pris. Je gaspillai trop de munitions pour tirer le chevreuil suivant, à cause de mes mains qui tremblaient. Je ne mangeais presque rien mais je buvais beaucoup de lait et je pense que c'est le lait qui m'a guérie de mon empoisonnement.

Le dix juin, je me rendis au champ de pommes de terre. Les pousses étaient déjà hautes et presque tous les tubercules avaient germé. Mais les mauvaises herbes avaient, elles aussi, prospéré et comme il avait plu la veille, je me mis immédiatement à bêcher. Je me rendis compte qu'il allait me falloir protéger mon champ. Je ne pensais pas que le gibier irait s'attaquer aux feuilles de pommes de terre, alors qu'il pouvait trouver les meilleures herbes tout autour, mais un animal quelconque pouvait s'approcher des précieux tubercules. Je passai donc les jours suivants à clôturer mon champ avec de solides branches que j'entrelaçais de longues lianes brunes. Ce n'était pas un travail particulièrement fatigant, mais il demandait une certaine habileté qu'il me fallut d'abord acquérir.

Quand l'opération fut terminée, mon petit champ ressemblait à une forteresse dressée au milieu de la forêt. Il était protégé de tous les côtés, mais contre les souris je ne savais pas faire grand-chose. J'aurais dû peut-être verser du pétrole dans leurs trous, mais c'était un luxe que je ne pouvais pas me permettre ; d'ailleurs les pommes de terre auraient sans doute pris un goût de pétrole. Je n'en étais pas certaine, mais pour des raisons évidentes il ne m'était pas permis de me livrer à des expériences répétées.

Près de l'étable, les haricots n'avaient levé qu'à moitié – les graines devaient être trop vieilles –, pourtant, à condition que le temps reste favorable, je pouvais m'attendre à une petite récolte. Dans le fond, c'était un coup de chance de les avoir semés, je l'avais fait plus par jeu que par réflexion. Ce n'est que plus tard que je compris l'importance qu'avaient pour moi les haricots, ils remplaçaient le pain. Maintenant j'ai un assez grand nombre de pieds.

Je clôturai aussi le jardin de haricots, car il était clair que Bella n'en détesterait pas les rames, si elle parvenait un instant à échapper à ma surveillance. Lorsque mon travail me laissait quelque répit, par exemple les

jours de pluie, je retombais dans un état d'inquiétude et d'anxiété. Bella donnait toujours autant de lait et elle s'était arrondie mais je ne savais toujours pas si elle attendait un veau.

Et si elle attendait vraiment un veau ? Je restais assise à ma table pendant des heures, la tête dans mes mains, à me creuser la tête pour Bella. Je m'y entendais si peu en vaches. Et si je n'étais pas capable d'aider Bella à vêler ; et si Bella ne survivait pas à la naissance, et si elle et le veau mouraient tous les deux, et si elle mangeait une herbe empoisonnée ou se cassait la patte ou était mordue par une vipère ? Des histoires confuses que j'avais entendu raconter pendant les grandes vacances à la campagne me revenaient. Je me souvenais d'une maladie qui exigeait qu'on plante un couteau à un endroit précis du ventre de l'animal. Je ne connaissais pas cet endroit mais même si je l'avais connu, jamais je n'aurais pu planter un couteau dans le ventre de Bella. Je l'aurais plutôt tuée d'un coup de fusil. Et puis n'y avait-il pas des clous et des débris de verre sur le pré ? Louise avait toujours été du genre négligent. Et ces clous et ces morceaux de verre pouvaient déchirer un des nombreux estomacs de Bella. Je ne savais même pas combien d'estomacs possède une vache ; ça fait partie de ces choses qu'on apprend pour le jour de l'examen et qu'on oublie aussitôt. Et Bella n'était pas la seule, même si c'est elle qui me causait le plus de souci, à courir de perpétuels dangers. Lynx pouvait tomber dans un piège et les vipères pouvaient aussi le mordre. Je ne sais pas pourquoi j'avais à cette époque une telle peur des vipères. Depuis deux ans que je suis ici, je n'ai jamais aperçu le moindre serpent, même pas dans la clairière. J'aimais mieux ne pas penser à ce qui pouvait arriver à ma chatte. J'étais impuissante à la protéger, puisque chaque soir elle partait dans la forêt où il m'était impossible de la surveiller. La chouette pouvait l'attraper, ou bien le renard, et elle pouvait tomber dans un piège encore plus facilement que Lynx.

J'essayais par tous les moyens d'écarter ce genre de représentations mais je n'y parvenais jamais complètement. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il se soit agi là de simples imaginations car il était bien plus probable que je me révèle incapable d'assurer la survie de mes animaux que de les voir mourir. Autant que je puisse m'en souvenir, j'ai toujours eu à souffrir de telles craintes et j'en souffrirai aussi longtemps qu'existera un être, quel qu'il soit, qui m'aura été confié. Autrefois, bien avant qu'il soit question du mur, j'ai parfois souhaité être morte pour enfin être libérée du poids qui pèse sur moi. Je n'ai jamais osé parler à quiconque de ce lourd fardeau, un homme ne m'aurait pas comprise, quant aux femmes elles ressentaient la même chose. C'est pourquoi nous préférons nous entretenir de robes, d'amies ou de théâtre et rire ensemble, sans jamais perdre de vue ce souci qui nous dévorait en secret. Chacune de nous le connaissait et c'est la raison pour laquelle nous n'en parlions pas. Car tel est en effet le prix qu'on doit payer pour être capable d'aimer.

Plus tard, je l'ai confié à Lynx, juste pour ne pas perdre l'usage de la parole. Lui connaissait un remède à tous les maux, un agréable petit tour en forêt. La chatte accepte de m'écouter avec attention mais à la condition que je ne montre aucun signe d'émotion. Elle réproouve toute manifestation hystérique et s'en va tout simplement si je me laisse aller. Quant à Bella, elle se contente de me lécher la figure en réponse à tout ce que je lui dis, ce qui est à vrai dire une consolation, mais pas une solution. En réalité, il n'y a pas de solution, ma vache elle-même le sait, moi seule continue encore à me débattre contre la douleur.

Fin juin, la chatte se transforma d'une manière très suspecte. Elle devint grosse et maussade. Elle restait parfois accroupie pendant des heures au même endroit, figée dans une posture disgracieuse, et semblait écouter au-dedans d'elle. Chaque fois que Lynx s'approchait, il recevait sur la tête un coup de patte fort sec. Avec moi elle était soit peu aimable, soit beaucoup

plus affectueuse que d'habitude. Son état ne semblait pas faire le moindre doute, car elle n'était pas malade et avait bon appétit. Pendant que je me préoccupais de la vache, de minuscules chatons avaient poussé dans le ventre de la chatte. Je lui donnais beaucoup de lait, elle était plus altérée qu'avant.

Le vingt-sept juin, j'entendis de légers gémissements venant de l'armoire. J'en avais laissé la porte ouverte quand j'étais allée à l'étable. L'intérieur contenait encore de vieilles revues ayant appartenu à Louise. C'est sur elles que la chatte s'était installée pour faire ses couches, juste sur une couverture de *La Femme élégante*.

La chatte ronronnait bruyamment et me regardait, fière et heureuse, avec de grands yeux humides. Elle se laissa caresser et me permit de regarder ses petits. L'un était gris et tigré comme sa mère, l'autre blanc et ébouriffé. Le gris était mort. Je l'emportai et allai l'enterrer près de l'étable. La chatte ne parut pas s'en apercevoir et consacra tous ses soins à la petite chose blanche et ébouriffée.

Quand Lynx, curieux, essaya de passer sa tête dans l'armoire, la chatte feula avec fureur et il s'enfuit hors de la pièce, effrayé et indigné. La chatte resta dans l'armoire et il fut impossible de la décider à en partir. J'en laissai donc la porte ouverte en la fixant à l'aide d'une corde pour qu'elle ne se rabatte pas complètement et que le petit chat soit en sécurité dans la pénombre.

La chatte se montrait une mère passionnée et ne sortait que la nuit pendant un court moment. Elle n'avait plus besoin d'aller à la chasse car je la nourrissais copieusement de viande et de lait.

Le dixième jour, elle nous présenta son enfant. Elle le transporta par la peau du cou au milieu de la pièce et le posa sur le sol. Il était déjà très mignon, blanc et rose mais toujours aussi ébouriffé ; beaucoup plus que les chats que j'avais vus jusqu'ici. En gémissant, il chercha refuge auprès de la

chaleur maternelle et les présentations furent terminées. La chatte était très fière de son petit et chaque fois qu'elle le sortait de l'armoire, je devais le caresser et la féliciter. Comme toutes les mères, elle était certaine d'avoir engendré quelque chose d'unique. Et d'ailleurs c'était vrai. Même deux jeunes chats ne se ressemblent pas exactement, ils diffèrent dans leur apparence et plus encore par leurs petites âmes capricieuses.

Quelque temps après, le petit sortait de l'armoire tout seul en se traînant et courait au-devant de moi ou au-devant de Lynx. Il ne montrait pas la moindre peur et Lynx le contemplait et le reniflait avec intérêt, dès que la chatte n'était plus à proximité. Mais elle n'était jamais très loin et observait avec méfiance ces tentatives de rapprochement.

Je nommai le chat Perle, parce qu'il était si blanc et si rose. On pouvait apercevoir le sang en transparence à travers la peau de ses petites oreilles. Plus tard de grosses touffes de poils les recouvrirent, mais tant qu'il fut jeune on distinguait la peau luisante entre les poils floconneux. À ce moment-là je ne savais pas encore qu'il s'agissait d'une femelle, pourtant quelque chose dans son doux museau un peu aplati me paraissait féminin. Perle était très attirée par Lynx et elle commença à aller se coucher avec lui sous le poêle et à jouer avec ses longues oreilles. La nuit elle continuait à dormir dans l'armoire avec sa mère.

En quelques semaines, je me rendis compte que Perle, cette petite chose ébouriffée, allait être une vraie beauté. Son poil devint long et soyeux comme celui d'un chat angora. Naturellement elle n'en avait que l'aspect. Quelque ancêtre à longs poils avait dû ressusciter en elle. Perle était une petite merveille mais je compris très vite qu'elle n'était pas née où il fallait. Un chat blanc à longs poils est voué dans la forêt à une mort précoce. Elle n'avait pas la moindre chance de survie. C'est peut-être pour cela que je me mis à tant l'aimer. Je me voyais chargée de nouveaux soucis. Je tremblais en pensant au jour où elle sortirait de la maison. Il ne fallut pas longtemps,

et déjà elle jouait devant le chalet avec sa mère ou avec Lynx. La vieille chatte s'occupait bien de Perle, sans doute son instinct lui soufflait-il ce que moi je savais, les dangers que courait son enfant. Je demandai à Lynx de prendre soin du chaton et quand nous étions à la maison, il ne la quittait pas des yeux. La vieille chatte un peu accablée par ses devoirs de mère était finalement assez contente que Lynx se fasse le gardien de Perle. Celle-ci avait un comportement un peu différent des autres chats domestiques, elle était plus douce, plus caressante. Souvent, couchée sur le banc, elle suivait longuement le vol d'un papillon. Ses yeux bleus, au bout de quelques semaines, étaient devenus verts et ils étincelaient comme des pierres précieuses dans son museau blanc. Son nez était plus court que celui de sa mère et son cou s'ornait d'une magnifique collerette. Je me rassurais quand je la voyais couchée sur le banc, les pattes de devant posées sur sa queue touffue, occupée à fixer la lumière. J'essayais déjà de me persuader qu'elle deviendrait un chat d'appartement et se contenterait de rester assise sous la véranda en menant une vie contemplative.

Quand je repense à ce premier été, il m'apparaît bien plus marqué par le souci que je me faisais pour mes bêtes que par la conscience du caractère désespéré de ma propre situation. La catastrophe ne m'avait déchargée d'une grande responsabilité que pour, sans que je le remarque, m'accabler d'un autre fardeau. Quand je pus enfin comprendre ce qui se passait, je n'étais plus en mesure d'y rien changer.

Je ne crois pas qu'on puisse attribuer mon comportement à de la faiblesse ou de la sentimentalité, je ne faisais que suivre un penchant qui m'était inné et que je n'aurais pu combattre sans me détruire moi-même. C'est bien triste pour notre liberté. Il est vraisemblable qu'elle n'a jamais existé que sur le papier. Déjà on ne peut pas parler de liberté extérieure, mais je n'ai pas non plus rencontré d'homme qui ait été libre intérieurement. Et je n'ai pas éprouvé ce fait comme honteux. Je ne vois pas en quoi ce serait

déshonorant de porter le fardeau imposé, comme n'importe quel animal, ni en fin de compte de mourir comme n'importe quel animal. Je ne sais pas du tout ce qu'est l'honneur. Être mis au monde et mourir n'est pas un honneur, c'est le sort de toutes les créatures et ça ne signifie rien de plus. Les inventeurs du mur, eux non plus, n'ont pas été libres de leur décision, ils n'ont fait que suivre leur besoin inné de savoir. Simplement on aurait dû, dans l'intérêt général, les empêcher de mettre leur invention en œuvre.

Mais je préfère revenir à ce deux juillet, où j'ai compris sans équivoque que ma vie dépendait du nombre d'allumettes qui me restaient. Comme toutes les pensées désagréables, cette constatation me tomba dessus à quatre heures du matin.

J'avais vécu jusque-là dans la plus parfaite inconscience, sans jamais réfléchir que chaque allumette brûlée pourrait me coûter un jour de ma vie. Hugo qui était un gros fumeur avait pensé aux allumettes, il avait aussi acheté une boîte de pierres à briquet pour son briquet. Malheureusement, je ne suis jamais parvenue à le faire fonctionner. Je possédais encore dix boîtes d'allumettes, environ quatre mille. D'après mes calculs, elles devraient suffire pour cinq ans. Je sais aujourd'hui que mon calcul a été à peu près juste. La réserve durera encore deux ans et demi si je fais très attention. Je me souviens avoir poussé alors un soupir de soulagement car cinq ans me paraissaient une éternité. Je croyais que je n'utiliserais pas toutes les allumettes. Maintenant, le jour où j'allumerai la dernière me semble très proche. Et pourtant je me dis encore que ça ne peut pas arriver.

Deux ans et demi passeront, puis mon feu s'éteindra, et tout le bois entassé autour de moi ne m'empêchera pas de mourir de froid et de faim. Et cependant, je garde au fond de moi un espoir insensé. Je ne peux qu'en sourire avec indulgence. C'est avec ce même espoir obstiné que j'ai espéré,

enfant, ne jamais mourir. Il me semble que cette espérance est semblable à une taupe aveugle qui cachée en moi couve sa folie. Comme il m'est impossible de la chasser, je suis bien obligée de la laisser faire.

Un jour le coup fatal nous sera porté à toutes les deux, alors même ma taupe aveugle comprendra, juste avant que nous ne mourions ensemble. J'en éprouve presque du regret, j'aurais aimé lui souhaiter quelque succès pour la récompenser de sa persévérance. D'un autre côté, il est clair qu'elle est folle et je m'estime heureuse de parvenir à la garder sous mon contrôle.

L'autre question vitale est celle des munitions. Elles sont suffisantes pour un an encore. Depuis que Lynx est mort, j'ai besoin de beaucoup moins de viande. Je pêcherai des truites cet été et, surtout, j'espère avoir une bonne récolte de pommes de terre et de haricots. Mais je n'aurai du lait que si Bella a un veau. De toute façon je redoute bien moins la faim que le froid et l'obscurité. Si tout cela arrive, il faudra que je quitte la forêt. Mais cela n'a aucun sens de me mettre martel en tête au sujet de l'avenir. Je dois seulement veiller à rester en bonne santé et être capable de m'adapter. D'ailleurs, je ne me fais plus tellement de souci depuis quelques semaines, j'ignore si c'est un bon ou un mauvais signe. Sans doute tout changerait si je savais que Bella attend un veau. Je pense parfois qu'il ne vaudrait mieux pas. Ça ne ferait que reculer la fin inévitable et je serais chargée d'un nouveau fardeau. Mais ce serait beau, pourtant, si encore une fois existait quelque chose de neuf et de jeune. Ce serait surtout bien pour cette pauvre Bella qui se morfond dans son étable sombre et attend.

J'aime beaucoup vivre dans la forêt, à présent, et il me serait difficile d'en partir. Si je reste en vie, là-bas, de l'autre côté du mur, j'y reviendrai. Parfois je pense qu'il aurait été agréable d'élever mes enfants ici, dans les bois. Pour moi, cela aurait été sans doute le paradis. Mais je doute que mes enfants s'y soient plu autant. Je crois que le paradis n'a jamais existé. Il ne

pourrait y avoir de paradis qu'en dehors de la nature et c'est ce que je ne peux pas me représenter. L'idée d'un tel paradis m'ennuie et je n'y aspire pas.

Le vingt juin, je commençai la fenaison. Il faisait un temps d'une chaleur estivale et l'herbe sur le pré du ruisseau était haute et grasse. Je transportai la faux, le râteau et la fourche dans la cabane où je décidai de laisser les outils, puisqu'il n'y avait personne qui aurait pu les voler.

Quand je fus au bord du ruisseau et que je regardai, d'en bas, le pré en pente, j'eus l'impression que je n'en viendrais jamais à bout. J'avais appris à faucher quand j'étais jeune fille et ça m'avait amusée après toutes ces heures passées dans des classes sentant le renfermé. Mais il y avait déjà plus de vingt ans, et depuis j'avais sans doute oublié comment il fallait s'y prendre. Je savais qu'on ne pouvait faucher que le soir ou le matin quand la rosée est tombée et c'est pourquoi je quittai le chalet à quatre heures. Dès les premiers mouvements, je m'aperçus que je me rappelais le rythme et je détendis mes muscles crispés. Bien sûr je n'avançais encore que lentement et je me fatiguais beaucoup. Le deuxième jour je m'en sortis mieux et le troisième jour il plut et il me fallut m'interrompre. La pluie tomba pendant quatre jours et sur le pré le foin commença à pourrir, pas tout, seulement la partie qui se trouvait à l'ombre. À cette époque, je ne savais pas encore reconnaître les différents signes qui me permettent à présent de prévoir le temps. Je ne savais jamais si le lendemain il allait continuer à faire beau ou se mettre à pleuvoir. Pendant toute la période des foins je me heurtai à l'incertitude du ciel. Plus tard j'appris à discerner le moment propice, mais le premier été je fus livrée sans défense aux intempéries.

Il me fallut trois semaines pour couper l'herbe du pré. Les variations du temps n'étaient pas seules en cause mais aussi mon manque d'habileté et mon mauvais état physique. Lorsqu'en août le foin fut enfin au sec dans la cabane, j'étais si épuisée que je m'assis sur le pré et pleurai. Je fus prise

d'un terrible accès de découragement et pour la première fois je compris clairement quel coup m'avait frappée. Je ne sais pas ce qu'il serait arrivé si la responsabilité de mes bêtes ne m'avait pas obligée à accomplir au moins les gestes indispensables. Je n'aime pas me souvenir de cette période. Ce n'est qu'au bout d'une quinzaine de jours que je fus capable de réagir et que je recommençai à vivre. Lynx avait beaucoup souffert de mon état dépressif, car il dépendait entièrement de moi. Il essayait en vain de me distraire et, comme je ne réagissais pas, il ne savait plus quoi faire et se cachait sous la table. À la fin j'en eus pitié et je m'efforçai de feindre la bonne humeur jusqu'au moment où j'eus retrouvé une disposition d'esprit plus sereine.

Je ne suis pas capricieuse par nature, c'était tout simplement l'épuisement physique qui avait eu raison de ma résistance.

D'ailleurs j'avais toutes les raisons d'être satisfaite. L'énorme travail de la fenaison était terminé. Qu'importait qu'il m'ait coûté tant de peine. Pour prendre un nouveau départ, je retournai et bêchai le champ de pommes de terre, puis je me mis à couper du bois pour l'hiver. Je commençai cette tâche à une allure raisonnable. Ma faiblesse sans doute m'y contraignait. Un gros tas de bois, exactement sept stères, se trouvait au bord de la route, près du chalet. C'était la réserve de bois d'un certain M. Gassner, comme l'indiquait une marque à la craie bleue. Ce M. Gassner, peu importait son nom, n'avait plus besoin de bois de chauffage.

Je posai les bûches sur un chevalet que j'avais sorti du garage et constatai très vite que je ne savais pas m'y prendre avec une scie. Chaque fois, elle restait enfoncée dans le bois et je devais faire de grands efforts pour l'en ressortir. Le troisième jour je compris enfin, ou plutôt mes mains, mes bras, mes épaules comprirent et d'un seul coup ce fut comme si je n'avais jamais rien fait d'autre de toute ma vie que scier du bois. Je continuai à travailler lentement mais d'une façon régulière. Bientôt mes mains se couvrirent

d'ampoules qui percèrent et se mirent à suppurer. Je m'arrêtai alors pendant deux jours et je les enduisis de talc de cerf. J'aimais ce travail avec le bois que je pouvais accomplir sans m'éloigner de mes bêtes. Bella paissait sur le pré de la forêt et tournait parfois la tête vers moi. Lynx courait à portée de voix et Perle était sur le banc, occupée à suivre les yeux mi-clos le vol des bourdons. À l'intérieur du chalet, la vieille chatte dormait sur mon lit. Pour l'instant tout était en ordre et je n'avais pas de souci à me faire.

Parfois j'étrillais Bella avec la brosse en nylon de Hugo. Elle aimait beaucoup cela et se tenait alors bien tranquille. Je brossais aussi Lynx, puis je cherchais les puces des chattes à l'aide d'un peigne fin trouvé dans la cabane du garde-chasse. J'en découvrais toujours quelques-unes et aussi sur Lynx ; d'ailleurs ils semblaient tous les trois beaucoup apprécier ce traitement. Par bonheur, ces puces ne paraissaient pas faire grand cas du sang humain, c'étaient de gros insectes jaunâtres qui avaient presque la taille de petits coléoptères et qui sautaient très mal. Hugo n'avait pas compté avec elles et n'avait pas fait provision d'insecticide. Il ne lui serait sans doute pas venu à l'esprit que son chien puisse avoir des puces.

Bella, elle, n'avait aucun parasite. C'était vraiment une bête très saine qui prenait toujours soin de ne pas se coucher dans sa bouse. Je m'efforçais de tenir son étable méticuleusement propre. Près de la porte, le tas de fumier montait lentement et j'avais l'intention de m'en servir pour fumer à l'automne mon champ de pommes de terre. Autour du fumier poussaient des orties géantes ; une calamité pour les exterminer. J'étais pourtant à la recherche de jeunes pousses pour les cuire en guise d'épinards, le seul légume dont je disposais. Mais je répugnais à me servir des orties qui poussaient près du tas de fumier. Il s'agissait sans doute d'un stupide préjugé dont je ne suis toujours pas parvenue à me débarrasser.

Les jeunes bourgeons de pin étaient devenus vert foncé et n'avaient plus aussi bon goût qu'au printemps. Pourtant je continuais à les mâchonner ; ma fringale de verdure n'était jamais satisfaite. Il m'arrivait de trouver dans la forêt du trèfle à lapin, dont la saveur aigrelette est agréable. Je ne sais pas quel est son véritable nom, mais enfant j'aimais déjà en manger. Ma nourriture bien entendu était très monotone. Je n'avais presque plus de réserves et j'attendais avec impatience la récolte de pommes de terre. Je savais qu'elles seraient mûres plus tard que dans la plaine, comme tout ce qui pousse à la montagne. J'usais avec une très grande parcimonie des provisions qui me restaient et je me nourrissais presque exclusivement de viande et de lait.

J'étais devenue très maigre. Parfois je m'étonnais devant le miroir de Louise de ma nouvelle apparence. J'avais dû couper avec les ciseaux à ongles mes cheveux qui avaient trop poussé. Ils étaient maintenant raides et décolorés par le soleil. Mon visage était mince et brun et mes épaules pointues comme celles d'une adolescente.

Mes mains toujours couvertes d'ampoules et de durillons étaient devenues mes principaux outils de travail. J'en avais depuis longtemps retiré les bagues. Qui aurait l'idée de décorer ses outils avec des bagues d'or ? Il me semblait absurde et risible d'avoir pu le faire auparavant. Si étonnant que cela puisse paraître, j'avais l'air plus jeune que lorsque je menais une vie confortable. La féminité de la quarantaine s'était détachée de moi en même temps que mes boucles, mon double menton et mes hanches arrondies. Par la même occasion, j'avais perdu la conscience d'être une femme. Mon corps, plus intelligent que moi, s'était adapté et avait réduit au minimum les inconvénients de mon état. J'avais acquis le droit d'oublier ma condition. Parfois j'étais une enfant qui cherchait des fraises, puis un jeune homme qui sciait du bois, enfin, assise sur le banc, Perle sur mes genoux en train de contempler le soleil, je devenais quelqu'un de très

âgé, sans sexe défini. Aujourd'hui, ce charme ambigu que j'ai pu avoir a complètement disparu. Je suis toujours aussi maigre mais je me suis musclée et mon visage est recouvert d'un réseau de rides minuscules. Ce n'est pas que je sois laide, plutôt ingrate, je ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain, une souche brune et coriace qui a besoin de toute sa force pour survivre.

Quand je me remémore la femme que j'ai été, la femme au léger double menton qui se donnait beaucoup de mal pour paraître plus jeune que son âge, j'éprouve pour elle peu de sympathie. Mais je ne voudrais pas la juger trop sévèrement. Il ne lui a jamais été donné de prendre sa vie en main. Encore jeune fille, elle se chargea en toute inconscience d'un lourd fardeau et fonda une famille, après quoi elle ne cessa plus d'être accablée par un nombre écrasant de devoirs et de soucis. Seule une géante aurait pu se libérer et elle était loin d'être une géante, juste une femme surmenée, à l'intelligence moyenne, condamnée à vivre dans un monde hostile aux femmes, un monde qui lui parut toujours étranger et inquiétant. Elle en savait un peu sur pas mal de choses mais sur la plupart elle ne savait rien du tout et, en général, dans son esprit dominait un désordre effrayant. C'était bien assez pour la société dans laquelle elle vivait et qui d'ailleurs était aussi ignorante et accablée qu'elle. Mais je dois dire à sa décharge qu'elle en ressentit toujours un malaise diffus et qu'elle garda la conscience que cela ne pouvait pas être suffisant.

J'ai souffert pendant deux ans d'être cette femme, si mal armée pour affronter les réalités de la vie. Je suis encore incapable aujourd'hui de planter correctement un clou et l'idée de percer une porte pour Bella me donne la chair de poule. Bien sûr, je ne pouvais pas prévoir que j'aurais un jour à percer des portes. Mais quant au reste, je ne sais pas grand-chose non plus, je ne connais même pas le nom des fleurs qui poussent le long du ruisseau. J'ai dû les apprendre en histoire naturelle, d'après des livres et des

dessins, et naturellement je les ai oubliés comme tout ce qu'on est incapable de se représenter. J'ai passé des années à faire des calculs et des logarithmes et je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi cela peut servir, ni de ce que cela signifie. J'avais des facilités pour apprendre les langues étrangères, mais faute d'occasions je n'ai jamais pu les parler et j'en ai oublié l'orthographe et la grammaire. J'ignore quand a vécu Charles VI et je ne pourrais pas dire où se trouvent les Antilles et qui y vit. Et pourtant j'ai toujours été une bonne élève. Je ne sais pas, quelque chose dans notre programme d'enseignement devait être détraqué. Des hommes d'un autre monde me considéreraient comme l'arriérée de mon siècle. Et je suis à peu près sûre que la plupart des gens que j'ai connus ne s'en seraient pas mieux sortis que moi.

Je n'aurai jamais plus la possibilité de combler ces lacunes, car même en supposant que je découvre les livres accumulés dans les maisons mortes, je ne serais plus capable de retenir ce que j'y lirais. J'avais une chance en naissant mais ni mes parents, ni mes maîtres ni moi-même n'avons su la saisir. À présent il est trop tard, je mourrai sans avoir profité de ma chance. Dans la première partie de ma vie j'ai été une dilettante et ici, dans la forêt, je ne suis rien de plus. Mon unique professeur est aussi peu savant et aussi peu cultivé que moi, car je suis mon propre professeur.

Depuis quelques jours, il m'est apparu clairement que j'espère que quelqu'un lira ce récit. Je ne sais pas pourquoi je le souhaite, ça ne fera en effet aucune différence. Mais mon cœur bat plus vite quand je me représente que des yeux humains se poseront sur ces lignes et que des mains humaines tourneront ces pages. Il est plus probable que ce seront les souris qui dévoreront cette histoire. Il y a tant de souris dans la forêt. Si je n'avais pas la chatte, la maison en serait envahie. Un jour la chatte ne sera plus là, alors les souris mangeront mes provisions et jusqu'au dernier bout de papier. Il leur est sans doute indifférent d'avalier du papier couvert d'écriture

ou du papier blanc. À moins que les traces de crayon ne leur fassent mal. J'ignore si ça contient ou non du poison. C'est un sentiment bizarre que celui d'écrire pour des souris. Parfois je dois faire semblant d'écrire pour des hommes, ça me devient alors plus facile.

Le mois d'août amena durablement le beau temps. Je pris la résolution d'attendre plus tard, l'année suivante, pour faire les foins, et l'expérience confirma que j'avais raison. Je me souvins du taillis de framboisiers que j'avais découvert dans une expédition de chasse. Il se trouvait à une heure de marche, mais la perspective de manger quelque chose de sucré m'aurait fait marcher bien plus de deux heures. Comme j'avais toujours entendu dire que les framboisiers étaient des nids de vipères, je décidai de laisser Lynx à la maison. Il n'obéit qu'à contrecœur et s'en retourna tout penaud. J'avais enfilé sur mes chaussures de vieilles guêtres de cuir qui avaient appartenu au garde-chasse ; elles me gênaient pour marcher car à chaque pas elles me remontaient au-dessus des genoux. Et bien entendu, je ne vis pas la moindre vipère dans le buisson. Aujourd'hui je n'y fais même plus attention. Ou bien les serpents sont très rares ou bien ils se sauvent en me voyant. Il est probable qu'ils me tiennent pour plus dangereuse qu'eux.

Les framboises étaient mûres à point, j'en cueillis un plein seau que je rapportai à la maison. Je ne pouvais pas faire de confiture puisque je n'avais pas de sucre et il ne fallait pas attendre pour les manger. Tous les deux jours je retournais au taillis de framboisiers. C'était un réel bonheur de plonger dans toute cette douceur. Le soleil dardait sur les fruits mûrs et un parfum sauvage de soleil et de fruits en fermentation m'enveloppait et m'enivrait. Je regrettais que Lynx ne soit pas avec moi. De temps en temps je me relevais pour m'étirer le dos, alors je prenais conscience de ma solitude. Ce n'était pas de la peur, plutôt une sorte d'angoisse. J'étais seule dans les framboisiers en compagnie des branches épineuses, des abeilles, des guêpes et des mouches, et je comprenais ce que Lynx représentait pour moi. Je ne

pouvais plus imaginer la vie sans lui. Pourtant je ne l'emmenai jamais dans le taillis. Je n'étais pas encore délivrée de la crainte des vipères. Je n'allais pas exposer Lynx à un tel danger juste pour me sentir réconfortée par sa présence.

Je ne vis ma première vipère que plus tard, sur l'alpage ; elle était couchée sur une pente caillouteuse et se chauffait au soleil. À partir de ce moment je n'eus plus jamais peur d'un serpent. La vipère était belle et quand je la vis exposée à la chaleur du soleil, j'eus la certitude qu'elle ne pensait pas à mordre. Ses pensées étaient très loin de moi, elle ne voulait rien d'autre que rester coucher sur les pierres blanches et se laisser baigner par la lumière et le soleil. Je préférais quand même que Lynx soit resté à la maison. Sans doute ne se serait-il pas approché du serpent. Je ne l'ai jamais vu s'attaquer à un serpent ni d'ailleurs à un lézard. Il se mettait parfois à fouiller le sol à la recherche d'une souris mais il réussissait rarement à en dénicher une dans cette terre remplie de cailloux.

La cueillette des framboises dura dix jours. Je m'asseyais sur le banc et paresseusement je portais à ma bouche une baie après l'autre. Je m'étonnais que ma chair ne se soit pas déjà métamorphosée en chair de framboise. Puis brusquement j'en fus saturée. Je n'éprouvais pas d'écœurement mais j'en avais assez de toute cette douceur et de cette odeur. Je pressai les fruits des deux derniers seaux à travers une toile et versai ce jus dans des bouteilles que je mis dans l'auge de la fontaine où l'eau reste toujours glacée même en été. Les framboises étaient très sucrées, mais leur jus se révéla acide et rafraîchissant et je regrettai qu'il ne puisse se conserver indéfiniment. Je n'ai pas essayé d'en garder puisque sans sucre le liquide n'aurait pas tardé à fermenter, malgré le bac. Comme je ne disposais d'aucun moyen pour les fermer hermétiquement, je ne pouvais pas non plus stériliser ces bouteilles. Mais pour le moment j'avais apaisé ma fringale de sucre qui ainsi se

maintint pendant quelques mois dans des limites supportables. Maintenant je n'en souffre plus du tout. On peut très bien vivre sans sucre, avec le temps le corps n'en éprouve plus une envie excessive.

À ma dernière visite au taillis de framboisiers, le soleil était si chaud qu'il me brûlait le dos. Le ciel était sans un nuage et cependant d'un gris de plomb. L'air stagnait, chaud et lourd au-dessus des buissons. Il n'avait pas plu depuis quinze jours et je pouvais craindre un orage. Jusqu'ici les gros orages m'avaient été épargnés. J'en avais une certaine appréhension, sachant combien ils peuvent être terribles à la montagne. Et ma vie était bien assez difficile et fatigante sans y ajouter les catastrophes naturelles.

Il était quatre heures quand un mur de nuages noirs s'éleva derrière les pins. Mon seau n'était pas tout à fait rempli, mais je décidai de rentrer. Les guêpes et les mouches ne m'avaient pas laissée en paix et n'avaient pas cessé de bourdonner autour de ma tête, irritées et vindicatives. Les quelques frelons que je rencontrais dans ce buisson s'étaient toujours montrés très discrets mais ce jour-là ils devinrent eux aussi importuns et leurs sifflements traversaient l'air comme des navettes de tisserand devenues furieuses. Ils paraissaient coulés dans de l'or pur. J'admirais leur beauté mais je préférais leur céder la place.

Les guêpes continuèrent à me suivre jusqu'au moment où je pénétrai dans le bois ; ce n'est qu'alors qu'elles renoncèrent à tourner autour de mon seau. En dessous des pins et des hêtres, la chaleur paraissait enfermée comme sous une immense cloche verte. Le mur de nuages avançait, menaçant, et le soleil avait disparu derrière un voile. Je fis presque en courant la dernière partie du chemin. Je n'avais qu'une idée, rentrer, conduire Bella à l'étable et courir m'enfermer à la maison. Lynx m'accueillit avec des gémissements, il paraissait inquiet et agité et regardait le ciel. Il sentait l'orage approcher. Bella arriva aussitôt en trotinant et se laissa docilement conduire à l'étable. Les mouches et les taons l'avaient

harcelée toute la journée et elle parut soulagée en retrouvant son abri. Je me dépêchai de la traire, fermai les volets et donnai un tour de clef. Le verrou ne me semblait pas capable de résister au cas où une tempête se lèverait.

Puis je rentrai au chalet, donnai à manger à Lynx et aux chattes, pressai mes baies et remplis les bouteilles. Je ne les mis pas dans la fontaine car je craignais que la tempête ne les brise. Il devait être alors six heures, six heures et demie. Le ciel était devenu tout à fait sombre et son gris presque noir se teintait d'un vilain reflet jaune soufre, qui pouvait signifier de la grêle ou du vent, mais qui semblait surtout menaçant. Bien que du soleil ne subsistât plus qu'une lumière diffuse au-dessus des arbres, la cloche de chaleur continuait à peser sur la clairière. Je respirais avec difficulté. On ne sentait pas le moindre souffle de vent. Je bus un peu de lait et avalai sans aucun appétit un petit bout de gâteau de riz. Après quoi je ne trouvai plus rien à faire. Je montai à l'étage afin de vérifier les volets des chambres. Je fermai aussi la fenêtre de la chambre à coucher. Je laissai ouverte la fenêtre de la cuisine ainsi que la porte, mais il n'en venait pas un souffle d'air.

La vieille chatte, après avoir mangé, était repartie dans la forêt. Perle, assise sur le rebord de la fenêtre, gardait les yeux fixés sur la noirceur jaunâtre du ciel. Les oreilles couchées, le dos rond, elle exprimait par toute son attitude le malaise et la peur. Lynx, allongé sur le seuil, haletait, la langue pendante. Je caressai Perle, et son pelage blanc crépita sous ma main en lançant des étincelles. Mes cheveux aussi crépitaient quand je les touchais, et j'en ressentais des fourmillements dans les bras et dans les jambes. Je résolus de ne pas perdre mon sang-froid et je m'assis sur le banc devant la maison. J'avais pitié de la pauvre Bella enfermée dans son étable sombre et étouffante mais il fallait bien qu'elle le supporte ; je ne pouvais pas l'aider. L'orage allait éclater d'un instant à l'autre. Pourtant tout était tranquille.

La forêt n'est jamais entièrement silencieuse. On la croit silencieuse, alors qu'elle recèle des bruits innombrables. Un pivert frappe ses coups au loin, un oiseau crie, une branche frappe contre un tronc et quelque petit animal fait craquer le rameau sous lequel il passe. Tout vit et travaille. Mais ce soir-là il régnait un silence presque total. Cette disparition des bruits familiers m'effraya. Même le clapotis de la fontaine rendait un son mat et étouffé, comme si l'eau ne coulait plus que paresseusement et à contrecœur. Lynx se leva, sauta péniblement sur le banc à côté de moi et me pressa du museau. J'étais trop fatiguée pour le caresser mais je lui dis quelques mots sans élever la voix, intimidée par ce terrible silence.

Je ne comprenais pas ce qui empêchait l'orage d'éclater. Il faisait aussi sombre que si le soir était tombé et je me rendis compte à quel point en ville l'orage est peu inquiétant et presque agréable. C'était si rassurant de le contempler derrière d'épaisses vitres. La plupart du temps je n'y avais même pas fait attention.

Subitement et sans transition il fit noir comme dans un four. Je me relevai et rentraï avec Lynx. J'étais un peu décontenancée et ne savais pas quoi faire. Alors j'allumai une bougie. J'évitai de me servir de la lampe, probablement en raison d'une vieille superstition qui dit que la lumière attire la foudre. Je fermai la porte à clef en laissant la fenêtre ouverte et m'assis à ma table. La flamme de la bougie s'élevait, droite et immobile, sans que le moindre souffle de vent la fasse osciller. Lynx se dirigea vers le poêle, s'arrêta, hésita et revint sur ses pas pour sauter à nouveau à côté de moi, sur le banc. Il ne voulait pas me laisser seule devant le danger, même si tout le poussait à aller se blottir en sûreté sous le poêle. J'aurais bien aimé pouvoir me retirer dans un trou, mais pour moi, il n'en existait pas. Je sentais les gouttes de transpiration me couler sur le visage et se rassembler aux coins de ma bouche. Ma chemise me collait au corps. Puis le premier coup de tonnerre déchira le silence. Perle, terrifiée, sauta du rebord de la

fenêtre et se réfugia sous le poêle. Je fermai les vitres et les volets ; la chaleur devint accablante. À ce moment un terrible grondement roula dans les nuages. Je vis luire des éclairs jaunes par les fentes des volets. La vieille chatte sortit de l'obscurité, s'arrêta au milieu de la pièce et poussa un cri plaintif. Après quoi elle alla se cacher sous mon lit et je n'aperçus plus d'elle que le brun rougeâtre de ses prunelles. Je voulus calmer mes bêtes, mais le son de ma voix fut couvert par le coup de tonnerre suivant. Le long et profond grondement dura peut-être une dizaine de secondes mais il me parut ne pas devoir finir. Mes oreilles me firent mal jusqu'à l'intérieur de la tête et même mes dents devinrent douloureuses. Je n'ai jamais pu supporter le bruit et je l'ai toujours ressenti comme une douleur physique.

Soudain le silence se fit, une longue minute de complet silence qui était plus oppressante que le bruit. C'était comme si un géant, debout au-dessus de nous, les jambes écartées, balançait son marteau de fer avant de l'abattre sur notre maison de poupée. Lynx gémissait et se serrait contre moi. Ce fut presque une délivrance quand l'éclair jaune descendit et que le tonnerre fit trembler les murs. Suivit un violent orage mais le pire était passé. Lynx dut le comprendre car il sauta du banc et alla retrouver Perle sous le poêle. Les poils blancs et les poils roux se mêlèrent étroitement et je restai seule à ma table.

Maintenant le vent s'était levé et balayait la maison en sifflant. La flamme de la bougie commença à vaciller et il me sembla qu'il faisait moins lourd. Le vacillement de la flamme me fit penser à un air pur et frais. Je me mis à compter les secondes entre un éclair et un coup de tonnerre. Je déduisis de ce calcul que l'orage était encore au-dessus de la vallée. Le garde-chasse m'avait parlé d'un orage qui était resté prisonnier de la vallée pendant trois jours. À cette époque je ne l'avais pas cru, mais à présent je pensais différemment. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre. J'étais restée toute la journée penchée sur les framboisiers et la fatigue commençait

à se faire sentir. Je n'osais pas m'étendre sur mon lit, mais je devenais si lasse que la flamme de la bougie semblait se fondre en un anneau liquéfié. Il ne pleuvait toujours pas, ce qui aurait dû m'inquiéter, mais à mon propre étonnement je m'en désintéressais. Dans ma somnolence, mes pensées se brouillaient. Je m'apitoyais sur moi-même, j'étais si fatiguée et l'on ne me laissait pas dormir ; j'étais très fâchée et m'emportai contre quelqu'un, mais quand je me réveillai, je ne savais plus avec qui je m'étais disputée. La pauvre Bella traversa mon esprit, puis le champ de pommes de terre, ensuite je pensai qu'en ville les fenêtres de mon appartement étaient restées ouvertes. Il me fut difficile de prendre conscience de la stupidité de cette idée. Je dis à haute voix : "Oublie ces stupides fenêtres." Alors je me réveillai.

Un coup de tonnerre fit trembler les casseroles sur le fourneau. La foudre avait dû tomber tout près. Les nuits de bombardement passées à la cave me revinrent en mémoire et, sous l'effet de la vieille peur, mes dents commencèrent à claquer. L'air était aussi épais et malsain que jadis dans le souterrain. Il fallait que j'ouvre la porte. À ce moment, le vent se mit à tourbillonner avec fureur autour de la maison en faisant claquer les bardeaux sur le toit. Je n'osais pas me coucher, et je n'osais pas non plus m'asseoir à table car je craignais de retomber dans ce désagréable demi-sommeil. Je me résignai donc à marcher de long en large, les mains derrière le dos, titubante de fatigue. Lynx sortit la tête de dessous le poêle, et me regarda avec inquiétude. Je réussis à articuler quelques mots pour le rassurer et il disparut à nouveau. Il me semblait que l'orage durait déjà depuis des heures, et pourtant il n'était que neuf heures et demie. Enfin les intervalles entre les éclairs et les coups de tonnerre s'allongèrent et je commençai à respirer plus librement. Mais il ne pleuvait toujours pas et le vent continuait à siffler. C'est alors que j'entendis distinctement le tintement clair d'une cloche dans le lointain. S'il n'était pas dans ma tête, le

son ne pouvait provenir que du village. Là-bas il n'y avait plus aucun homme. L'orage avait sans doute mis les cloches en mouvement. C'était un bruit fantomatique, quelque chose que je n'aurais pas dû entendre et que j'entendais quand même. J'ai vécu bien d'autres orages dans la forêt mais je n'ai jamais plus entendu la cloche. Peut-être la tempête avait-elle rompu la corde, ou bien ce son ne fut qu'une illusion de mon ouïe assourdie par le fracas. Puis le vent se calma et avec lui le mystérieux tintement. Alors se produisit un bruit, comme si quelqu'un déchirait une immense pièce de tissu, et l'eau se précipita du ciel.

J'allai à la porte et l'ouvris toute grande. La pluie qui me fouettait le visage en balaya la peur et le sommeil. Je pouvais enfin respirer. L'air froid avait un goût frais et me picotait les poumons. Lynx sortit de son trou pour venir le renifler. Il aboya joyeusement, secoua ses longues oreilles et retourna d'un pas mesuré auprès de sa blanche petite compagne qui, roulée en boule, dormait paisiblement. J'enfilai mon manteau et, perçant l'obscurité avec une lampe de poche, je courus à l'étable. Bella s'était détachée de sa longe et se tenait debout, la tête contre la porte. Je caressai ses flancs qui se soulevaient et s'abaissaient de frayeur. Elle se laissa docilement conduire près du montant du lit, auquel je la rattachai. J'ouvris la fenêtre. Il ne pouvait pas pleuvoir à l'intérieur car les pins protégeaient l'arrière du toit. Après toutes ces émotions, Bella avait bien mérité un peu d'air frais. Je retournai à la maison et me dis qu'il ne me restait plus qu'à me coucher tranquillement. La chatte sortit de dessous le lit et vint près de moi ; quelques minutes plus tard je dormais déjà. Je rêvais d'un orage, quand je fus réveillée par un coup de tonnerre. Ce n'était pas un rêve. L'orage était revenu ou bien un autre avait éclaté dans le creux de la vallée. Il pleuvait si fort que je dus me lever pour fermer la fenêtre et éponger une flaque d'eau. La pièce était délicieusement fraîche. Je me recouchai et retombai dans le sommeil. Chaque fois un coup de tonnerre me réveillait,

chaque fois je me rendormais. Il en résulta un incessant va-et-vient d'orages véritables et d'orages rêvés, si bien que lorsque le matin fut sur le point de naître j'étais devenue indifférente à tous ces orages. Je tirai la couverture sur ma tête et je m'endormis profondément sans plus être dérangée.

Je fus réveillée par un grondement sourd, un bruit que je n'avais jamais entendu et qui me tira du sommeil. Il était huit heures. J'avais dormi trop longtemps. Je fis d'abord sortir Lynx qui commençait à s'impatienter, puis me mis à chercher ce qui pouvait faire un tel vacarme. Devant le chalet, il n'y avait rien de particulier. La tempête avait ébouriffé les buissons, cassé des branches et il restait de grosses flaques d'eau sur le chemin conduisant à l'étable. Je m'habillai, pris le seau à lait et m'en fus voir Bella. Tout était en ordre dans l'étable. Le grondement venait du ruisseau. Dès que je me mis à descendre la pente, je vis s'écouler un flot jaune qui entraînait des arbres déracinés, des mottes d'herbe et des blocs de pierre. Je pensai immédiatement à la gorge ; l'eau devait être arrêtée par le mur et inonder le pré. Je décidai d'y aller le plus vite possible. Mais il me fallait auparavant, comme chaque jour, m'acquitter des tâches habituelles. Je fis sortir Bella de l'étable. Le temps était frais et il tombait une légère pluie, les taons et les mouches la laisseraient tranquille. Sur le pré de la forêt se dressait un grand chêne qui avait déjà été touché par la foudre. Celle-ci avait à présent achevé sa victime. Cette fois il ne s'agissait plus d'une marque, le vieux chêne était complètement fracassé. Je le regrettai car dans cette région les chênes sont très rares.

En retournant à la maison, j'entendis au loin un roulement. L'orage me semblait être toujours sur la montagne, sans doute continuait-il à tourner en rond d'une vallée à l'autre comme le garde-chasse me l'avait décrit.

Après le déjeuner je me rendis à la gorge avec Lynx. La route n'en était pas inondée car elle était trop élevée, mais l'eau avait trouvé une voie de l'autre côté, charriant avec elle des arbres, des buissons, des pierres et des

pans de terre. Mon aimable ruisseau vert s'était transformé en un monstre brunâtre. C'est à peine si j'osais le regarder. Un faux pas sur le rocher glissant, et tous mes soucis auraient trouvé leur fin dans l'eau glacée. Comme je l'avais prévu, l'eau n'avait pas pu s'écouler assez vite sous le mur. Elle formait un petit lac au fond duquel les herbes du pré oscillaient avec lenteur. Contre le mur s'était amassée une pyramide d'arbres, de buissons et de pierres. Ainsi le mur n'était donc pas seulement invisible, il était aussi incassable car les troncs d'arbres et les blocs de rocher avaient dû le frapper avec une force incroyable. Cependant, le lac était moins étendu que je ne l'avais cru et il suffirait de quelques jours à peine pour que l'eau s'en écoule entièrement. Le tas qui s'était accumulé contre le mur m'empêchait de voir ce qui s'était passé de l'autre côté. Il est probable que les flots jaunes roulaient un peu plus lentement. Les fleuves grossiraient et emporteraient des maisons et des ponts. Ils enfonceraient les fenêtres et les portes et arracheraient de leurs lits et de leurs chaises ces choses sans vie qui un jour avaient été des hommes. Et sur les larges bancs de sable resteraient étendus et sécheraient au soleil des hommes et des animaux de pierre parmi les cailloux et les rochers qui eux n'avaient jamais été autre chose que pierre.

Je vis tout cela très clairement devant mes yeux et j'en eus le cœur légèrement soulevé. Lynx me toucha du museau et me poussa sur le côté. Peut-être que l'inondation ne lui plaisait pas ou peut-être comprenait-il que j'étais très loin de lui et cherchait-il à attirer mon attention. Comme toujours en pareilles circonstances je lui obéis. Il savait mieux que moi ce qui me convenait. Il fit tout le chemin du retour, pressé contre ma jambe, me poussant du flanc contre le rocher loin du monstre bruyant qui aurait aimé m'engloutir. À la fin, une telle sollicitude me fit rire ; alors il sauta sur moi en posant ses pattes mouillées sur ma poitrine et aboya très fort pour m'encourager à la joie. Lynx aurait mérité un maître plus fort et plus gai. Je

ne me sentais pas toujours à la hauteur de sa joie de vivre et je me forçais souvent à l'enjouement pour ne pas le décevoir. Mais même s'il n'était pas en mon pouvoir de lui rendre la vie très gaie, il devait sentir à quel point je tenais à lui et combien il m'était nécessaire. Lynx était vraiment un bon chien, affectueux et fidèle. Le garde avait dû être un très brave homme car je n'ai jamais découvert chez Lynx la moindre trace de ruse ni de méchanceté.

Quand nous arrivâmes au chalet, nous étions aussi trempés l'un que l'autre. J'allumai le feu et je mis mes vêtements à sécher sur la barre qui avait été fixée à cet effet au-dessus du fourneau. Je bourrai mes souliers de boules de papier arraché au code de la route et je les posai sur deux bûches pour qu'ils sèchent.

Le grondement continuait toujours, tantôt venant de droite tantôt de gauche, il paraissait en colère bien qu'un peu déçu, et dura toute la journée. À tout prendre, la tempête n'avait pas causé de graves dégâts. Bien sûr, mes truites avaient certainement péri, mais c'était la plus grande perte que j'avais subie. Les poissons d'ailleurs n'auraient pas besoin de beaucoup de temps pour se remettre et se multiplier. Quelques bardeaux s'étaient détachés du toit et il allait me falloir le réparer aussi vite que possible. C'était un travail qui m'effrayait un peu car j'ai toujours été sujette au vertige. Mais, vertige ou pas, je devrais monter sur le toit pour le consolider.

Devant le chalet j'avais entassé, sur la partie dégagée, le bois que j'avais l'intention de scier. La récolte de framboises et ma gourmandise m'avaient détournée de cette tâche essentielle. À présent que le sol était trempé, je devais attendre que le soleil le sèche. La pluie avait entraîné la sciure en minces filets jusqu'à la route, trois étroites bandes d'un jaune rougeâtre qui se perdaient lentement dans les cailloux. À travers la gorge, la route s'était ravinée mais pas aussi gravement que je l'avais craint. Je la remettrais en état dès que l'occasion se présenterait. Il y avait tant à faire : couper du

bois, récolter les pommes, aller chercher le foin à la cabane, réparer la route, consolider le toit. Chaque fois que j'espérais me reposer un peu, un nouveau travail se présentait.

C'était déjà la mi-août ; bientôt le court été montagnard allait finir. La pluie dura encore deux jours et l'orage grondait toujours au loin, faiblement. Le troisième jour, un brouillard blanc descendit sur le pré. On ne voyait plus les montagnes et les pins étaient comme décapités. Je remis Bella dans le pré car le temps frais et humide semblait lui faire du bien. Je nettoyai le chalet et fis un peu de couture en attendant que le temps s'améliore. Le cinquième jour qui suivit l'orage, le soleil émergea enfin des voiles blancs de la brume. Je le sais avec exactitude parce que c'est marqué sur mon agenda. J'étais encore assez communicative à cette époque et je prenais souvent des notes. Plus tard elles se sont espacées et j'en serai réduite à me fier à mes seuls souvenirs.

Après cette pluie, le temps ne se réchauffa plus vraiment. Le soleil brillait encore et mon bois put sécher mais le paysage se transforma d'un seul coup en paysage d'automne. La gentiane aux longues hampes fleurissait le long des parois humides de la gorge et à l'ombre des buissons poussaient les cyclamens. À la montagne, quand ils sont déjà en fleur en juillet, on dit que l'hiver sera précoce. Dans le cyclamen, le rouge de l'été et le bleu de l'automne se fondent en mauve et leur parfum semble retenir une dernière fois la douceur passée ; mais si on le respire trop longuement, on y sent une tout autre odeur, celle de la décomposition et de la mort. J'ai toujours cru que le cyclamen était une fleur très singulière et un peu effrayante.

Comme il faisait à nouveau soleil, je m'attelai à mon travail du bois. Il m'était plus facile de le couper à la hache que de le scier et je fis de rapides progrès. Cette fois-ci, je n'attendis plus d'avoir un gros tas de bûches, mais je les rangeai tous les soirs en les empilant soigneusement sous la véranda. Je ne voulais plus me laisser surprendre par la pluie.

Je parvins peu à peu à mieux organiser mon travail et ma vie en fut facilitée. L'absence de méthode n'avait jamais fait partie de mes défauts, simplement je n'avais jamais eu la possibilité de réaliser un de mes plans, parce que chaque fois sans exception quelqu'un ou quelque chose s'était mis en travers. Ici dans la forêt, il n'existait plus personne pour les déjouer. Quand j'échouais, c'était par ma propre faute et je ne pouvais en rendre responsable que moi seule.

Jusqu'à la fin du mois d'août, je travaillai à couper mon bois. Mes mains finirent par s'y accoutumer. Elles étaient criblées d'échardes que je retirais chaque soir avec des pincettes. C'étaient celles dont je me servais autrefois pour épiler mes sourcils que je laissais pousser à présent et qui étaient devenus épais et beaucoup plus foncés que mes cheveux, ce qui rendait mon regard un peu sombre. Mais je m'en souciais peu, j'étais trop occupée à remettre chaque soir mes mains en bon état. J'eus beaucoup de chance, jamais aucune écharde ne provoqua une infection, excepté quelques légères irritations qui, badigeonnées d'iode le soir, avaient disparu au matin.

À vrai dire, ce travail de bûcheron m'empêcha de jouir d'une très belle arrière-saison. Obnubilée par l'idée de constituer une grande réserve de bois, je ne voyais plus le paysage. Ce n'est que lorsque la dernière bûche fut rangée sous la véranda que je m'étirai le dos et décidai de m'occuper un peu de moi. Je suis toujours étonnée de ne pas éprouver plus de satisfaction après l'accomplissement d'une tâche. Le travail est à peine achevé que je l'oublie pour passer à d'autres activités. C'est ainsi que le temps de repos que je m'étais octroyé ne fut pas observé. Il en a été de même chaque fois. Pendant que je peinais, mon seul rêve était de me reposer en restant tranquillement assise sur le banc. Mais je n'étais pas plutôt assise sur ce banc que déjà je m'agitais et commençais à envisager un nouveau projet. Je ne pense pas qu'il faille voir là un zèle particulier, car je suis assez indolente de nature, mais qu'aurais-je fait en restant tranquille sur mon

banc, sinon me souvenir et ruminer. C'est précisément ce que je devais éviter à tout prix ; dès lors je n'avais pas d'autre issue que me remettre à travailler. Je n'avais d'ailleurs pas à chercher bien loin, le travail se présentait tout seul de façon assez pressante.

Après avoir traîné deux jours à la maison, lavé mon linge et cousu un peu, je décidai de m'occuper de la remise en état de la route. Munie d'une pioche et d'une pelle, je me mis en chemin vers la gorge. Sans brouette il n'était guère possible d'entreprendre grand-chose. Je me contentai donc de défoncer la route avec la pioche, d'étaler régulièrement les cailloux et de bien les tasser avec la pelle. Le prochain orage ne manquerait pas de creuser de nouvelles ornières que je comblerais et aplanirais de nouveau. La brouette me manquait beaucoup. Mais Hugo n'y avait pas pensé. Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'il pourrait avoir un jour à réparer des routes. Je crois que ce qu'il aurait surtout aimé s'acheter, c'était un abri de béton, et s'il n'avait pas osé le faire c'est qu'il craignait de passer pour un asocial, ce qu'il ne voulait pas. Il devait donc se contenter de demi-mesures qui n'étaient pas une vraie solution, mais qui calmaient ses angoisses. Il en avait évidemment conscience car il était homme à regarder la réalité en face mais il lui fallait de temps en temps jeter quelque chose en pâture aux sombres peurs qui l'habitaient, pour travailler sans être dérangé et pour pouvoir continuer à vivre. Les brouettes ne faisaient sans doute pas partie de ses rêves de survie. Et c'est pourquoi la route est aujourd'hui en si mauvais état.

Je ne cesse de gratter les cailloux qui s'y trouvent et de les étaler, mais avec le temps il y en a de moins en moins et la roche nue apparaît. Et pourtant il serait possible de remettre la route en état avec les galets du ruisseau, ce n'est qu'une question de transport. Je pourrais éventuellement remplir un sac de galets et le traîner jusqu'à la route sur des branches de hêtre. Une quinzaine de sacs seraient sans doute suffisants, c'est difficile à

évaluer ; peut-être l'aurais-je entrepris il y a un an encore. Aujourd'hui je trouve que cela n'en vaut pas la peine. C'est en effet moins fatigant de charrier le foin à la maison en suivant le lit asséché du ruisseau que de tirer quinze sacs de cailloux jusqu'à la route.

Le seize septembre, j'allai voir le champ de pommes de terre mais je trouvai les tubercules encore trop petits et les plants toujours verts. Il fallait donc que je dompte ma faim pendant quelques semaines, mais la vue des petites pommes de terre me donna un nouvel espoir. Si je suis à présent dans une sécurité relative, c'est que j'ai planté ces pommes de terre au lieu de les manger. Aussi longtemps qu'une catastrophe naturelle n'anéantira pas ma récolte, je ne devrais pas mourir de faim.

Les haricots, eux, étaient mûrs et ils s'étaient multipliés même s'ils n'avaient pas tous levé. Mon intention était d'en conserver la plus grande partie comme semence. Mon travail commençait à porter ses fruits et vraiment il était temps, car après la remise en état de la route, je me sentais épuisée. Comme il s'était remis à pleuvoir pendant quelques jours, je ne me levais que pour les corvées indispensables et je gardais le lit le reste du temps. Je dormais même en plein jour, et plus je dormais, plus j'étais fatiguée. Je ne sais pas ce qui m'arriva à cette époque. Je manquais peut-être des vitamines nécessaires ou bien l'excès de travail m'avait tout simplement affaiblie. Lynx n'aimait pas cela. Il venait sans cesse me trouver et me pousser du museau. À la fin, comme il voyait que cela ne servait à rien, il appuya ses pattes de devant sur le lit et aboya si fort qu'il ne fut plus question de dormir. Un instant je le haïssais comme s'il avait été un négrier. Je m'habillai en jurant, empoignai le fusil et partis avec lui. Il était grand temps d'aller à la chasse ; nous n'avions plus le moindre morceau de viande et j'avais fait manger à Lynx les dernières nouilles si précieuses. Je réussis à tirer un chevreuil et Lynx fut à nouveau content de moi. Je m'efforçai de feindre l'enthousiasme, chargeai le chevreuil sur mes épaules

et retournai à la maison. Je ne tirais à cette époque, après y avoir longuement réfléchi, que des chevreuils d'un an. J'avais peur en effet que le gibier trop peu chassé de ma réserve ne se multiplie et dans quelques années se trouve comme pris au piège dans la forêt dévastée. Pour parer ce fléau, je m'efforçais de ne tirer que des mâles. Je crois qu'alors je ne me trompais pas. Depuis, deux ans se sont écoulés et je remarque qu'il y a beaucoup plus de gibier qu'avant. Si je pars d'ici, je creuserai un trou sous le mur afin que la forêt ne devienne pas un piège. Ou bien mes chevreuils et mes cerfs trouveront de gras pâturages en quantité illimitée, ou bien une mort subite. L'un comme l'autre valent mieux qu'être prisonniers d'une forêt où il ne resterait rien à manger. On est en train de payer le fait que toutes les bêtes de proie aient été décimées depuis longtemps et que le gibier n'ait plus d'ennemi naturel à l'exception de l'homme. Parfois, quand je ferme les yeux, je vois la grande migration des animaux quittant la forêt. Mais ce ne sont que des rêves. Sans doute l'homme ne cessera-t-il jamais de rêver tout éveillé.

Je dépeçai le chevreuil, travail qui au début m'avait été très pénible, et je mis la viande salée dans des seaux que je couvris avec de grosses couvertures. Ensuite je transportai les seaux jusqu'à une source et les plongeai à ras bord dans l'eau glacée. Ce n'était pas la source qui alimente ma fontaine, il y a par ici une grande quantité de sources. Celle-ci jaillit sous un hêtre et forme un petit étang dans le creux de ses racines ; elle ruisselle encore sur quelques mètres puis disparaît à nouveau. Un des invités de Hugo, un petit homme à lunettes, a affirmé une fois que sous toutes les montagnes de la région et même sous la vallée s'étendaient d'immenses grottes. J'ignore si c'est vrai, mais effectivement j'ai souvent vu une source ou un petit ruisseau disparaître sous terre. Sans doute le petit homme avait-il raison.

Parfois la pensée de ces grottes me poursuit des journées entières. Toute cette eau qui se rassemble là-dessous, très pure, filtrée par la terre et les roches calcaires. Peut-être y a-t-il aussi des animaux. Des protées et de blancs poissons aveugles. Je crois les voir nager en cercle, sans fin, sous les immenses dômes des stalactites. On n'entend rien d'autre que le murmure et le bruissement de l'eau. Où pourrait-on trouver un lieu plus solitaire ? Je ne verrai jamais ces protées et ces poissons. Existents-ils même ! J'aimerais pourtant qu'il existe un peu de vie dans les grottes, ces grottes qui ont quelque chose d'attirant et de repoussant à la fois. Quand j'étais encore très jeune et que je tenais la mort pour une offense personnelle, je me disais souvent que je me retirerais pour mourir dans une grotte afin de ne jamais être retrouvée. Aujourd'hui encore cette pensée conserve pour moi un certain attrait. C'est comme un jeu qu'on a aimé enfant et qu'on se rappelle avec plaisir. Je n'aurai pas besoin de me retirer dans une grotte avant ma mort. Il n'y aura personne près de moi quand je mourrai. Personne ne me touchera, n'aura ses yeux fixés sur moi, ne posera ses doigts chauds et vivants sur mes paupières refroidies. On ne baissera pas la voix devant mon lit de mort, on ne chuchotera pas, on ne me fera pas avaler de force les dernières gouttes amères. J'ai cru longtemps que Lynx se chargerait des lamentations funèbres. Il en a été autrement et ça vaut mieux. Lynx est en sûreté et pour moi ne se feront entendre ni voix humaines ni hurlements de bêtes. Rien ne me ramènera à mon ancien tourment. J'aime toujours la vie mais un jour j'aurai assez vécu et je serai contente de voir venir la fin.

Mais, il est vrai, tout peut aussi se passer autrement. Je ne suis pas encore en sûreté. Ils peuvent, chaque jour, venir me chercher. Ce seront des étrangers qui trouveront une étrangère. Nous n'aurons plus rien à nous dire. Autrefois, pendant la première année, je ne pensais ni ne sentais ainsi. Tout a changé presque imperceptiblement. C'est pourquoi je n'ose plus faire de projets trop longtemps à l'avance, car je ne sais pas, dans deux ans, ce que

j'éprouverai ou ce que je penserai, et encore moins dans cinq ou dix ans. Je ne suis même pas capable de le pressentir. Je n'aime pas vivre au jour le jour, sans plan. Je suis devenue un paysan, et un paysan doit prévoir. Sans doute, je n'ai jamais été autre chose qu'un paysan contrarié. Mes petits-enfants, peut-être, auraient été d'insouciantes papillons. Déjà mes filles avaient repoussé toute responsabilité. J'ai cessé de transmettre la vie et la mort. Même la solitude qui nous a accompagnés pendant tant de générations se meurt avec moi. Ce n'est ni bien ni mal. C'est tout simplement ainsi.

Et voilà comment je passe mes jours cet hiver.

Je me réveille à l'aube et me lève aussitôt. Si je restais couchée plus longtemps je me mettrais à penser. Je redoute les pensées de l'aube. Je commence donc mon travail. Bella me salue joyeusement. Elle a si peu de plaisir ces derniers temps. Je me demande comment elle supporte d'être seule jour et nuit dans son étable sombre. Je ne sais pas grand-chose sur elle. Peut-être rêve-t-elle de souvenirs fugitifs, de soleil sur son dos, d'herbe grasse sous ses dents, d'un veau qui se presse contre elle, chaud et odorant, de la tendresse et des échanges muets, interminables, de l'hiver passé. À ses côtés le veau fait crisser la paille, un souffle confiant s'échappe des naseaux familiers. Des souvenirs se réveillent dans son corps lourd et coulent avec le flux lent de son sang. J'ignore tout cela. Chaque matin je caresse sa grosse tête, je lui parle, et je vois ses larges yeux humides tournés vers mon visage. Si c'étaient des yeux humains je les trouverais un peu fous.

La lampe est posée sur le petit fourneau. Sous sa lumière jaune, je lave le pis de Bella à l'eau chaude puis je commence à la traire. Elle donne à nouveau un peu de lait. Pas beaucoup, mais assez pour moi et pour la chatte. Et je lui parle et lui parle, je lui promets un autre veau, un long été chaud, de l'herbe fraîche, de chaudes averses qui chassent les mouches, et encore un veau. Elle me regarde de ses yeux un peu fous, pousse son large

front contre moi et se fait gratter à la base des cornes. Je suis chaude et vivante et elle sent que je lui veux du bien. Mais nous n'en saurons jamais plus l'une sur l'autre. Après la traite, je nettoie l'étable, et l'air froid de l'hiver s'y engouffre. Je n'aère pas plus qu'il n'est nécessaire. L'étable est assez fraîche comme cela, le souffle et la tiédeur d'une vache ne donnent que peu de chaleur. Je jette à Bella le foin bruissant et parfumé, je remplis son seau d'eau et une fois par semaine je brosse son poil court. Puis je reprends ma lampe et je la laisse dans l'obscurité pour une longue journée solitaire. Je ne sais pas ce qui se passe quand je quitte l'étable. Est-ce que Bella me suit longuement du regard, ou bien sombre-t-elle jusqu'au soir dans une paisible somnolence ? Si seulement je savais m'y prendre pour percer une porte dans le mur de la chambre à coucher. J'y pense chaque fois que je dois la laisser toute seule. Je lui en ai déjà parlé d'ailleurs et pendant que je le lui disais, elle m'a léché le visage. Pauvre Bella !

Ensuite je porte le lait à la maison, je tisonne le feu et prépare le petit déjeuner. La chatte se lève du lit, va à son bol et boit. Après quoi, elle se réfugie sous le poêle et lave son pelage d'hiver. Depuis que Lynx est mort, elle dort à son ancienne place pendant la journée, sous le poêle chaud. Je n'ai pas le cœur de la chasser. C'est mieux de toute façon que de voir ce trou vide. Le matin nous ne parlons presque pas ; elle est d'humeur maussade et renfermée. Je balaie la pièce et apporte du bois pour la journée. Pendant ce temps, il commence à faire clair, aussi clair que peut l'être un matin d'hiver couvert. Les corneilles descendent en criant dans la clairière et se posent sur les pins. Je sais alors qu'il est huit heures et demie. Si j'ai des restes, je les leur apporte et les laisse sous les arbres. Quand je dois travailler dehors, couper du bois, déblayer la neige ou aller chercher du foin, je mets les culottes en cuir de Hugo. J'ai eu beaucoup de peine à les rétrécir à ma taille. Elles m'arrivent jusqu'aux chevilles et me tiennent chaud, même quand il fait très froid. Après le déjeuner, quand j'ai tout

rangé, je m'assieds à ma table et j'écris ce récit. Je pourrais aussi dormir mais je ne le veux pas. Il faut que chaque soir je sois assez fatiguée pour tomber de sommeil. D'ailleurs je ne dois pas laisser brûler la lampe trop longtemps. L'hiver prochain je vais être obligée de me servir de chandelles faites avec de la graisse de cerf. J'ai déjà essayé, elles sentent affreusement mauvais ; pourtant il faudra bien que je m'y habitue.

Vers quatre heures, quand j'allume la lampe, la chatte sort de dessous le poêle et saute sur la table près de moi. Pendant un moment elle me regarde écrire avec patience. Elle aime autant que moi la clarté jaune de la lampe. Nous entendons les corneilles s'envoler de la clairière avec des cris rauques. Alors la chatte devient nerveuse et couche ses oreilles. Quand elle a retrouvé son calme, notre moment est arrivé. La chatte repousse doucement mon crayon et s'installe sur les pages écrites. Je la caresse en lui racontant de vieilles histoires ou bien je lui chante quelque chose. Je ne sais pas chanter et je ne le fais qu'à voix basse, intimidée par le silence de l'après-midi d'hiver. Mais ma chatte apprécie mon chant. Elle aime les sons graves et solennels, en particulier les chants religieux. Les notes aiguës ne lui plaisent pas plus qu'à moi. Dès qu'elle en a assez, elle s'arrête de ronronner et je m'interromps aussitôt. Le feu crépite et craque dans le poêle et s'il neige, nous regardons ensemble tomber les gros flocons. Les jours de pluie ou de vent, la chatte devient mélancolique et je tente de l'égayer. J'y réussis parfois, mais la plupart du temps nous sombrons toutes les deux dans un silence sans espoir. Il arrive qu'un miracle se produise : la chatte se lève, appuie son front contre ma joue et pose ses pattes de devant sur ma poitrine. Ou bien elle saisit l'articulation de mon doigt entre ses dents et s'amuse à me mordiller doucement. Ceci ne se produit pas très souvent, car elle est très avare de telles marques d'affection. Certains chants la jettent

dans l'extase et elle passe voluptueusement ses griffes sur le papier qui bruisse. Son nez devient humide et ses yeux se couvrent d'un voile à l'éclat changeant.

Tous les chats font ainsi preuve d'une conduite mystérieuse, ils nous restent très étrangers et il nous est très difficile de les atteindre. Perle était folle d'un minuscule coussin rouge qui avait appartenu à Louise. C'était pour elle un objet magique. Elle le léchait, traçait des sillons dans le tissu moelleux et pour finir s'y étendait, sa poitrine blanche sur le rouge du velours, les yeux rétrécis en une fente verte, comme un splendide animal de fable. Son demi-frère Tigre, né après elle, adorait les parfums. Il pouvait rester indéfiniment assis devant une herbe odorante, les moustaches dressées, les yeux fermés, de petites gouttes de salive sur les babines. Quand il semblait sur le point d'éclater, d'un saut hardi, il reprenait pied dans la réalité et se sauvait dans le chalet, la queue dressée, en poussant de petits cris. Après de tels excès il se conduisait en général d'une façon très grossière, comme un adolescent surpris en train de lire un poème. Il ne faut jamais se moquer des chats car ils le prennent très mal. Mais avec Tigre c'était souvent difficile de conserver son sérieux. Perle était trop belle pour que l'on eût même l'idée de se moquer d'elle, et jamais je n'aurais osé rire de sa mère. Celle-là, que puis-je comprendre à son comportement. Qu'est-ce que je comprends même de sa vie. Je l'ai surprise un jour derrière le chalet en train de jouer avec une souris morte. Elle venait sans doute de tuer le petit animal. Ce que je vis alors aurait pu me persuader qu'elle considérait la souris comme un jouet très aimé. Elle se coucha sur le dos, pressa la petite chose sans vie contre sa poitrine et la lécha doucement. Puis elle la posa avec précaution, lui donna un léger coup de patte presque affectueux, la lécha encore une fois et se tourna vers moi en poussant de petits cris plaintifs. Elle me demandait de rendre la vie à son jouet. Pas la moindre trace de cruauté ou de méchanceté.

Je n'ai jamais vu d'yeux plus innocents que ceux de ma chatte après qu'elle a torturé à mort une petite souris. Elle n'avait aucune conscience d'avoir fait souffrir la pauvre bête. Un jouet qui lui plaisait avait cessé de se mouvoir et la chatte s'en plaignait. Je fus prise de frissons en plein soleil et quelque chose comme de la haine m'envahit. Je caressai la chatte et je sentis ma haine croître. Il n'y avait rien ni personne sur qui j'aurais pu la décharger. Je savais que je ne comprendrais jamais et je ne cherchais même pas à comprendre. J'avais peur. Encore aujourd'hui, j'ai peur, car je sais que si je veux continuer à vivre je dois renoncer à comprendre certaines choses. Ce fut la seule fois où je vis ma chatte avec une souris. Sans doute attend-elle la nuit pour s'adonner à ces terribles jeux innocents, et je le préfère.

En ce moment, elle est couchée devant moi sur la table et ses yeux sont limpides comme un lac au fond duquel pousseraient des herbes finement ramifiées. La lampe est allumée depuis déjà trop longtemps et il est temps que j'aille à l'étable passer une demi-heure avec Bella avant d'être obligée de la laisser seule toute la nuit dans l'obscurité. Et demain tout sera comme tout a été aujourd'hui et comme tout avait été hier. Je me réveillerai, je sauterai de mon lit avant que la première pensée ait eu le temps de se former et peu après le nuage noir des corneilles descendra sur la clairière et seuls leurs cris rauques animeront la journée.

Avant il m'arrivait de lire le soir de vieux journaux ou de vieux magazines. À présent, j'ai perdu tout contact avec eux. Ils m'ennuient. La seule chose qui aura réussi à m'ennuyer ici dans la forêt aura été les vieux journaux. Il est probable qu'ils m'ont toujours ennuyée. Mais je ne savais pas alors que ce léger et persistant malaise qu'ils me causaient était de l'ennui. Même mes pauvres enfants en souffraient et ne pouvaient rester seules plus de dix minutes. Nous étions tous comme anesthésiés par l'ennui. Il nous était impossible d'échapper à son bourdonnement et à sa continuelle

vibration. Je ne m'étonne plus de rien. Peut-être le mur n'est-il que la dernière tentative désespérée d'un être torturé qui cherchait à s'échapper ; à s'échapper ou à devenir fou.

Entre autres choses le mur aura tué l'ennui. Les prés, les arbres, les cours d'eau, de l'autre côté du mur, ne peuvent pas s'ennuyer. Subitement le tambour frénétique s'est tu. On n'entend plus là-bas que la pluie, le vent et le craquement des maisons vides ; les hurlements de la voix haïssable se sont tus. Sauf qu'il ne reste plus personne pour jouir du grand silence.

Comme le mois de septembre restait beau et chaud et que je m'étais remise de ma fatigue, je décidai d'aller voir si je pouvais trouver des baies. Je savais que les villageois avaient toujours rapporté des airelles de l'alpage. Ces airelles auraient été pour moi une bénédiction, car on n'a pas besoin de sucre pour les faire cuire. Leur teneur en tanin les empêche de moisir. Le douze septembre, après la traite du matin, je me mis en route avec Lynx. Pour plus de sûreté, je laissai Bella à l'étable. Mon seul souci était Perle qui avait pris l'habitude de faire de petites expéditions jusqu'au ruisseau. Elle en était revenue quelques jours avant avec une truite dans la gueule et s'était installée sous la véranda pour la manger. Elle était fière et joyeuse de son premier succès et il avait fallu que je l'en félicite en la caressant. C'est ainsi que chaque jour elle restait assise sur une pierre au milieu du ruisseau, la patte droite dressée, et attendait. Son poil, sous le soleil, resplendissait de très loin et rien de ce qui possédait deux yeux ne pouvait manquer de la voir. Je ne pouvais rien contre cela. Le rêve du tranquille chat domestique s'était évanoui. Je n'y avais d'ailleurs jamais vraiment cru. La vieille chatte n'allait pas au ruisseau, ni Tigre. Ils avaient trop peur de l'eau. Perle était différente. La vieille chatte observait avec réprobation la conduite bizarre de sa fille mais ne s'en mêlait pas. Perle était loin d'être adulte mais sa mère ne s'en occupait presque plus et avait

repris son ancienne vie. J'enfermai donc Perle dans la chambre du premier étage où j'avais empilé des écorces et du petit bois, en lui laissant de l'eau et de la viande.

La montée à l'alpage – je trouvai le chemin sans difficulté – dura trois heures. Le sentier était bien entretenu et large car il avait servi au bétail. Si le mur, en bas, était apparu quelques jours plus tard, une vachère et son troupeau se seraient trouvés sur l'alpage. Mais je n'ai pas le droit de me plaindre, tout aurait pu plus mal tourner pour moi.

La cabane de l'alpage se trouvait au milieu d'un grand pré dont l'herbe avait commencé à jaunir. Pendant que je traversais ces molles pâtures, je pensais aux tiges dures et ligneuses que Bella avait mangées tout l'été alors que poussait ici une herbe si tendre. L'idée de la conduire le mois de mai suivant sur l'alpage me vint immédiatement à l'esprit. Mais cette idée soulevait tant de difficultés que je la repoussai, effrayée. La cabane était en bon état et on pouvait au besoin y passer l'été. J'y trouvai une baratte, deux vieux almanachs et le portrait d'une star de cinéma fixé sur l'armoire avec des punaises. La vachère était donc un vacher. La pièce était très sale, les casseroles s'ornaient de cernes marron et graisseux et la table n'avait probablement jamais été lavée. Je découvris aussi un chapeau noir aux reflets verdâtres et une pèlerine déchirée. J'étais fatiguée et mon envie d'airelles allait décroissant. Je dus me forcer pour continuer mon chemin. Je finis par trouver l'endroit où elles poussaient, mais elles n'étaient encore que rosées ; il allait donc me falloir remonter à l'alpage si je voulais en ramasser. Avant de revenir sur mes pas, je cherchai un point d'où je pourrais avoir une vue sur le pays. Après la prairie venait la forêt, puis une pente caillouteuse qui descendait à pic. Je m'assis sur un rocher et regardai le lointain à la jumelle.

C'était une belle journée d'automne et la vision était très bonne. Je tremblai un peu quand je me mis à compter les clochers rouges. Il y en avait cinq et quelques maisons minuscules. Les bois et les prés n'avaient pas encore perdu leur couleur. Au milieu du vert, les rectangles jaunes étaient les champs de blé qui n'avaient pas été moissonnés. Les routes étaient vides. Dans certains petits cubes je crus reconnaître des camions. Rien ne bougeait là en bas, aucune fumée ne s'élevait, et aucune volée de moineaux ne s'abattait sur les champs. J'explorai longtemps le ciel. Il restait vide et immobile. Je ne m'étais pas attendue à voir autre chose. Les jumelles m'échappèrent des mains et frappèrent mon genou. Maintenant je ne pouvais plus distinguer les clochers.

Lynx s'ennuyait et voulait repartir. Je me levai et le suivis. Je laissai le seau vide dans la cabane pour ne pas avoir à le remonter. J'emportai les almanachs, un petit sac de farine et la baratte. Je l'attachai à mon sac de montagne et elle commença tout de suite à peser et à me heurter les flancs, mais je ne voulus pas renoncer. C'était trop pénible de battre le beurre en minuscules quantités avec un fouet à neige. Maintenant que j'avais une baratte, je pourrais envisager de fondre le beurre et de le conserver. Lynx fut pris d'un de ses accès de folie et traversa le pré à toute vitesse en faisant voler ses longues oreilles. Je le suivis, hors d'haleine, la baratte sur le dos. J'ai toujours eu horreur de transporter des paquets pesants et j'ai passé mon temps à le faire. D'abord ce furent des cartables trop bourrés, puis des valises, les enfants, les sacs à provisions et les seaux à charbon et à présent, après les tas de foin et les bûches, il ne manquait plus que cette baratte. C'était étonnant que mes bras ne se soient pas allongés jusqu'à mes genoux. Peut-être que j'aurais eu moins mal au dos en me courbant. Il ne me manquait plus que des griffes, un épais pelage et des crocs, et je serais devenue une créature parfaitement adaptée. Je regardais pleine d'envie Lynx qui dévalait le pré avec légèreté et je me souvins que depuis le matin

je n'avais rien avalé qu'un peu d'eau à la fontaine de l'alpage. J'avais complètement oublié de manger. Mes provisions étaient sous la baratte. J'arrivai épuisée au chalet et mes épaules me firent souffrir pendant plusieurs jours, mais la baratte était sauvée. Sur mon agenda, mes notes s'interrompent pendant quinze jours. Je me souviens à peine de cette période. Est-ce parce que j'allais trop bien ou trop mal que je n'ai pas eu envie d'écrire ? Je crois plutôt que j'allais mal. La nourriture monotone et les grands efforts m'avaient beaucoup affaibli. Il me semble qu'à cette époque j'ai ramassé du bois mort et des écorces pour les empiler dans la chambre du haut. Je l'avais déjà fait une fois auparavant. J'avais besoin de bois sec pour allumer le feu. Sous la véranda, les bûches étaient abritées par beau temps mais quand il faisait du vent et qu'il pleuvait, le bois devenait humide et refusait de s'enflammer. J'aurais pu utiliser le garage pour abriter le bois, mais j'en avais besoin pour le foin. D'ailleurs le bois humide a aussi son avantage : il brûle plus lentement et il faut en remettre moins souvent. Le soir, si je veux que le feu ne s'éteigne pas, j'utilise toujours des bûches humides.

Le deux octobre, d'après mon agenda, commença une nouvelle vie. La récolte de pommes de terre était terminée. Je traînai les sacs jusqu'à la maison et les vidai dans la chambre à coucher. Je n'osai pas les mettre à la cave qui était creusée dans le rocher, à l'arrière de la maison. Je tentai l'expérience d'y laisser quelques pommes de terre, mais elles gelèrent aux premières gelées. Dans la chambre au contraire, quand les volets étaient fermés, il faisait froid mais pas humide. Elle était maintenant très encombrée, car j'y avais entreposé toutes mes provisions. Mon capital de départ s'était multiplié. Ce soir-là, malgré ma fatigue, je fis cuire une pleine casserole de pommes de terre que je mangeai avec du beurre frais. Ce fut un repas de fête. Je me sentis pour une fois complètement rassasiée et m'endormis à table. Lynx me réveilla au bout d'une heure avec un air

réprobateur ; lui aussi avait sa part de pommes de terre. Seules les chattes, en vrais carnassiers, les avaient dédaignées. Lynx en mangeait volontiers, mais je ne lui en donnais pas souvent, car je savais que ce n'était pas bon pour lui.

Je voulais éviter que le champ ne soit envahi par les mauvaises herbes dont j'avais eu tant de mal à me défaire la première année. Je décidai donc de le retourner sans plus tarder. Après une journée de repos au cours de laquelle je fis la cueillette des haricots, je commençai à bêcher. Quand tout fut fini je me sentis tranquillisée. Je fis sécher les haricots au soleil et les mis de côté pour servir de semence. Après avoir réfléchi et longuement calculé, je mis aussi de côté une partie des pommes de terre. Et je m'en suis toujours tenue à ma décision de ne pas toucher à cette part. Il valait mieux rester affamée quelque temps que mourir de faim l'année suivante. Quand mes récoltes furent rentrées je me souvins des arbres fruitiers que j'avais vus dans le pré où j'avais trouvé Bella. Il y avait un pommier, deux pruniers et un pommier sauvage. Les pruniers portaient vingt-quatre prunes, des petites choses tavelées et couvertes de gouttes de résine mais très sucrées. Je les mangeai sur place et je fus prise de coliques pendant la nuit. Le pommier portait une cinquantaine de grosses pommes rouges à peau dure : des pommes d'hiver, la seule espèce qui mûrisse à la montagne. Je leur avais toujours trouvé un goût de betterave, mais c'est qu'avant je devais être difficile ou trop gâtée. Le pommier sauvage était entièrement couvert de petites pommes rouges. On ne peut rien en faire, sauf les mélanger au moût du cidre. J'en mange toute l'année en me forçant un peu, à cause des vitamines. Comme les pommes n'étaient pas tout à fait mûres, je les laissai sur l'arbre. Il faisait un temps superbe. L'air était déjà frais et piquant et je pouvais voir très distinctement chaque arbre et chaque petite ferme de l'autre côté du mur. Les rideaux étaient toujours tirés et les deux vaches, les compagnes de Bella, toujours couchées dans leur sommeil de pierre.

L'herbe qui n'était plus fauchée montait autour de leurs flancs et recouvrait leurs naseaux. Autour de la maisonnette avait poussé une mer d'orties. Cette promenade aurait pu être agréable, si la vue de ces deux animaux et de cette forêt d'orties ne m'avait pas troublée et oppressée.

L'automne fut toujours ma saison préférée même si physiquement je ne m'y porte pas très bien. Le jour, j'y ressens une fatigue accompagnée d'une grande lucidité et la nuit je reste des heures plongée dans un demi-sommeil, agitée de rêves plus animés et plus désordonnés que d'habitude. Dans la forêt non plus je n'échappai pas à cette maladie de l'automne, mais c'était un luxe que je ne pouvais plus me permettre et elle ne se fit sentir que sous une forme atténuée ; peut-être n'avais-je tout simplement plus le temps d'y faire attention. Lynx était joyeux et plein d'exubérance, mais un étranger n'y aurait pas vu un grand changement. Il était en effet toujours en train et je ne l'ai jamais vu d'humeur maussade plus de trois minutes. Il lui était tout simplement impossible de résister à l'invitation d'être gai. Et la vie dans la forêt offrait des tentations constantes. Le soleil, la neige, le vent, la pluie, tout lui était une occasion de s'enthousiasmer. Je n'ai jamais pu rester triste bien longtemps à ses côtés. J'avais presque honte de le voir si heureux de vivre avec moi. Je ne crois pas que les animaux sauvages puissent être heureux ou même joyeux quand ils sont adultes. C'est la vie avec les hommes qui a dû faire naître cette faculté chez les chiens. J'aimerais savoir pourquoi nous agissons sur eux comme une drogue. C'est peut-être le chien qui est responsable de la folie de grandeur de l'homme. Même à moi, il m'est arrivé de penser que je devais avoir quelque chose de particulier, quand je voyais Lynx défaillir de joie en me regardant. Mais je n'avais rien d'exceptionnel, bien sûr ; Lynx était tout simplement fou des hommes comme tous les chiens.

Souvent quand je marche seule, maintenant, dans la forêt, il m'arrive de parler à Lynx comme avant. Je le fais sans m'en rendre compte jusqu'à ce que quelque chose me fasse sursauter, et m'oblige à me taire. Je tourne la tête et je crois apercevoir le reflet brun-roux d'un pelage. Mais le chemin reste désert, des buissons dénudés et des roches humides. Je ne suis pas surprise d'entendre à tout moment craquer derrière moi des branches sous ses pattes légères. En quel autre lieu pourrait errer sa petite âme de chien si ce n'est sur mes traces ? C'est un fantôme aimable et je n'en ai pas peur. Lynx mon brave et beau chien, mon chien, il est probable que c'est seulement dans ma pauvre tête qu'existe le bruit de tes pas, le reflet de ton pelage. Tant que je vivrai, tu suivras ma trace, affamé et consumé de désir comme moi-même, affamée et consumée de désir, je suis d'invisibles traces. Ni toi ni moi ne mettrons jamais notre gibier à l'arrêt.

Le dix octobre, je récoltai les pommes et je les rangeai sur une couverture dans la chambre à coucher. Il faisait déjà si froid que je pouvais chaque matin craindre la gelée. Il était temps d'aller chercher les airelles.

Cette fois je ne m'attardai pas sur le point de vue. Je vis du premier coup d'œil que rien n'avait changé. Seuls les bois étalaient la nouvelle splendeur de leurs couleurs. Il y avait du vent et le soleil donnait si peu de chaleur que mes doigts qui cueillaient les baies devinrent gourds. Je fis du thé dans la cabane et donnai un peu de viande à Lynx, puis je mis le seau plein de fruits dans mon sac à dos et redescendis dans la vallée. Je fis cuire la confiture d'airelles et la mis en pots. Cette petite réserve m'aiderait, elle aussi, à passer l'hiver.

Il me restait encore deux tâches à accomplir. Je devais faucher l'herbe pour la litière de Bella et remplir de foin le garage avant l'approche du froid. Je coupai l'herbe à la faucille et en fis un tas avec les feuilles mortes.

Un jour suffit pour qu'elle sèche. Je l'entreposai dans un petit réduit sous le toit de l'étable et je mis dans l'étable ce qui ne pouvait pas y entrer. Et après avoir traîné le foin jusqu'au garage, je pus enfin me reposer.

À présent, j'étais vraiment assise sur un banc devant la maison, goûtant la faible chaleur du soleil de midi, et cela ne pouvait plus me nuire, car j'étais bien trop fatiguée pour ressasser.

Je restais tout à fait immobile, les mains cachées sous ma pèlerine et je tendais mon visage vers la tiède lumière. Lynx fouillait les buissons et revenait sans cesse à mes côtés, pour s'assurer que j'allais bien. Perle venait dévorer une truite sous la véranda, puis s'asseyait près de moi sur le banc et se mettait à lécher ses longs poils. Parfois elle s'interrompait, me regardait en clignant des yeux, ronronnait très fort, puis se replongeait dans son travail de lustrage. Comme le temps se maintenait au beau, je laissais Bella sur le pré en lui donnant du foin le soir car l'herbe du pré ne lui suffisait plus. Elle était dure et sans sève et j'en avais coupé la plus grande partie pour la litière. Bella était devenue encore plus ronde mais je ne savais toujours pas si elle attendait un veau. Qu'elle n'ait pas une fois demandé le taureau au cours de ces derniers mois renforçait mon espoir. Mais je n'en étais pas du tout certaine.

Le printemps, l'automne, l'hiver étaient passés et j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir. Cela n'avait peut-être aucune signification mais j'étais trop fatiguée pour m'appesantir là-dessus. Toutes mes bêtes étaient près de moi et j'en avais pris soin dans la mesure de mes possibilités. Le soleil jouait sur mon visage et je gardais les yeux fermés, mais je ne dormais pas, j'étais trop lasse pour dormir. Je ne bougeais pas non plus car chaque mouvement me faisait mal, et je voulais rester assise au soleil, tranquille et sans douleur, et sans penser à rien.

Je me souviens très nettement de ce jour-là. Je vois les toiles d'araignées qui s'étendaient, brillantes, entre les branches, à côté de l'étable sous les pins, et de l'air mordoré qui tremblait. Le paysage avait une profondeur et une clarté toutes neuves et je n'aspirais qu'à rester assise ainsi la journée entière et à regarder.

Le soir, quand je revins de l'étable pour rentrer à la maison, le ciel s'était couvert et il me sembla qu'il faisait plus chaud. Pendant la nuit je dormis très mal malgré ma fatigue, mais cela ne me déranga pas. Je restai étendue de tout mon long, satisfaite, et j'attendis. Un moment la pensée me traversa que dormir était vraiment un grand gaspillage. Au matin, la chatte rentra et se blottit dans le creux de mes genoux en ronronnant. Il faisait bon et chaud et je n'avais plus besoin de sommeil. Je dus finir par m'endormir car il était déjà tard lorsque je m'éveillai et Lynx demandait à sortir avec impatience. Il pleuvait et après la longue sécheresse j'en étais très contente. Le ruisseau n'avait presque plus d'eau et les truites étaient en danger. La pluie s'étendait comme un voile gris qui en haut s'épaississait en brouillard. Il faisait plus chaud que les jours où il avait fait beau mais tout était brillant d'humidité. Je savais que cette pluie signifiait la fin de l'automne. Elle annonçait l'hiver, cette longue période qui me faisait peur. Lentement, je rentrais à la maison pour allumer le feu.

Il plut pendant deux jours et il se mit à faire de plus en plus froid. Le vingt-sept octobre tomba la première neige. Lynx la salua joyeusement, mais la chatte était de mauvaise humeur et Perle contemplait avec curiosité le tourbillon blanc. Je lui ouvris la porte et prudemment elle s'approcha de cette chose inconnue qui recouvrait le chemin. Elle se décida à soulever une patte, en effleura la neige, la secoua effrayée et rentra vite dans le chalet. Dix fois dans la journée elle recommença le même manège, mais jamais elle ne put se résoudre à enfoncer sa patte dans cette froideur humide. Finalement, elle se coucha sur le rebord de la fenêtre et se mit à sommeiller.

comme sa mère. La vieille chatte était courageuse et endurcie mais elle n'aimait pas marcher dans la neige mouillée. La nuit, elle se glissait dehors pour faire ses besoins puis rentrait aussitôt après. C'est une bête extrêmement propre, qui se conduit dans la maison comme un pur esprit, et elle a su inculquer la même propreté à ses enfants. Elle consomme toujours son butin de chasse à l'extérieur. Sans doute qu'avant, elle n'avait même pas la permission d'entrer dans la maison. Perle rapportait toujours ses truites ici. Quant à Tigre, il posait d'abord son butin à mes pieds et n'y touchait que lorsque je l'avais caressé. Mais je préfère que la chatte ne me témoigne pas de telles attentions et reste tout à fait indépendante. Elle pourrait se passer de mon aide s'il le fallait.

Tous mes chats ont et ont toujours eu l'habitude de tourner autour de leur assiette après avoir mangé, et de gratter le sol. J'ignore ce que cela signifie mais ils n'ont pas manqué une seule fois de le faire. Les chats obéissent d'ailleurs à un cérémonial presque byzantin et ne supportent pas qu'on les dérange dans leur rite secret. Lynx par contre était d'un naturel sans vergogne et les chats paraissaient l'en mépriser un peu.

Si je posais un de mes chats sur le banc, il sautait à terre, faisait deux ou trois allées et venues puis revenait s'asseoir à la place exacte où je l'avais posé. Cette attitude était destinée à prouver sa liberté et son indépendance. J'ai toujours aimé les observer et à mon affection s'est toujours mêlée une admiration légèrement découragée. Lynx paraissait éprouver le même sentiment. Il était attaché aux chats parce qu'ils appartenaient à notre clan, surtout à Perle qui ne le repoussait jamais en feulant, mais il ne se sentait pas vraiment à l'aise en leur présence.

Ce fut charmant de vivre ce premier mois d'octobre à la maison avec Lynx, Perle et la vieille chatte. J'avais enfin le temps de m'occuper d'eux.

L'irruption de l'hiver ne dura que quelques jours. Après arriva le fœhn qui fit fondre, sur les montagnes, la nouvelle neige. Le temps se radoucit d'une façon désagréable et le vent tourbillonna jour et nuit autour de la petite maison. Je dormais mal et j'écoutais le râle des cerfs qui, en cette période de rut, me parvenait du haut de la montagne. Lynx devenait inquiet, il aboyait et gémissait même en dormant. Il rêvait probablement à des chasses depuis longtemps passées. Les deux chattes se sentaient attirées par la forêt chaude et humide. Je restais éveillée et me faisais du souci pour Perle. Le râle des cerfs était triste, menaçant et parfois même désespéré. Mais c'est peut-être moi qui le ressentais ainsi, car ce que j'en ai lu dans les livres est tout différent. On y parlait de provocation éclatante, d'orgueil et de désir. Cela doit tenir à moi si je n'y ai jamais rien entendu de pareil. J'y percevais au contraire une terrible contrainte qui les poussait aveuglément à courir au-devant du danger. Ils ne pouvaient pas savoir que cette année aucun malheur ne les menaçait. La chair d'un cerf en rut n'est vraiment pas mangeable. Je restais donc éveillée en pensant à la petite Perle qui avait si peu d'expérience et à qui son pelage blanc faisait courir tant de dangers dans ce monde de hiboux, de renards et de martres. J'espérais seulement que le fœhn ne durerait pas trop longtemps et que l'hiver nous apporterait enfin un peu de tranquillité. Le fœhn ne dura que trois jours, juste le temps qu'il fallut pour tuer Perle.

Le matin du trois novembre, elle ne rentra pas à la maison. Nous la cherchâmes avec Lynx mais nous ne la trouvâmes pas. La journée s'écoula, interminable et triste. Le fœhn soufflait encore un peu et le vent chaud me rendait nerveuse. Lynx était agité lui aussi, il voulait rentrer dès qu'il était dehors, et me regardait d'un air perplexe. La vieille chatte restait couchée sur mon lit et dormait. Perle ne semblait pas lui manquer. Le soir tomba ; je m'occupai de la vache, fis cuire quelques pommes de terre et donnai à manger à Lynx et à la chatte. La nuit était venue d'un coup et le vent

secouait les volets. J'allumai la lampe, m'assis à ma table et essayai de lire un almanach, mais sans cesse mon regard revenait à la chatière dans le fond obscur de la pièce. Puis on entendit un grattement et, en se traînant, Perle sortit du coin de l'armoire.

La vieille chatte se dressa, poussa un cri et sauta du lit. Je crois que ce fut ce cri qui m'effraya le plus, au point que je fus incapable de me lever tout de suite. Perle s'approcha lentement, d'une atroce reptation aveugle, comme si tous ses os avaient été brisés. Arrivée à mes pieds, elle chercha à se redresser, poussa un cri étouffé, puis sa tête alla frapper durement le sol. Un flot de sang sortit de sa gueule ; elle se mit à trembler et se raidit de tout son corps. Lorsque je m'agenouillai à côté d'elle, elle était déjà morte. Près de moi, Lynx se détourna en gémissant de sa compagne de jeux couverte de sang. Je caressai le pelage humide et gluant et il me sembla que depuis la naissance de Perle, j'avais attendu cette heure. Je l'enveloppai dans un linge et le matin l'enterrai dans le pré de la forêt. Le bois desséché du plancher avait absorbé le sang comme s'il était assoiffé. Bien qu'à présent la tache ait pâli, je ne parviendrai jamais à l'enlever tout à fait. Lynx chercha Perle pendant des journées entières, après quoi il parut avoir compris qu'elle était partie pour toujours. Il l'avait vue mourir mais il n'avait pas fait la relation. La vieille chatte resta absente deux jours et reprit ensuite sa vie habituelle.

Je n'ai pas oublié Perle. Sa mort a été la première perte que j'ai eu à subir dans la forêt. Quand je pense à elle, je la vois rarement dans sa splendeur blanche, assise sur le banc en train de contempler les petits papillons bleus. La plupart du temps, je vois un pauvre tas ensanglanté, les yeux vitreux entrouverts, la langue rose serrée entre les dents. Je ne peux rien y changer. Cela n'a aucun sens de se défendre contre des images. Elles vont et viennent et plus je me défends contre elles, plus elles deviennent macabres.

Perle était enterrée et le fœhn se calma pendant la nuit comme s'il avait accompli sa mission. La neige tomba à nouveau du ciel, le râle des cerfs devint plus faible et après quelques jours s'éteignit. Je faisais mon travail en essayant de ne pas me laisser aller à la tristesse qui s'était emparée de moi. La paix de l'hiver était finalement venue mais pas la paix que j'avais souhaitée. Une victime avait succombé, et ni la chaleur du poêle ni la lumière de la lampe ne parvenaient à créer dans la maison un sentiment de bien-être. D'ailleurs je n'étais plus attachée à ce confort et, pour la plus grande joie de Lynx, j'allais souvent avec lui dans la forêt. Il y faisait froid et inhospitalier mais c'était plus facile à supporter que le faux bien-être de mon foyer tiède et doucement éclairé.

Il me fut difficile de tuer du gibier. Je dus me forcer à manger et je redevins maigre comme après la fenaison. Je ne perdrai jamais cette répugnance à tuer. Elle doit m'être innée et il me faut la surmonter chaque fois que j'ai besoin de viande. J'ai compris pourquoi Hugo avait laissé à sa femme et à ses relations d'affaires la tâche de tuer le nombre prescrit de bêtes. Je pense parfois que c'est dommage que Louise ne soit pas restée en vie, elle au moins n'aurait pas eu de difficulté à assurer l'approvisionnement en viande. Mais elle ne voulait jamais céder et c'est ainsi qu'elle avait entraîné le pauvre Hugo dans le malheur. Peut-être est-elle toujours attablée à l'auberge, une chose sans vie, avec des lèvres peintes et des boucles rousses. Elle aimait tellement la vie et faisait tout de travers car dans notre monde, tant aimer la vie ne peut pas rester impuni. Quand elle vivait encore, elle m'était totalement étrangère et quelque chose en elle me repoussait. Mais maintenant qu'elle est morte, je suis presque parvenue à l'aimer, peut-être parce que j'ai tout le temps nécessaire pour penser à elle. Au fond, je n'en savais pas plus sur elle que je n'en sais aujourd'hui sur Bella et sur la chatte ; si ce n'est qu'il est plus facile d'aimer Bella ou la chatte qu'un être humain.

Le six novembre, je fis une longue promenade avec Lynx et je suivis un sentier que je ne connaissais pas. Mon sens de l'orientation est très peu développé et j'ai toujours tendance à prendre une fausse direction. Mais chaque fois que je m'égarais, Lynx me ramenait sans encombre à la maison. Aujourd'hui je n'emprunte plus que les vieux chemins familiers, sinon il me faudrait faire des marques sur l'écorce des arbres pour m'y retrouver. Je n'ai d'ailleurs aucune raison d'errer sans but dans la forêt. Le gibier utilise les mêmes passées et je trouverais les yeux fermés le chemin qui mène au champ ou au pré du ruisseau. Pourtant, même si je ne veux pas me l'avouer, je suis devenue prisonnière de cette cuvette encaissée.

Ce six novembre, par un temps frais et ensoleillé, je pouvais encore me permettre une excursion en terrain inconnu. La neige avait fondu de nouveau et des feuilles rougeoyantes couvraient les chemins, vernissées et luisantes d'humidité. Je gravis une hauteur et traversai une laie humide et dangereusement glissante qui conduisait dans la vallée. Puis j'atteignis un petit plateau élevé, couvert de pins et de hêtres où je me reposai un instant. Vers midi, le soleil perça la brume et réchauffa mon dos. Lynx en fut ravi et bondit sur moi d'enthousiasme. Il savait que nous n'allions pas à la chasse – je n'avais pas pris de fusil – et qu'il pouvait prendre quelques libertés. Ses pattes étaient sales et mouillées et du sable et des feuilles restèrent collés à mon manteau. Finalement il se calma et but à un ruisseau qui avait dû se former après la récente chute de neige.

Comme chaque fois que j'étais en forêt avec Lynx, je me sentis envahie par une sorte de calme et de bonne humeur. Je n'avais pas d'autre but que de faire prendre un peu d'exercice au chien et de chasser mes pensées stériles. Marcher dans la forêt m'empêchait de m'appesantir sur mon sort. Ça me faisait du bien d'avancer lentement, de regarder et de respirer l'air frais. Je redescendis le long du ruisseau qui n'était plus qu'un mince filet et je finis par en suivre le lit, car le sentier était complètement envahi de

branches qui me versaient une coulée d'eau froide dans la nuque chaque fois que je les écartais. Lynx commença à se calmer et à prendre sa mine officielle. Il suivait une trace. Sans bruit, le nez contre le sol, il courut en avant de moi. Il s'arrêta devant une petite grotte que l'eau avait creusée dans la rive et qui était à moitié cachée par un noisetier. Il me fit comprendre qu'il avait trouvé quelque chose. Il était excité mais pas aussi joyeux que les fois où il avait levé du gibier.

J'écartai les branches mouillées et dans la pénombre de la grotte j'aperçus un chamois mort contre la paroi. C'était une bête adulte qui paraissait étrangement petite et mince maintenant qu'elle était sans vie. Je reconnus la lèpre blanche de la gale qui lui recouvrait le front et les yeux comme un champignon vénéneux. Un animal isolé, repoussé par les siens, traversant les pentes éboulées, les pins nains et les rhododendrons sauvages pour venir se réfugier, mourant et aveugle, dans cette grotte. Je laissai retomber les branches et repoussai Lynx qui semblait vouloir se livrer à une investigation plus poussée. Il m'obéit à contrecœur et hésita à me suivre. D'un coup je me sentis fatiguée et décidai de rentrer à la maison. Lynx remarqua que la bête morte, couverte de gale, m'avait contrariée et il baissa tristement la tête. Notre excursion qui avait si agréablement commencé se termina en silence. Nous marchâmes jusqu'à un endroit où le mince filet d'eau venait se perdre dans notre ruisseau, ce qui nous obligea à passer par la gorge pour rentrer. Une truite se tenait immobile dans la mare où l'eau verte avait pris une teinte brunâtre et, en la regardant, je me sentis gelée. Les roches de la gorge paraissaient froides et sombres et ce jour-là je ne vis plus le soleil car il était depuis longtemps caché derrière les voiles de la brume quand nous atteignîmes le chalet. L'humidité de la gorge recouvrait mon visage comme un linge mouillé.

Les corneilles étaient perchées sur les pins. Elles s'envolèrent quand Lynx les dispersa en aboyant et s'abattirent sur des arbres plus éloignés. Elles n'ignoraient pas que ces aboiements ne présentaient pour elles aucun danger. Lynx n'aimait pas les corneilles et cherchait toujours à les chasser. Plus tard il les accepta, mais c'est de mauvais gré qu'il finit par se montrer plus tolérant. Quant à moi, je n'avais pas de préventions à leur égard et je leur abandonnais nos maigres restes. Parfois, quand j'avais tué du gibier, il leur arrivait de faire un copieux repas. Au fond, ce sont de beaux oiseaux, avec leurs plumes chatoyantes, leurs gros becs et leurs yeux noirs étincelants. Je trouve souvent dans la neige une corneille morte. Le lendemain elle a disparu. Un renard a dû l'emporter. Peut-être le même renard qui avait blessé mortellement Perle. J'ai trouvé sur elle des traces de morsures, mais les blessures internes étaient les plus graves. Des morsures, elle s'en serait remise.

J'ai vu une fois un renard, pendant le premier hiver je crois ; il était au bord du ruisseau et buvait. La gelée blanche couvrait son pelage d'hiver brun-gris. Dans le silence endormi du paysage hivernal, il donnait une impression de vitalité. J'aurais pu le tuer, j'avais mon fusil avec moi. Mais je ne le fis pas. Perle était morte parce qu'un de ses ancêtres avait été un chat angora trop sélectionné. Elle était destinée, dès le début, à devenir la victime des renards, des chouettes et des martres. Fallait-il en faire payer le prix à ce beau renard plein de vie ? Perle avait subi un dommage mais ce tort n'avait pas été non plus épargné aux truites, ses victimes. Devrais-je le reporter sur le renard ? Il n'y a que moi dans la forêt qui puisse être juste ou injuste. Moi seule peux faire grâce. Parfois je préférerais que le poids de la décision ne repose pas sur mes épaules. Mais je suis un être humain et je pense et agis comme tout être humain. Je n'en serai délivrée que par la mort. La pensée de l'hiver n'est plus séparable pour moi du renard couvert de gelée blanche qui était au bord du ruisseau. Une bête adulte et solitaire

qui suivait sa voie tracée. Chaque fois il me semble que cette image a pour moi une signification importante, qu'elle est le signe d'une autre chose dont je ne connais pas le sens.

La promenade au cours de laquelle Lynx avait découvert le chamois fut la dernière de l'année. Il recommença à neiger et bientôt je m'enfonçais à chaque pas jusqu'aux chevilles. Je m'occupais de mon petit foyer et de Bella. Elle donnait un peu moins de lait et grossissait à vue d'œil. Je commençai réellement à espérer la naissance d'un veau. Souvent je restais éveillée dans mon lit en réfléchissant à toutes les éventualités. S'il arrivait malheur à Bella, mes propres chances de survie seraient compromises. Même si elle mettait au monde une génisse, ces chances resteraient limitées. Seul un jeune taureau pouvait me laisser espérer une vie plus longue dans la forêt. En ce temps-là je croyais encore qu'on me trouverait un jour, mais je repoussais autant que possible tout ce qui pouvait me ramener à mon passé ou à un avenir plus éloigné, pour ne m'en tenir qu'au présent immédiat : la prochaine récolte de pommes de terre ou les grasses prairies de l'alpage. La pensée d'un déménagement à l'alpage m'occupait des soirées entières. Comme je dormais plus mal depuis que je travaillais moins au-dehors, je veillais le soir plus longtemps (un condamnable gaspillage de pétrole) et je lisais les magazines de Louise, les almanachs et les romans policiers. Mais les magazines et les romans policiers m'ennuyèrent très vite et je pris de plus en plus de plaisir à la lecture des almanachs. Je les lis encore aujourd'hui.

Tout ce que je sais sur l'élevage du bétail, et c'est bien peu, me vient de ces almanachs. Les histoires qu'on y trouve et qui avant m'auraient paru risibles me plaisent beaucoup à présent. Quelques-unes sont touchantes, d'autres à donner le frisson, surtout celle du roi des anguilles qui poursuit le paysan cruel pour les animaux et qui finit par l'étrangler dans des circonstances dramatiques. Cette histoire est vraiment excellente et j'ai très

peur quand je la lis. Pourtant je n'aimais pas beaucoup ces contes pendant le premier hiver. Les magazines de Louise parlaient à longueur de pages de masques de beauté, de manteaux de vison et de collections de porcelaine. Certains masques étaient confectionnés avec un mélange de miel et de farine qui me donnait très faim chaque fois que j'en lisais la description. Ce qui me plaisait plus que tout, c'étaient les recettes de cuisine illustrées. Un jour j'étais si affamée que je devins furieuse (j'ai toujours été sujette à des accès de colère) et brûlai toutes les recettes d'un seul coup. La dernière chose que je vis fut un homard à la mayonnaise qui se tordait dans les flammes. Ce fut stupide de ma part, j'aurais pu allumer le feu pendant trois semaines avec ce papier au lieu de le gaspiller en une soirée.

Finalement, je cessai de lire et préférai faire des patiences. Cela me calmait, et la vue des images sales et familières m'aidait à chasser mes pensées. Autrefois je redoutais surtout le moment où je devais éteindre la lumière et me coucher. Toute la soirée cette peur était assise à table avec moi. À cette heure-là, la chatte était déjà partie et Lynx dormait sous le poêle. J'étais toute seule avec mon jeu de cartes et ma peur. Et chaque soir, il fallait bien finir par aller au lit. Je tombais presque de ma table tant j'étais fatiguée mais dès que j'étais allongée dans l'obscurité et le silence, je me sentais complètement réveillée et les pensées s'abattaient sur moi comme un essaim de frelons. Quand je finissais enfin par m'endormir, c'était pour rêver, me réveiller en pleurant puis sombrer à nouveau dans un autre rêve tout aussi terrifiant.

Si jusqu'alors mes rêves avaient été vides, ils devinrent peuplés cet hiver-là. Je ne rêvais que de morts car je savais, même dans mes rêves, qu'il n'existait plus aucun vivant. Ces rêves commençaient d'une façon inoffensive, presque hypocrite, mais je pressentais dès le début que quelque chose d'effroyable allait se passer. L'action se déroulait jusqu'au moment où les visages familiers se figeaient ; alors je me réveillais en gémissant. Je

pleurais, puis me rendormais et m'enfonçais à nouveau chez les morts, toujours plus profondément et plus vite, pour me réveiller une autre fois en pleurant. Pendant la journée je me sentais fatiguée et sans entrain et Lynx s'évertuait à me distraire. Même la chatte qui paraissait ne s'occuper que d'elle me faisait de petites caresses revêches. Je crois bien que je n'aurais pas pu surmonter ce premier hiver si je ne les avais pas eus tous les deux.

Ce fut un bienfait d'avoir à me préoccuper de Bella qui était devenue si grosse que je devais m'attendre qu'elle vèle d'un jour à l'autre. Elle était lourde et avait le souffle court, aussi je lui parlais tous les jours pour lui donner du courage. Ses beaux yeux avaient pris une expression soucieuse et lasse comme si son état lui causait de l'inquiétude. Mais ce n'était peut-être qu'un effet de mon imagination.

Ma vie se trouvait ainsi partagée en nuits atroces et en journées raisonnables où j'étais si fatiguée que j'étais à peine capable de tenir debout.

Les jours se traînaient. À la mi-décembre, le temps devint plus chaud et la neige fondit ; je dormais mieux mais je continuais à rêver. Je me rendais compte que le sang-froid avec lequel dès le premier jour j'avais accepté ma situation n'avait été qu'une sorte d'engourdissement qui commençait à se dissiper, et que maintenant je réagissais d'une façon normale à la perte subie. Les tracas que me donnaient dans la journée mes bêtes, les pommes de terre ou le foin, je les ressentais comme les conséquences de ma situation et pour cette raison supportables. Je savais que j'en viendrais à bout et j'étais prête à les accepter. Par contre, la peur qui m'assaillait la nuit me paraissait tout à fait vaine, une peur de quelque chose qui était passé et mort, quelque chose que je ne pouvais pas ressusciter et à quoi j'étais livrée sans défense dans la profondeur de la nuit. Il est probable que mon refus de me confronter avec le passé aggravait encore mon état. Mais à cette époque je ne l'avais pas compris. Noël se rapprochait et j'en avais peur.

Le vingt-quatre décembre fut un jour gris et sans vent. Le matin je partis dans la forêt avec Lynx et j'étais contente qu'il n'y ait pas de neige. C'était déraisonnable de ma part, mais un Noël sans neige me semblait plus facile à supporter. Les premiers flocons commencèrent à tomber, lents et silencieux, pendant que je parcourais les sentiers familiers. C'était comme si le temps lui-même s'était ligué contre moi. Lynx ne comprenait pas pourquoi je montrais si peu d'enthousiasme à la vue des flocons qui tombaient de plus en plus serrés du ciel blafard. Je m'efforçai de paraître gaie pour lui faire plaisir mais sans succès et il se mit à trotter soucieux à mes côtés, tête basse. Quand à midi je regardai par la fenêtre, les arbres étaient déjà saupoudrés de blanc et le soir, quand je revins de l'étable, la forêt s'était transformée en une véritable forêt de Noël et la neige crissait sous mes pas. Au moment où j'allumai la lampe il m'apparut soudain que je ne pouvais plus continuer ainsi. Je fus prise d'un désir irrésistible de capituler et de ne plus m'opposer au cours des choses. J'en avais assez de passer mon temps à fuir et je décidai de faire face. Je m'assis à ma table et cessai de me défendre. Je sentis se détendre la crispation de mes muscles et mon cœur se mit à battre lentement et régulièrement. La simple décision de céder semblait avoir été efficace. Je me remémorai clairement le passé et j'essayai d'être objective et de ne rien enjoliver.

Il est très difficile d'être objective envers son propre passé. Dans cette réalité déjà lointaine, Noël avait été une belle fête mystérieuse aussi longtemps que j'étais restée une petite fille qui croyait aux miracles. Plus tard, Noël était devenu une fête joyeuse à l'occasion de laquelle je recevais des cadeaux de toutes parts et où je m'imaginai être le centre du monde. Je ne songeais pas alors à me demander ce que cette fête pouvait représenter pour mes parents ou pour mes grands-parents. Mais quelque chose de son ancien enchantement s'était dissipé et elle perdait chaque fois un peu plus de son éclat. Plus tard, quand mes filles étaient encore petites, la fête parut

renaître, mais pas pour longtemps car mes enfants n'étaient pas aussi sensibles que moi au mystère et à l'enchantement. Pourtant Noël redevint une fête joyeuse où mes filles recevaient des cadeaux de toutes parts et s'imaginaient que tout n'était fait que pour elles. Et d'ailleurs il en était bien ainsi. Puis, très vite, Noël ne fut plus une fête mais le jour où par habitude nous nous offrions mutuellement des cadeaux que de toute façon il aurait fallu s'acheter. À ce moment, Noël était déjà mort pour moi et pas seulement ce vingt-quatre décembre au milieu de la forêt. Je compris que je n'avais cessé de redouter cela depuis que mes enfants n'étaient plus des enfants. Je n'avais pas eu la force de faire revivre cette fête mourante. Et aujourd'hui, après une longue série de veillées de Noël, je me retrouvais seule dans la forêt avec une vache, un chien et un chat, privée de tout ce qui avait été ma vie pendant quarante ans. La neige recouvrait les pins, et le feu pétillait dans le poêle et tout était comme cela aurait dû être dès le début. Sauf qu'il n'y avait plus d'enfants et plus de miracles. Je n'aurai pas à courir les magasins pour acheter des objets inutiles. Il n'y aura pas d'immense arbre de Noël décoré qui dans la pièce surchauffée se desséchera lentement au lieu de verdir dans la forêt, pas d'anges dorés, et pas de doux lieder.

Lorsque j'étais enfant, nous chantions toujours : "Accourez petits enfants, Accourez tous..." C'est toujours resté en secret mon chant de Noël préféré, même quand, pour une raison quelconque, il ne fut plus que rarement chanté. Où s'en sont-ils allés tous ces enfants, entraînés par ceux qui se sont laissé entraîner vers le néant de pierre ? Je suis peut-être la seule au monde à me souvenir encore de cette vieille chanson. Quelque chose qui avait été conçu avec soin et amour s'était mal développé et avait fini en catastrophe. Je ne pouvais pas me plaindre car j'étais tout aussi coupable et tout aussi innocente que ceux qui étaient morts. Les hommes avaient inventé tant de fêtes et toujours il avait existé quelqu'un avec qui était mort

le souvenir d'une fête. Avec moi c'est la "fête de tous les enfants" qui meurt. À l'avenir, une forêt enneigée ne signifiera rien de plus qu'une forêt enneigée et une crèche dans une étable, rien de plus qu'une crèche dans une étable.

Je me levai et sortis devant la porte. La lueur de la lampe tombait sur le chemin et la neige des jeunes pins luisait d'une blancheur jaunâtre. Je souhaitais que mes yeux oublient ce qu'un tel tableau avait longtemps représenté pour eux. Quelque chose de neuf se tenait en attente derrière tout cela, mais je ne pouvais pas le voir car ma tête était remplie de vieilles images et mes yeux incapables de changer leur façon de voir. J'avais perdu l'ancien mais je n'avais pas encore gagné ce qui était nouveau ; ce nouveau me restait inaccessible mais je savais qu'il existait. Je ne sais pourquoi, cette pensée suffit à me remplir d'une sorte de joie timide.

Je mis mes chaussures pour aller une fois de plus à l'étable. Bella s'était couchée et dormait. Son honnête souffle tiède remplissait l'endroit. De son lourd corps endormi émanaient douceur et patience. Je la quittai et retournai à la maison en m'enfonçant dans la neige à chaque pas. Lynx qui était sorti avec moi surgit d'un buisson et je fermai la porte à clef de l'intérieur. Lynx sauta sur le banc et posa la tête sur mes genoux. Je lui parlai et je vis que cela le rendait heureux. Il avait bien mérité un peu d'attention après la tristesse de ces dernières semaines. Il comprit que j'étais de nouveau avec lui et qu'il pouvait m'atteindre par ses jappements et ses cris plaintifs ou en me léchant les mains. Il en fut très satisfait. Il finit par se fatiguer et s'endormit profondément. Il se sentait en sécurité car son maître était revenu de ce monde étranger où il n'avait pas pu le suivre. J'alignai mes tarots, je n'avais plus peur. Que la nuit soit bonne ou mauvaise, je voulais la prendre comme elle viendrait et ne pas me défendre contre elle.

À dix heures je repoussai Lynx avec précaution, rangeai les cartes et allai au lit. Je restai longtemps étendue dans l'obscurité à contempler, somnolente, la lumière rosée qui tombait du poêle sur le sol sombre. Mes pensées allaient et venaient à leur gré et je n'avais toujours pas peur. La lumière cessa de danser sur le plancher et j'avais la tête qui me tournait un peu à cause de toutes ces pensées. Je comprenais maintenant ce qui avait été faux et comment j'aurais pu m'en sortir mieux. J'étais devenue très sage mais ma sagesse venait trop tard et d'ailleurs, même si j'étais née sage, je n'aurais rien pu faire dans un monde qui ne l'était pas. Je pensais aux morts et ils me faisaient pitié, non parce qu'ils étaient morts mais parce qu'ils avaient trouvé si peu de joie dans leur vie. Je pensais à toutes les personnes que j'avais connues et j'y pensais avec plaisir ; elles feraient partie de moi jusqu'à ma mort. Je devrais leur réserver une place sûre dans ma nouvelle vie si je voulais vivre en paix. Je m'endormis et glissai vers mes morts mais c'était autrement que dans mes rêves d'avant. Je n'avais pas peur, j'étais seulement triste et cette tristesse me submergeait complètement. Je fus réveillée par la chatte qui sauta sur mon lit et se blottit contre moi. Je voulus tendre la main vers elle, mais je retombai dans le sommeil et dormis sans rêve jusqu'au matin. À mon réveil je me sentais fatiguée, mais satisfaite comme si j'avais accompli un travail pénible.

À partir de ce moment tout alla mieux avec mes rêves, ils s'estompèrent lentement et le jour m'accapara à nouveau. La première chose qui me sauta aux yeux, c'est que mon tas de bois avait diminué. Le temps était couvert mais pas trop froid, aussi décidai-je de profiter de cette température clémente pour m'occuper du bois. Je transportai des bûches en les faisant glisser sur la neige et commençai à scier. J'avais envie de travailler et je ne savais pas comment le temps allait tourner. Je pouvais tomber malade ou

bien le froid pouvait revenir et m'empêcher de couper du bois. Mes mains furent bientôt couvertes d'ampoules mais après quelques jours les ampoules se changèrent en durillons et cessèrent de me faire mal.

Quand j'eus fini de scier le bois, je me mis à le débiter. Je me fis un jour une entaille au-dessus du genou parce que je n'avais pas été assez prudente. Ce n'était pas une blessure profonde, mais elle saigna beaucoup et je compris brusquement à quel point je devais faire attention. Cela ne serait pas facile mais je m'y habituerai. N'importe quel homme qui vit seul dans la forêt doit se montrer très vigilant s'il veut rester en vie. Ma blessure au genou aurait eu besoin de points de suture et me laissa une large cicatrice dont les bourrelets me font mal à chaque changement de temps. Mais à part cela j'ai eu beaucoup de chance, toutes mes plaies se sont cicatrisées rapidement et sans s'infecter. À cette époque j'avais encore des pansements adhésifs, maintenant je les entoure simplement d'un torchon et elles guérissent tout aussi bien.

Je passai l'hiver sans tomber une seule fois malade. Moi qui avais toujours été sujette aux refroidissements, j'en fus d'un seul coup complètement guérie. Et pourtant, il m'était impossible de prendre les précautions les plus élémentaires et je revenais souvent à la maison épuisée et trempée. Les maux de tête dont je souffrais jadis n'étaient pas réapparus depuis l'été. Je n'avais mal à la tête que lorsque je recevais un coup de bûche. Bien sûr, le soir, mes muscles et mes os étaient douloureux, surtout quand j'avais coupé du bois ou traîné du foin en remontant la gorge. Je n'ai jamais été très robuste mais je suis endurante et opiniâtre. Je pris conscience petit à petit de tout ce que je pouvais réaliser avec mes mains. La main est un outil merveilleux. Souvent je me disais que si des mains avaient subitement poussé à Lynx il n'aurait pas tardé à penser et à parler.

Naturellement il existe une multitude de travaux que je ne saurai jamais faire, car j'ai mis quarante ans pour comprendre que j'avais des mains. On ne doit pas trop me demander. Mon véritable exploit serait de réussir à poser la porte de la nouvelle étable de Bella. Le travail de menuisier me paraît particulièrement difficile. Par contre je suis assez habile aux travaux des champs ou dans les soins à donner aux bêtes. Tout ce qui a trait aux plantes et aux animaux m'a toujours paru évident. Il ne m'a manqué que les occasions de développer ce don. Ces tâches sont d'ailleurs celles qui me procurent le plus de satisfaction. Toute la semaine de Noël, je sciai et coupai du bois. J'allais bien et dormais profondément et sans rêves. Le vingt-neuf décembre, le temps se refroidit brusquement et me força à m'interrompre et à me réfugier dans la maison. Je calfeutrai les fentes de la porte et des fenêtres de l'étable et de la maison avec des bandes découpées dans une vieille couverture. L'étable était solidement construite et Bella n'aurait pas à souffrir du froid. La paille pour la litière, que j'avais entreposée dans le haut et au bas de l'étable, empêcherait le grand froid de pénétrer. La chatte détestait le froid et dans sa petite tête ronde elle m'en rendit d'abord responsable. Elle me punissait en me jetant des regards maussades et pleins de reproches et exigeait par ses plaintes que je mette un terme à ce scandale. Le seul qui se moquait du froid était Lynx. Il est vrai qu'il accueillait avec joie n'importe quel temps. Il était seulement déçu que je n'aie pas envie d'aller me promener par cette température cinglante. Il me poussait sans relâche à entreprendre une petite excursion. Je me faisais du souci pour le gibier. Il y avait plus d'un mètre de neige et plus aucun fourrage. Je possédais deux sacs de marrons d'Inde qui m'étaient restés de l'année dernière et que je voulais conserver comme mon ultime réserve. Il pourrait arriver qu'un jour je sois contente d'avoir des marrons d'Inde à manger. Mais en voyant la gelée persister, je ne pouvais m'empêcher de penser aux deux sacs qui étaient dans la chambre. Le six janvier, le jour des

Rois, il me fut impossible de tenir à la maison. La chatte continuait à me traiter avec le plus grand mépris en me présentant son derrière tigré et Lynx brûlait d'envie de sortir. Je mis sur moi tout ce qui pouvait me tenir chaud et partis avec le chien.

C'était une belle et étincelante journée de gel. Les arbres enneigés scintillaient sous le soleil au point d'aveugler et la neige crissait avec un bruit sec sous mes pieds. Lynx s'élança en faisant lever un nuage de poussière lumineuse. Il faisait si froid que mon souffle gelait immédiatement et chaque aspiration me brûlait les poumons. Je nouai mon foulard devant ma bouche et mon nez, et rabattis mon capuchon sur mon front. Je pris d'abord la direction des lieux d'affourage. Il y avait de nombreuses traces. Je sentis le froid me pénétrer jusqu'aux os quand je compris que le gibier affamé était venu et avait trouvé les mangeoires vides.

Je me mis soudain à haïr cet air bleu et scintillant, cette neige, et moi-même qui ne pouvais rien faire pour ces bêtes. Que représentaient mes marrons face à une telle famine ? C'était sans doute une folie de les sacrifier mais je ne pouvais pas faire autrement. Je courus à la maison, sortis les deux sacs de la chambre, les attachai ensemble et les traînai sur la neige. Lynx était enchanté de cette entreprise et sautait autour de moi en m'encourageant de ses aboiements. L'affourage n'était qu'à vingt minutes du chalet mais le chemin montait et de plus il était très enneigé, si bien que j'arrivai là-haut épuisée et les mains gourdes. Je vidai les sacs dans la mangeoire en me faisant l'effet d'être devenue à moitié folle. Il faisait si froid qu'ensuite je n'osai pas m'asseoir et continuai à grimper lentement. Je voyais partout les empreintes des animaux. Le gibier de haute montagne avait quitté les endroits les plus élevés et rejoint les chevreuils. À la tombée de la nuit, ils viendraient tous vers les mangeoires et pourraient se rassasier au moins une dernière fois.

L'écorce des arbres montrait des traces de dents et je pris la décision de mettre de côté l'été prochain une petite quantité de foin pour le gibier. Cette résolution ne me fut pas difficile à prendre car l'été était encore loin. Quand plus tard il me fallut faucher l'herbe à la faucille, je changeai d'opinion. Maintenant je conserve toujours assez de foin pour pouvoir en cas d'extrémité nourrir le gibier pendant une semaine. Il serait plus raisonnable d'y renoncer car le gibier n'a que trop tendance à se multiplier mais je n'ai pas le cœur à le laisser mourir de faim et finir si misérablement.

Après un quart d'heure, je constatai qu'il m'était impossible de supporter le froid plus longtemps et je rentrai. Lynx semblait lui aussi être d'accord ; son enthousiasme s'était vite refroidi. Sur le chemin du retour je trouvai, à moitié caché au creux d'une congère, un chevreuil qui s'était cassé la patte arrière et qui ne pouvait plus bouger. La fracture était si grave que l'os avait percé la peau. Je savais que je devais mettre fin aussi vite que possible à cette torture. C'était un jeune chevreuil très amaigri. Je n'avais pas de fusil avec moi et je dus l'achever avec mon couteau de chasse d'un coup derrière la nuque. Le chevreuil leva faiblement la tête, me regarda, poussa un soupir, eut un tremblement et retomba dans la neige. Je l'avais atteint au bon endroit.

Ce n'était qu'un petit chevreuil mais il pesa lourd jusqu'à la maison. Plus tard, après m'être réchauffé les mains, je vidai la bête. Son pelage était déjà glacé mais lorsque je fendis le corps, un peu de vapeur s'en éleva. Le cœur était encore chaud. Je mis la viande dans un baquet de bois et la portai dans la chambre du haut pour qu'elle se congèle. Je donnai le foie à Lynx et à la chatte. Quant à moi, je ne pus avaler qu'un peu de lait chaud. Pendant la nuit j'entendis le froid faire craquer le bois. J'avais rechargé le poêle mais je grelottais sous la couverture, incapable de me rendormir. Parfois une bûche s'enflammait puis s'éteignait de nouveau et je me sentais malade. Je savais que c'était l'idée qu'il me faudrait toujours recommencer à tuer.

J'essayai de me représenter ce que peut éprouver quelqu'un pour qui tuer est un plaisir. Mais en vain. Mes poils se dressaient sur mes bras et ma bouche se desséchait de dégoût. Il fallait sans doute naître ainsi. Je pouvais me forcer à le faire, aussi adroitement et rapidement que possible, mais je ne m'y habituerai jamais. Je restai longtemps éveillée dans l'obscurité crépitante et je pensai à ce petit cœur qui au-dessus de moi était en train de se transformer en bloc de glace.

Cela se passa dans la nuit du sept janvier. Le froid dura encore trois jours, mais dès le lendemain les marrons avaient disparu.

Je trouvai encore deux chevreuils gelés et un faon. Combien y en eut-il que je n'ai pas trouvés ?

Après le grand froid se leva une vague d'air humide et chaud. Le chemin de l'étable se changea en une plaque de glace miroitante. Je dus répandre de la cendre et enlever la glace à la hache. Puis le vent d'est tourna en vent du sud qui hurlait jour et nuit autour de la maison. Bella devint agitée et il fallait que j'aie la voir dix fois par jour. Elle mangeait peu, piétinait d'un pied sur l'autre et tressaillait lorsque je la trayais. Quand je pensais à l'imminence de la naissance, je me sentais prise de panique. Comment allais-je faire pour sortir le veau de Bella ? J'avais assisté une fois à la naissance d'un veau et je me rappelais comment ça s'était passé. Deux hommes robustes avaient tiré le veau du ventre de la mère. J'avais trouvé cela très barbare et la vache m'avait fait pitié. Mais c'était sans doute le procédé habituel. Je n'y entendais rien, à vrai dire.

Le onze janvier, Bella saigna un peu. C'était après le fourrage du soir et je décidai de passer la nuit à l'étable. Je remplis la bouteille thermos de thé chaud, préparai une grosse corde, un cordon, des ciseaux, et mis à chauffer une bassine d'eau sur le poêle. Lynx aurait bien voulu rester avec moi lui aussi, mais je l'enfermai dans le chalet car il n'aurait pu m'apporter qu'une gêne supplémentaire. J'avais déjà construit un petit box de planches pour le

veau, et répandu de la paille fraîche. Bella me salua d'un gémissement étouffé et sembla soulagée de me voir. La seule chose que je pouvais espérer, c'est qu'elle n'en était pas à son premier veau et qu'elle possédait déjà une certaine expérience. Je la caressai et lui parlai pour lui donner du courage. Elle avait des contractions et semblait uniquement préoccupée par ce qui se passait dans son corps. Elle s'agitait, piétinait et ne voulait pas se coucher. Elle se calmait un peu quand je lui parlais et je me mis à lui raconter tout ce que la sage-femme m'avait dit quand j'étais moi-même à la clinique. Que ça se passerait bien, que ça ne durerait plus longtemps, que ça ne ferait pas mal, et toutes sortes de bêtises de ce genre. Je m'assis sur la chaise que j'avais prise dans le garage. Plus tard j'allai au chalet chercher l'eau qui était bouillante mais qui aurait le temps de refroidir. De la vapeur s'en échappait et je me sentais oppressée comme si je devais mettre moi-même un enfant au monde.

Il était neuf heures. Le fœhn secouait le toit et je commençais à grelotter de nervosité, aussi je me versai un peu de thé chaud. Une fois de plus je promis à Bella un accouchement facile et un beau veau en bonne santé. Elle avait tourné la tête vers moi et me regardait d'un air tourmenté et patient. Elle comprenait que je voulais l'aider et cela me redonnait un peu d'assurance.

Pendant un temps assez long il ne se passa rien. Je dus encore une fois enlever le fumier et préparer une nouvelle litière. Le fœhn s'arrêta et subitement tout devint très tranquille. La lampe brûlait, jaune et paisible sur le petit poêle. Il ne fallait surtout pas que je la renverse. Il me fallait faire attention à tant de choses. Peut-être que cette lumière allait être insuffisante au moment de l'accouchement.

Je me sentis soudain affreusement fatiguée. Mes épaules me faisaient mal et ma tête ballottait de droite à gauche. J'aurais voulu me coucher sur la litière fraîche préparée pour le veau et dormir. Je m'assoupis un peu et me

réveillai en sursaut. Bella saigna à nouveau et fut prise de fortes douleurs. Ses flancs se creusaient et travaillaient puissamment. Elle poussa plusieurs fois de faibles gémissements et je lui adressai des paroles encourageantes. Elle but un peu d'eau. Je compris qu'il faudrait encore du temps. Enfin une patte humide apparut et tout de suite après une deuxième. Bella se donnait beaucoup de mal. Tremblante d'émotion, j'attachai les deux petites pattes brunes ensemble et tirai sur la corde mais sans aucun succès. Je n'avais pas la force de deux hommes vigoureux. J'examinai Bella de plus près et d'un seul coup tout me devint clair. Je pouvais me représenter exactement comment le veau était placé. Cela ne servait à rien de tirer sur les pattes antérieures car la tête du veau était repoussée au lieu de venir en avant. Je me lavai les mains et je les plongeai prudemment dans le ventre chaud de Bella. C'était plus difficile que je ne l'avais cru. Je dus attendre que les douleurs s'interrompent pour pénétrer plus avant. Je parvins à saisir la tête des deux mains et à l'abaisser. La contraction suivante me coinça le bras mais la tête glissa vers le bas. Bella gémit très fort et fit un pas de côté. Je l'encourageai en appuyant de toutes mes forces sur la tête, à tel point que la sueur me coula jusque dans les yeux. La crispation de mes bras devint intolérable. Mais à ce moment la tête apparut. Bella respira, soulagée.

J'attendis la contraction suivante et tirai sur la corde, et le veau fut là, si subitement que je dus sauter en avant pour le recevoir sur mes genoux. Je le fis glisser doucement sur le sol, le cordon ombilical était déjà sectionné. Je posai le petit devant les pattes de Bella et elle commença tout de suite à le lécher. Nous étions toutes les deux ravies d'avoir si bien réussi. C'était un petit taureau et nous l'avions mis au monde ensemble. Bella ne pouvait pas s'arrêter de le lécher et moi d'admirer les boucles humides de son front. Il était gris-brun comme sa mère et deviendrait peut-être plus tard un peu plus foncé. Après quelques minutes il essayait déjà de se mettre sur ses pattes, et Bella dans son amour semblait vouloir le dévorer. À la fin, je trouvai qu'elle

l'avait assez léché et je soulevai le petit taureau pour le porter dans son box. Bella pourrait lui lécher les naseaux tant qu'elle voudrait en se penchant sur lui. Je donnai à la mère de l'eau tiède et du foin frais. Mais je savais que l'accouchement n'était pas encore tout à fait terminé. J'étais trempée de sueur. Il était minuit. Je m'assis sur la chaise et bus un peu de thé. Comme il ne fallait pas que je m'endorme, je me relevai et marchai de long en large dans l'étable.

Une heure après, Bella recommença à s'agiter. Cette fois il ne fallut que quelques minutes pour que le placenta soit expulsé puis elle se coucha, épuisée. Je nettoyai l'étable, remis de la paille fraîche et allai une dernière fois voir le veau. Il dormait, enfoui dans la paille. Je pris la lampe, verrouillai la porte de l'étable et retournai à la maison. Lynx me reçut avec agitation et je lui dis que tout s'était bien passé. Même s'il ne comprit pas mes paroles, il devina sûrement que quelque chose d'heureux était arrivé à Bella et, rassuré, il se retira sous le poêle. Je me lavai soigneusement, regarnis le poêle et me couchai.

Cette nuit-là, je ne sentis même pas la chatte sauter sur mon lit et je ne me réveillai qu'à l'aube. Mon premier but fut l'étable. Le cœur battant, je poussai le verrou. Bella était justement occupée à lécher le nez de son fils et à ce spectacle je poussai un soupir de soulagement. Le veau était déjà assuré sur ses pattes. Je le conduisis à sa mère et pressai son museau sur le pis. Il comprit tout de suite et se mit à boire goulûment. Bella passait d'un pied sur l'autre quand il enfonçait son crâne rond dans son ventre. C'était visiblement un petit gars très éveillé. Quand il eut bu tout son soûl, j'achevai de traire Bella. Le lait était jaune et gras et n'avait pas bon goût. Bella me parut amaigrie, presque efflanquée. Mais je savais qu'elle se remettrait vite si je la soignais du mieux que je pouvais. Je lisais dans ses yeux humides qu'elle nageait dans un doux bonheur. J'en fus si émue que je dus m'enfuir de l'étable.

Le fœhn tenait toujours et le vent et la pluie ne cessaient pas. Plus tard dans la journée, un ciel d'un bleu humide apparut derrière les nuages qui fuyaient et des ombres noires passèrent sur la clairière. Je me sentais nerveuse et tendue. La chatte était comme chargée d'électricité. Son poil se hérissait et crépitait quand je la caressais. Elle était agitée, me suivait en se plaignant, enfonçait son nez sec et brûlant dans mes paumes et refusait de manger. Je craignais déjà qu'elle n'ait attrapé une maladie, quand je compris qu'elle demandait un matou. Cent fois elle partit dans la forêt et quand elle en revenait, me couvrait de caresses en poussant des cris plaintifs. Même Lynx qui était indifférent au fœhn paraissait gagné par son agitation et courait sans but autour de la maison. Cette nuit-là, je fus réveillée par le bruit d'une bête inconnue – koua, koua – qui ressemblait assez à un cri de chat mais pas vraiment et je pris peur pour ma chatte. Elle ne revint pas de trois jours et je crus ne plus jamais la revoir.

Le temps changea et il commença à neiger. J'en fus contente car j'étais abattue et incapable de travailler. Le vent chaud m'avait fortement ébranlée. Je m'étais imaginé qu'il charriait une légère odeur de décomposition. Mais ce n'était pas sans doute pure imagination. Il suffisait de penser au dégel de tout ce qui se trouvait auparavant raide et glacé dans la forêt. C'était une bénédiction de ne plus entendre le vent et de contempler les flocons légers qui voltigeaient devant la fenêtre.

La chatte revint cette nuit-là. J'allumai la bougie et elle sauta sur mes genoux. À travers ma chemise je sentis son pelage froid et mouillé et je la serrai dans mes bras. Elle criait et criait et essayait de me raconter ce qui lui était arrivé. Elle me donnait des coups de tête et ses cris firent sortir de dessous le poêle Lynx qui vint joyeusement renifler celle qui nous était revenue. Finalement je me levai et fis chauffer du lait pour tous les deux. La chatte était affamée, ébouriffée et hérissée, comme le jour lointain où je l'avais trouvée, miaulante, devant la porte. Je riais, la grondais et la

félicitais en même temps et Lynx parut déconcerté quand elle le gratifia lui aussi de coups de tête. Quelque chose d'extraordinaire paraissait lui être arrivé. Peut-être que Lynx comprit quelque chose de plus que moi à tous ces cris, en tout cas il devait s'agir de quelque chose d'heureux car il trotta d'un air satisfait vers sa couche. Mais la chatte ne voulait toujours pas se calmer. Elle se pavanait dans la pièce, la queue dressée, et se frottait à mes jambes en continuant ses petits cris. C'est seulement quand je fus couchée et que j'eus soufflé la bougie qu'elle sauta près de moi sur le lit et se mit à faire soigneusement sa toilette. Pour la première fois depuis plusieurs jours je sentis que je me détendais. Le calme de la nuit d'hiver paraissait un doux miracle après le sifflement et le gémissement du fœhn. Je m'endormis enfin dans le ronronnement satisfait de la chatte.

Le matin il y avait dix centimètres de neige fraîche. Le vent ne s'était toujours pas levé et une blanche lumière tamisée s'étendait au-dessus de la clairière. Dans l'étable Bella me salua, impatiente que je lui amène son fils affamé. Il devenait de jour en jour plus fort et plus vif et le corps affaissé de Bella s'arrondissait de nouveau. Bientôt, rien ne rappellera plus cette nuit de janvier où soufflait le fœhn et qui avait vu naître le petit taureau.

Bella et son fils étaient entièrement accaparés l'un par l'autre et je me sentais déconcertée et exclue. Je comprenais que j'enviais Bella et je ne m'attardais pas à l'étable. On n'avait plus besoin de moi que pour apporter la nourriture, traire et nettoyer. Dès que j'avais refermé la porte, la pièce sombre se métamorphosait en une petite île de félicité, remplie de la tendresse et du souffle chaud des animaux. Il valait mieux que je me trouve du travail et que je n'y pense plus. Il ne restait presque plus de foin dans la grange et après le déjeuner je partis avec Lynx pour aller en chercher dans la gorge. La chatte était couchée sur mon lit, maigre, le poil terne et dormant du sommeil de l'épuisement. Je fis deux voyages dans la matinée en ramenant du foin puis je recommençai dans l'après-midi et le jour

suis. Il ne faisait pas froid. Il tombait juste de temps en temps quelques petits flocons secs. L'accalmie durait. C'était un hiver comme je les aime. Lynx, fatigué de courir entre le chalet et le pré du ruisseau, ne quittait plus son poêle, et la chatte dormait tout le jour, ne se levant que pour manger ou pour de courtes sorties nocturnes. Elle semblait boire le sommeil comme une médecine ; ses yeux redevenaient clairs et son poil brillant. Elle paraissait très heureuse et je finissais par croire que l'animal inconnu était bien un chat. Je le nommai Monsieur Koua-Koua et je me le représentai fier et très courageux car sans cela il n'aurait pas pu survivre dans la forêt. Je n'étais pas ravie de l'arrivée de petits chatons qui ne pourraient que me causer de nouveaux soucis, mais j'étais contente pour la chatte.

Tant de choses s'étaient passées depuis quelque temps. Perle avait été tuée, un petit taureau était né, la chatte avait trouvé un chat, des chevreuils étaient morts de froid et les bêtes de proie avaient eu un hiver opulent. Quant à moi, j'avais éprouvé tant d'émotions que je me sentais épuisée. Je restais couchée sur le banc et, les yeux fermés, je voyais à l'horizon des montagnes enneigées et des flocons blancs qui descendaient sur mon visage dans un grand silence lumineux. Il n'existait plus ni pensée, ni souvenir, rien que la vaste et silencieuse lumière de la neige. Je savais que de telles images étaient dangereuses pour quelqu'un de solitaire, mais je ne trouvais pas la force de lutter contre elles.

Lynx ne me laissa pas tranquille longtemps. Il revenait sans cesse vers moi et me poussait du nez. Je tournais péniblement la tête et, dans son regard brillant, la vie chaude et pressante semblait me faire signe. À la fin, je me levai en soupirant et repris mon labeur quotidien. Maintenant que Lynx, mon gardien et mon ami, n'est plus, cette tentation d'entrer dans le silence blanc et sans douleur devient parfois très grande. Je dois me surveiller plus sévèrement qu'avant.

La chatte fixe de ses yeux jaunes le lointain. Parfois elle revient brusquement vers moi et son regard me force à étendre la main et à caresser sa tête ornée d'un M noir. Si ma chatte trouve la caresse à son goût, elle se met à ronronner. Mais le plus souvent elle n'aime pas que je la touche et comme elle est trop polie pour protester, elle se contente de se figer sous ma main et de ne plus faire aucun mouvement. Alors lentement je retire ma main. Lynx était toujours heureux que je le caresse. À vrai dire, il lui était impossible d'agir autrement, mais je ne l'en regrette pas moins. Il était mon sixième sens. Depuis qu'il est mort je me sens comme amputée, quelque chose me manque et me manquera toujours. Ce n'est pas seulement parce qu'il m'était utile à la chasse ou pour suivre le gibier et qu'à présent je suis obligée de grimper pendant des heures à la recherche de la bête que j'ai tuée. Non ce n'est pas cela, même si ma vie en a été rendue plus difficile. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est que sans Lynx je me sens réellement seule.

Depuis sa mort je rêve souvent d'animaux. Ils me parlent comme des humains et dans mes rêves cela me semble tout naturel. Les gens qui peuplaient mes nuits pendant le premier hiver ont complètement disparu. Je ne les vois plus jamais. Ils ne se montraient pas particulièrement aimables dans ces rêves, alors que les animaux y sont amicaux et pleins d'entrain. Mais à la réflexion il n'y a là rien d'étonnant, cela montre tout au plus ce que j'ai toujours attendu des hommes et ce que j'ai toujours attendu des animaux.

Il vaudrait mieux ne pas rêver du tout. Depuis si longtemps que je vis dans la forêt, j'ai rêvé d'hommes, d'animaux et de choses mais une seule fois du mur. Je le vois pourtant chaque fois que je vais chercher du foin, ou plutôt je vois au travers. En hiver, quand les arbres et les buissons sont dénudés, je peux encore apercevoir très distinctement la petite maison. Mais

dès qu'il neige, on ne distingue plus aucune différence. Ici et là-bas un paysage blanc, à peine sali de mon côté par les traces de mes lourdes chaussures.

Le mur est devenu à ce point une partie de ma vie qu'il m'arrive d'oublier d'y penser pendant des semaines, et les fois où j'y pense, il ne me semble pas plus mystérieux qu'un mur de briques ou une clôture de jardin qui m'empêcherait de passer. Et d'ailleurs qu'a-t-il de si particulier ? D'être un objet fait d'une matière dont je ne connais pas la composition ? De tout temps j'ai eu affaire à des objets de ce genre. Le mur m'a obligée à commencer une vie complètement nouvelle mais ce qui me touche, ce sont toujours les mêmes choses qu'avant : la naissance, la mort, les saisons, la croissance et le déclin. Le mur n'est ni mort ni vivant, en vérité il ne me concerne pas, et c'est pourquoi je ne rêve pas de lui.

Un jour il faudra bien en tenir compte car je ne pourrai pas toujours vivre ici. Mais jusqu'à ce jour, je ne veux pas m'en occuper.

Depuis ce matin je suis persuadée que je ne rencontrerai plus jamais d'homme, à moins qu'il n'en reste un qui vive dans la montagne. S'il existait encore des hommes, il y a longtemps qu'ils auraient survolé le district en avion. J'ai constaté que même les nuages bas peuvent franchir cette frontière. Et ces derniers n'arrivent pas chargés de poison sinon je serais déjà morte. Pourquoi des avions ne passent-ils pas ? Cela aurait dû me frapper plus tôt. Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé. Où sont donc les avions de reconnaissance des vainqueurs ? N'y a-t-il pas eu de vainqueurs ? Je ne crois plus voir un jour leurs visages. Au fond je suis contente de n'avoir jamais pensé aux avions. Il y a un an, cette réflexion m'aurait jetée dans un affreux désespoir. Aujourd'hui ce n'est plus le cas.

Depuis quelques semaines, mes yeux semblent ne pas aller tout à fait bien. De loin je vois parfaitement mais lorsque j'écris, les lignes se confondent. C'est peut-être dû à la faible lumière ou à la mine dure de mon

crayon. J'ai toujours été fière de mes yeux bien qu'il soit stupide d'être fier d'un avantage physique. Je ne pouvais pas imaginer quelque chose de pire que de devenir aveugle. Il est probable que je ne deviens que légèrement presbyte, inutile de se faire du souci. Bientôt ce sera une nouvelle fois mon anniversaire. Depuis que je vis dans la forêt, je ne m'aperçois pas que je vieillis. Personne n'est là pour me dire comment je suis, et moi-même je n'y pense jamais. Aujourd'hui, c'est le vingt décembre. J'écrirai jusqu'à ce que commencent les travaux de printemps. L'été sera moins fatigant cette année puisque je n'irai pas à l'alpage. Bella se contentera de paître comme le premier été sur le pré de la forêt et je n'aurai pas à grimper le long chemin fatigant.

Le mois de février de la première année est complètement vide sur mon agenda. Mais je m'en souviens assez bien. Je crois qu'il a été plus chaud et humide que froid. L'herbe de la clairière recommençait à verdier au-dessous des tiges jaunes de l'automne. Le fœhn ne soufflait pas, cependant il faisait un temps d'ouest presque doux. En fait, ce temps n'était pas normal pour un mois de février. J'en étais ravie ; le gibier trouvait partout des feuilles et de l'herbe sèche et pouvait reprendre des forces. Les oiseaux allaient bien aussi. Ils ne s'approchaient pas du chalet, ce qui signifiait qu'ils n'avaient pas besoin de moi. Les corneilles seules me restèrent fidèles jusqu'à l'arrivée du printemps. Chaque matin, à la même heure, elles s'abattaient dans la clairière et après de longs tournolements et des cris excités se perchait sur les arbres. Tard dans l'après-midi, au crépuscule, elles s'envolaient et quittaient la forêt en décrivant des cercles et en criant. Je n'ai jamais su où se trouvaient leurs quartiers de nuit. Les corneilles mènent une double vie excitante. Avec le temps, j'éprouvais pour elles une certaine affection et je ne comprenais pas pourquoi elles m'avaient fait tellement horreur jadis. En ville je ne les voyais jamais que sur des terrains vagues crasseux et elles me faisaient l'effet de misérables animaux crasseux. Ici,

sur les pins étincelants, elles paraissaient d'autres oiseaux et j'en oubliais mon ancienne antipathie. Aujourd'hui j'attends chaque jour leur venue car elles m'indiquent l'heure. Même Lynx s'était habitué à elles et les laissait tranquilles. En fait, il s'habitua à tout ce qui me plaisait. Il s'adaptait facilement. Par contre, les corneilles restaient pour la chatte une source d'irritation. Elle montait sur le bord de la fenêtre et les fixait, les poils hérissés et les babines retroussées, puis quand elle avait manifesté sa colère assez longtemps, elle se couchait, maussade, sur le banc et cherchait à la noyer dans le sommeil. En haut du chalet avait vécu une chouette. Depuis que les corneilles étaient apparues, elle était partie. Je n'avais rien contre cette chouette, mais comme nous attendions des chatons j'étais contente que les corneilles l'aient chassée.

Vers la fin de février, l'état de la chatte ne faisait plus aucun doute. Elle était devenue grosse et sa mauvaise humeur alternait avec des accès de tendresse. Lynx considérait ce changement avec perplexité. Il ne devint prudent que lorsqu'il eut reçu un vigoureux coup de tête ; alors il s'éloigna de son amie et de ses sautes d'humeur. Il paraissait avoir oublié que tout cela s'était déjà déroulé de la même façon. Cette fois-ci, il est probable qu'il n'y aurait plus de Perle et c'était tant mieux. Mais bien sûr, avec des origines si diverses on ne pouvait rien affirmer. Contre toute raison, je commençais à me réjouir de la nouvelle portée. Cette perspective me changeait les idées et m'occupait. Mon humeur s'améliorait avec l'allongement des jours et l'approche du printemps. L'hiver dans la forêt est à la limite du supportable, surtout quand on n'a pas de compagnon.

Dès février, je vécus autant que possible dehors. L'air me fatiguait et me donnait faim. J'examinai ma réserve de pommes de terre et constatai que je devais me montrer économe si je voulais arriver à la prochaine récolte. Il n'était pas question de toucher à la réserve pour les semences. Je devrais me contenter de viande et de lait tout l'été. Mais cette année j'allais pouvoir

agrandir mon champ. Je mangeais les pommes de terre avec la peau, pour les vitamines. J'ignore si ça servait à quelque chose, mais je trouvais cette pensée réconfortante. Tous les deux ou trois jours, je m'octroyais une pomme et entre-temps je mâchonnais les minuscules pommes sauvages qui avaient un goût si âcre qu'il était difficile de les avaler. J'en avais assez pour l'hiver. Bella donnait à présent tellement de lait que le petit taureau ne pouvait pas tout boire et qu'il me restait même un peu de beurre en surplus que je faisais fondre. En hiver, la question de la nourriture était moins compliquée qu'en été car la viande se conservait plus longtemps. Ce qui me manquait, c'étaient les fruits et les légumes. Je ne savais pas combien de temps le taureau devait téter et je cherchai des renseignements dans tous les almanachs mais en vain. Ils avaient été écrits pour des gens qui avaient déjà l'expérience de l'élevage. Mon ignorance me causait bien des émotions. Je pressentais à chaque moment des dangers que je n'aurais pas su prévoir à temps. Je m'attendais toujours à des surprises et ne pouvais rien y faire sinon les accueillir avec sérénité.

Pour le moment, je laissai le taureau téter tout son soûl. L'important était qu'il devienne grand et fort. Je n'avais pas la moindre idée de l'âge que devait atteindre un taureau pour procréer, mais j'espérais qu'il saurait me montrer sa virilité en temps voulu. Je voyais bien le côté aventureux de mon plan, mais je n'avais pas d'autre alternative que d'en espérer la réussite. Je ne connaissais pas les conséquences d'une telle consanguinité. Peut-être que dans ce cas, Bella ne pourrait pas avoir de veau ou bien que le veau serait atteint de malformation. Je ne trouvais rien à ce sujet dans les almanachs. Le croisement d'un taureau avec sa mère n'était sans doute pas une chose courante. Comme il m'est désagréable de ne pas faire de plans et de tâtonner dans le noir, j'eus de la peine à conserver ma tranquillité. L'impatience a toujours été mon principal défaut, même si la forêt m'a appris à la maîtriser jusqu'à un certain point. Me tordre les mains ne ferait

pas pousser mes pommes de terre plus vite et mon petit taureau ne deviendrait pas adulte en une nuit. D'ailleurs, il m'arriva plus d'une fois quand il le fut devenu de regretter mon petit veau tout rond. Il me posa alors des problèmes qui me compliquèrent la vie.

Je n'avais qu'à attendre et à attendre encore. Ici tout vient en son temps, un temps qui n'est pas harcelé par des milliers de montres. Rien ne pousse ni ne presse. Je suis la seule à être impatiente dans cette forêt et à en souffrir.

Le mois de mars amena un changement de temps. Il neigea et gela et dans la nuit la forêt se transforma en un étincelant paysage d'hiver. Le froid cependant n'était pas trop vif ; à midi le soleil réchauffait déjà la pente de la colline et l'eau gouttait des toits. Le gibier n'était plus menacé car aux endroits ensoleillés apparaissaient d'assez grandes surfaces couvertes d'herbe et de feuillage. Ce printemps-là, je ne découvris plus de chevreuils morts. Quand il faisait soleil, je partais dans la forêt avec Lynx ou bien j'allais chercher du foin dans la cabane. Une fois, je tuai un chevreuil mâle affaibli et je le congelai. Enfin le dégel arriva, pendant quelques jours il plut et le vent souffla. Le brouillard descendait si bas que, de la maison, je ne voyais plus l'étable. Je vivais sur un petit îlot de chaleur au milieu d'une mer de brume humide. Lynx commença à faire grise mine à force de trotter entre le chalet et la clairière. Je ne pouvais rien pour lui car je craignais l'humidité et je ne voulais pas m'enrhumer. Je sentais déjà des picotements dans ma gorge et je toussais légèrement. Mais ce n'était pas grave et mon état s'améliora au bout de vingt-quatre heures. Il n'en fut pas de même pour les rhumatismes qui rendaient toutes mes articulations douloureuses. Subitement mes doigts enflèrent et rougirent ; je ne pouvais plus les plier sans souffrir. J'avais un peu de fièvre et j'avalai les comprimés anti-inflammatoires de Hugo, assise avec mauvaise humeur dans le chalet et m'imaginant que je ne pourrais bientôt plus bouger mes mains.

Enfin la pluie se changea en giboulées, puis de nouveau en neige. Mes doigts étaient toujours enflés et chaque mouvement me faisait mal. Lynx, comprenant que j'étais malade, m'accablait de démonstrations de tendresse. À tel point qu'une fois je me mis à pleurer, après quoi nous restâmes assis sur le banc, aussi consternés l'un que l'autre. Les corneilles perchées sur les pins attendaient les déchets. Elles semblaient me considérer comme une merveilleuse institution, une sorte d'assurance sociale, et elles devenaient chaque jour plus paresseuses.

Le onze mars, la chatte sauta du lit, se planta devant l'armoire et demanda avec insistance à y pénétrer. Je pris de vieux chiffons que je plaçai au fond du meuble et elle s'y installa. Je fis mon travail et ce n'est que le soir en rentrant de l'étable que je pensai à regarder dans l'armoire. Tout était déjà fini. La chatte ronronnait avec force et me lécha les mains joyeusement. Cette fois c'étaient trois chatons, tous trois bien vivants. Trois tigrés allant du plus clair au plus foncé, déjà propres et bien lustrés, et pleins d'appétit. La chatte prit à peine le temps de boire et revint à sa portée. Je laissai la porte de l'armoire entrebâillée et chassai Lynx qui s'approchait, curieux. La chatte n'était plus aussi sauvage qu'à la naissance de Perle. Elle continuait à se hérissier et à cracher en voyant Lynx, mais ça ne semblait plus être que pour la forme. C'était extraordinaire de voir à quel point Lynx se passionnait pour cet heureux événement. Comme il ne savait pas comment manifester son enthousiasme, il engloutit une double ration. J'avais déjà remarqué que chaque émotion spirituelle déclenchait chez lui une terrible fringale. La chatte réagissait de la même façon ; quand elle s'était énervée contre les corneilles, elle retournait souvent à son bol. Cette nuit-là, la chatte ne vint pas sur mon lit ; je restai éveillée en pensant à Perle. La tache de sang sur le sol ne voulait pas disparaître. J'étais décidée à

ne pas la recouvrir. Je devais m'y habituer et vivre avec elle. Et voilà qu'à présent, il y avait trois nouveaux petits chatons. Je pris la ferme résolution de ne pas m'y attacher, mais il était à prévoir que je n'y arriverais pas.

Le temps finit par s'améliorer lentement. Dans la plaine le ciel devait déjà être découvert mais sur les montagnes il fallut au brouillard encore une semaine pour se dissiper. Après quoi il se mit à faire presque aussi chaud qu'en été, et en une seule nuit l'herbe et les fleurs sortirent de la terre humide. Le changement avait été si rapide que j'éprouvai quelque difficulté à m'y adapter. Je ne me portai pas mieux tout de suite et je me sentis même pendant plusieurs jours plus fatiguée que pendant l'hiver. Seul l'état de mes doigts s'améliora d'un coup. Les petits chats poussaient bien mais ils n'étaient pas encore sortis de l'armoire. La vieille chatte ne se faisait pas autant de souci pour eux que pour Perle. La nuit elle aimait sortir une petite heure. Peut-être avait-elle à présent une plus grande confiance en moi, ou bien les petits tigrés lui semblaient-ils moins menacés. Elle avalait à pleins bols le lait de Bella qu'elle transformait dans son corps en lait qui convenait aux petits chats. Le vingt mars, elle me présenta ses chatons. Ils étaient tous les trois gras et bien lustrés mais aucun n'avait les longs poils de Perle. L'un avait le museau plus fin que les autres et j'en déduisis que c'était une femelle. Il est presque impossible de reconnaître le sexe des petits chats et j'avais peu d'expérience en la matière. À partir de ce moment, la chatte joua dans la pièce avec ses enfants. Ils devinrent une source d'amusement pour Lynx qui se conduisait comme s'il en était le père. Quant à eux, dès qu'ils eurent compris qu'ils n'avaient rien à craindre, ils se mirent à le tracasser comme ils tracassaient leur mère. Parfois Lynx en avait assez et trouvait qu'il était temps qu'ils aillent se coucher. Avec précaution, il les transportait dans l'armoire. Mais le dernier était à peine posé que le premier gambadait déjà dans la chambre. La chatte regardait faire Lynx et si j'ai vu un jour une chatte sourire avec une joie maligne c'est bien elle. À la fin elle se levait,

distribuait quelques coups de patte et poussait sa progéniture dans l'armoire. Elle les traitait bien moins doucement qu'elle n'avait traité Perle. C'était d'ailleurs nécessaire car ils étaient joueurs et bagarreurs d'une façon incroyable. Monsieur Koua-Koua semblait avoir réussi à s'imposer. Ils passaient leur temps à courir dans la maison et je devais sans arrêt faire attention à ne pas leur marcher dessus.

Je ne sais pas comment cela arriva, mais un jour au cours d'une partie de cache-cache animée, celui qui avait le museau le plus fin fut pris de convulsions et quelques minutes après il était mort. Je n'avais rien vu et je ne compris pas ce qui s'était passé. Il ne paraissait pas du tout blessé. La vieille chatte courut à lui, le lécha tendrement, mais déjà tout était fini. J'enterrai le petit chat aux côtés de Perle. La chatte le chercha pendant une heure puis continua à s'occuper des deux autres comme s'il n'y avait jamais eu de troisième. Il ne semblait pas manquer non plus à ses deux frères. Lynx, qui ne se trouvait pas à la maison, eut, quand il revint, un mouvement de surprise. Il me regarda d'un air interrogateur puis il alla voir dans l'armoire. Mais entre-temps il fut distrait par quelque chose et oublia pourquoi il y était allé. Pourtant je suis sûre qu'il avait remarqué qu'un des chats manquait. Je suis le seul être au monde qui pense parfois à ce petit animal au fin museau. Sa tête avait-elle cogné contre le mur ou bien les petits chats sont-ils eux aussi sujets aux convulsions ? Je suis contente qu'il n'ait pas souffert et je sais au moins ce qu'il est devenu. Naturellement je ne le regrette pas autant que Perle, cependant il me manque aussi.

Les deux autres étaient effectivement des mâles comme il apparut peu à peu. Depuis qu'il faisait chaud, ils jouaient devant la porte et j'étais inquiète car ils essayaient à tout moment d'aller traîner dans les buissons. Ils commencèrent très tôt à attraper des mouches ou des coléoptères et firent connaissance à leurs dépens avec les grandes fourmis de la forêt. Au début leur mère les surveillait de très près, mais je remarquai que cette garde

d'enfants commençait à l'ennuyer. En tout cas les gifles qu'elle distribuait devinrent de plus en plus vigoureuses. On pouvait difficilement le lui reprocher, les deux chats étaient indomptables et pas du tout obéissants. Je leur avais donné comme noms Tigre et Panthère. Panthère était rayé de noir et de gris clair et Tigre de noir et de gris foncé sur fond roux. Quand j'en avais le loisir, j'aimais contempler leurs jeux de bêtes de proie. C'est ainsi que les deux chats avaient reçu un nom alors que le petit taureau n'en avait toujours pas. Je n'avais rien trouvé. La vieille chatte non plus n'avait pas de nom. Elle a bien sû cent petits noms d'amitié, mais elle n'a jamais eu de véritable nom permanent. Je pense qu'il était trop tard pour qu'elle s'y habitue.

Les corneilles, qui auraient pu devenir dangereuses pour les petits chats, avaient regagné, dès qu'il avait commencé à faire chaud, leurs quartiers d'été inconnus et l'on n'entendait plus la chouette. Parfois, assise sur le banc au soleil, je réfléchissais aux origines de Panthère et de Tigre et je me disais qu'ils auraient peut-être une chance de survivre. Évidemment il m'avait été impossible de ne pas m'attacher à eux. Je me faisais déjà du souci. J'aurais voulu les voir très vite devenir grands et forts et aussi rusés que leur mère. Mais avant d'avoir eu le temps d'apprendre autre chose qu'à attraper les mouches, Panthère disparut dans les buissons et ne revint plus. Lynx partit à sa recherche mais le chat avait disparu. Sans doute une bête de proie l'avait-elle emporté.

Tigre resta donc seul. Il miaula longtemps en cherchant son frère puis, comme il ne le trouvait pas, il recommença à jouer avec sa mère ou avec Lynx et moi. Quand personne ne s'occupait de lui, il courait comme un fou derrière un insecte, s'amusait avec des petites branches et des boulettes de papier que je lui confectionnais avec les pages d'un roman policier. Cela me faisait de la peine de le voir à ce point solitaire. Son pelage était très bien dessiné et faisait honneur à son nom. Je n'ai jamais connu de chat plus

turbulent et plus vivant. Avec le temps il finit par devenir mon chat puisque sa mère ne voulait plus de lui, et que Lynx se méfiait de ses griffes acérées. Il ne me quittait pas et me considérait tour à tour comme une mère de rechange ou un compagnon de jeux. Il me donna d'innombrables coups de griffes avant de comprendre qu'en jouant il devait les rentrer. Dans le chalet il déchirait tout ce qu'il pouvait attraper et se faisait les griffes sur les pieds de la table et du lit. Mais cela m'était égal car je ne possédais aucun meuble de valeur et, même si j'en avais eu, un chat bien vivant comptait plus pour moi que n'importe quel meuble. Il sera encore souvent question de Tigre dans ce récit. Pourtant je n'ai même pas pu le garder un an. Il m'est difficile de croire qu'un animal si plein de vie soit mort. Parfois je m'imagine qu'il est parti dans la forêt avec Monsieur Koua-Koua et qu'il y mène une vie libre et sauvage. Mais ce ne sont que des rêves. Je sais bien qu'il est mort. Sans cela il serait revenu, au moins de temps en temps.

Peut-être que la chatte retournera dans la forêt au printemps et qu'elle aura encore des petits. Qui sait. Le grand matou sera peut-être mort à cette époque ou peut-être que la chatte, après sa grave maladie de l'an dernier, ne sera plus capable d'avoir des chats. Mais si nous avons des chatons, tout se passera comme d'habitude. Je me promettais de ne pas y faire attention, puis je commencerai à les aimer et pour finir je les perdrai. Il y a des moments où je pense avec plaisir au temps où il n'existera plus rien à quoi je puisse m'attacher. J'en ai assez de savoir d'avance que tout me sera enlevé. Mais ce temps n'arrivera pas, car aussi longtemps qu'il y aura dans la forêt un seul être à aimer, je l'aimerai et si un jour il n'y en a plus, alors je cesserai de vivre. Si tous les hommes m'avaient ressemblé, il n'y aurait jamais eu de mur et le vieil homme ne serait pas couché près de la fontaine, métamorphosé en pierre. Mais je comprends pourquoi ce sont les autres qui ont toujours eu le dessus. Aimer et prendre soin d'un être est une tâche très pénible et beaucoup plus difficile que tuer ou détruire. Élever un enfant

représente vingt ans de travail, le tuer ne prend que dix secondes. Même le taureau a mis un an pour devenir grand et fort et quelques coups de hache ont suffi à l'anéantir. Je pense à tout ce temps pendant lequel Bella l'a porté patiemment dans son ventre et l'a nourri ; je pense aux heures difficiles de sa naissance et aux longs mois qu'il a fallu pour que le petit veau se transforme en un puissant taureau. Le soleil a dû briller pour faire pousser l'herbe dont il avait besoin, l'eau a dû jaillir et tomber du ciel pour l'abreuver. Il a fallu l'étriller et le brosser, enlever le fumier pour que sa litière soit sèche. Et tout cela a eu lieu en vain. Je ne peux m'empêcher d'y voir un désordre horrible et excessif. L'homme qui l'a abattu était certainement fou, mais sa folie même l'a trahi. Le désir secret de tuer devait déjà sommeiller en lui auparavant. Je pourrais aller jusqu'à en avoir pitié puisque telle était sa nature. Pourtant j'essaierai toujours de l'éliminer, parce qu'il m'est impossible de supporter qu'un être ainsi constitué puisse continuer à tuer et à détruire. Je ne pense pas qu'il en reste un autre de son espèce dans la forêt, mais je suis devenue aussi méfiante que ma chatte. Mon fusil chargé est toujours suspendu au mur et je ne fais pas un pas dehors sans mon couteau de chasse aiguisé. J'ai beaucoup réfléchi à toutes ces choses et je suis même parvenue à comprendre les meurtriers. La haine qu'ils ressentent envers tout ce qui peut engendrer une vie nouvelle doit être terrible. Je le comprends mais je dois me défendre contre eux, moi personnellement. Il n'y a plus personne qui puisse me protéger ou travailler à ma place et me permettre ainsi de me livrer à mes spéculations sans être dérangée.

Comme en avril le temps se maintenait au beau, je décidai de fumer le champ de pommes de terre. Le tas de fumier s'était élevé. Je remplis deux sacs que je fis glisser jusqu'au champ sur des branches de hêtre. J'étais le fumier dans les sillons, puis je le recouvris de terre. Je répandis aussi du fumier dans le petit jardin de haricots. Après cela, il fallut que j'aie

chercher du foin à la grange ; puis le bois commença à manquer et je passai la semaine à en scier et en couper. J'étais fatiguée mais satisfaite que le travail ait recommencé et que les jours soient devenus plus longs. La question d'un déménagement à l'alpage me préoccupait de plus en plus. L'entreprise me paraissait terriblement fatigante, même si je n'emportais que le strict minimum et acceptais de me contenter de la vie rudimentaire de l'alpage. Je me faisais surtout du souci pour les chats. N'a-t-on pas coutume de dire qu'ils sont plus attachés à la maison qu'à ceux qui l'habitent ? Je voulais les emmener à tout prix, mais cela risquait de mal tourner. Plus j'y réfléchissais et plus les difficultés m'apparaissaient insurmontables. Je ne devais pas oublier le pré du ruisseau et le champ de pommes de terre. Le foin devait être coupé et rentré, ce qui signifiait sept heures de chemin ajoutées au travail. Il me faudrait remettre à l'automne le sciage du bois et je n'aurais pas de truites de tout l'été. Pendant que j'hésitais et tenais ce projet pour irréalisable, je savais en mon for intérieur que j'avais résolu depuis longtemps de monter à l'alpage. C'était utile à Bella et au taureau et je n'aurais qu'à me débrouiller pour venir à bout de ce surcroît de travail. Trop de choses dépendaient pour nous de la prospérité des deux bêtes. Je n'avais pas le droit de me ménager. Le pré de la forêt ne pouvait pas leur suffire et je devais économiser le foin du pré du ruisseau pour l'hiver. Après être convenue que je m'étais depuis longtemps résolue au déménagement, en fait depuis la première fois que j'avais vu les vertes prairies de l'alpage, je me sentis plus tranquille bien qu'un peu accablée. Je ne voulais pas partir sans avoir planté les pommes de terre. Et il me fallait rentrer autant que possible une petite provision de bois. Le temps se maintenait mais je n'osais pas cependant m'attaquer aux pommes de terre car il pouvait encore changer. Je commençai donc à m'occuper du bois. Je travaillais lentement mais tous les jours et j'empilais les bûches autour de la maison. Il y eut enfin un dimanche où, après avoir fait le nécessaire à l'étable, je pus dormir

tout le reste du temps. J'étais si fatiguée que j'avais l'impression que je ne pourrais jamais plus me relever. Mais le lundi, je retournai à mon tas de bois et je recommençai à traîner des bûches.

Le printemps fleurissait autour de moi et je ne voyais que mes bûches. Le tas de sciure s'élevait de jour en jour. La résine me collait à la peau, mes mains étaient pleines d'échardes et mes épaules me faisaient mal mais j'étais comme possédée par l'idée de couper le plus de bois possible. Cela me donnait un sentiment de sécurité. J'étais beaucoup trop fatiguée pour avoir faim et je nourrissais mes bêtes comme un automate. Je crois que je ne vivais que de lait. Jamais je n'en avais bu autant de ma vie. Puis d'un seul coup je compris qu'il fallait que je m'arrête. J'avais excédé mes forces. J'échappai à ce délire de travail et pendant quelques jours je vaguai en robe de chambre et en pantoufles et m'occupai de moi. Lentement, je recommençai à manger des orties en épinards et des pommes de terre.

Entre-temps, la chatte avait complètement cessé de s'intéresser aux turbulences de son fils. Chaque fois que gauchement il tentait de l'approcher, elle lui donnait une tape et lui faisait clairement entendre qu'il n'était plus un enfant. Tigre était devenu un vrai polisson. Il ne s'aventurait pas avec sa mère mais il tourmentait Lynx toute la journée. Que ce chien était patient ! Il aurait pu tuer le petit chat d'un coup de dent et il le maniait toujours très prudemment. Un jour pourtant, même pour Lynx, le moment fut venu de donner à Tigre une bonne leçon. Il saisit le chaton par l'oreille, le traîna hérissé et hurlant à travers la pièce et le jeta sous le lit. Après quoi il se retira sous son poêle pour pouvoir dormir en paix. Tigre comprit parfaitement. Mais comme il lui était impossible de se tenir tranquille, il se précipita sur moi et me promut au rang de nouvelle victime.

Je n'étais pas encore remise de mon travail avec le bois et il ne me laissait pas tranquille une minute. Il exigeait sans cesse que je lui jette des petites balles ou que je lui coure après. Il adorait se cacher et me mordre la

jambe au moment où je passais près de lui sans le voir. Il ne lui manquait que deux petites mains pour applaudir quand je sautais de côté de frayeur. Sa mère nous observait, sans cacher sa réprobation. Je crois qu'elle me méprisait de me laisser faire de cette façon. Et, sans doute, Tigre était souvent une véritable peste. Mais lorsque je pensais au sort de ses frères et sœurs, je n'avais pas le cœur de le repousser. Il me remerciait à sa manière en se couchant sur mes genoux pour dormir, en frottant sa tête contre mon front ou bien, debout sur la table, il appuyait une patte contre ma poitrine et me regardait attentivement de ses yeux de miel blond. Ses prunelles étaient plus foncées et plus chaudes que celles de sa mère et son nez était toujours couvert d'une buée brune, comme s'il venait juste de boire du café. Il avait su gagner mon cœur et il me rendait mon affection avec une certaine fougue. Personne ne l'avait jamais maltraité et il n'avait pas encore fait les tristes expériences de sa mère. Il voulait toujours aller à l'étable avec moi. Là, il restait assis sur le poêle et me regardait avec intérêt, les moustaches dressées, m'occuper de Bella et du taureau. Il avait vite compris que Bella était la source du bon lait et il fallait que je lui remplisse son petit bol dès que j'avais fini de traire. Il ne s'approchait des deux grandes bêtes que très prudemment et prêt à la fuite car, pour lui, même le petit taureau était un géant.

Depuis que Tigre s'était attaché à moi, Lynx était devenu un peu jaloux. Un jour, je le mis devant moi, le caressai d'abord, puis le petit chat, et je lui expliquai que rien n'était changé pour notre amitié. J'ignore s'il comprit vraiment. Mais ensuite il supporta mieux le chaton et comme il voyait que j'y tenais, il s'institua son gardien. Dès que Tigre s'égarait dans les buissons, il le ramenait par la peau du cou. La vieille chatte ne s'en occupait plus du tout. Elle avait repris sa vie habituelle, dormait le jour et partait la nuit à la chasse. Elle rentrait vers le matin et s'endormait en ronronnant contre mes genoux. Tigre avait conservé une affection enfantine pour

l'armoire et continuait à dormir sur son ancienne couche. Il ne s'était pas encore rendu compte qu'il était un animal nocturne et préférait jouer au soleil. J'en étais ravie car dans la journée on pouvait le surveiller et je l'enfermais dans la chambre quand je sortais avec Lynx.

Mes mauvais pressentiments ne m'avaient pas trompée. Le début de mai fut froid et humide. Il y eut même de la grêle et de la neige et j'étais contente que les pommiers aient achevé leur floraison. Il me restait trois pommes ratatinées et, un jour que j'avais très faim, je les mangeai toutes les trois. Les orties furent à nouveau recouvertes par la neige comme toutes les fleurs. Mais j'avais peu de temps pour me soucier des fleurs.

Une fois au printemps, alors que j'étais allée chercher du foin à la cabane, je vis trois ou quatre violettes. Sans réfléchir j'étendis la main et rencontrai le mur. J'avais cru sentir leur parfum mais dès que ma main eut touché le mur, le parfum se dissipa. Les violettes tournaient vers moi leurs petites faces mais je ne pouvais pas les atteindre. Cet incident sans importance me fit une forte impression. Ce soir-là, je restai longtemps assise sous la lampe, Tigre sur mes genoux, essayant de retrouver mon sang-froid. Pendant que je caressais Tigre pour l'endormir, j'oubliai peu à peu les violettes et me sentis de nouveau chez moi. C'est tout ce qui m'est resté des fleurs de ce premier printemps : le souvenir de ces violettes et du mur lisse et froid sous ma main.

Vers le dix mai, je commençai à faire une liste des objets que je voulais emporter à l'alpage. Il y en avait peu mais encore trop quand je songeais que je devais tout transporter sur mon dos. J'éliminais et éliminais et il en restait toujours trop. Je finis par en faire plusieurs lots. Puisque ma charge était limitée, je devais prendre plusieurs jours pour déménager. J'essayais chaque jour de trouver la meilleure solution, la plus rationnelle. Le quatorze mai, le temps s'améliora et s'adoucit et il me fallut planter les pommes de terre. En effet j'avais pris du retard et je ne pouvais plus attendre. J'avais

déjà agrandi le champ en automne. En le travaillant, je constatai qu'il était encore trop petit et je retournai une nouvelle parcelle. J'isolai celle-ci avec des piquets de branches car je voulais savoir si le fumier que j'avais répandu aurait une influence sur la récolte. Comme il m'avait fallu enlever une partie de la clôture, je dus la reconstituer avec des rameaux et des lianes. Enfin ce travail fut achevé. Il ne restait plus beaucoup de pommes de terre mais j'étais contente de ne pas avoir touché la partie réservée à la semence.

Le vingt mai commença le déménagement. Je remplis le grand sac à dos de Hugo et le mien, et je me mis en route avec Lynx. Sur le pré, devant la cabane, la neige avait fondu et l'herbe nouvelle était verte et brillait sous le ciel bleu. Lynx courait dans l'herbe tendre avec exubérance. Quelque chose l'incitait à s'y rouler sans arrêt, ce qui lui donnait un air comique et maladroit. Je vidai les deux sacs. Je bus du thé de mon thermos puis je m'allongeai sur la paillasse du lit pour me reposer un peu. La cabane se composait de la cuisine où se trouvait le lit et d'une pièce. Je ne restai pas longtemps sur la paillasse, j'avais hâte de visiter l'étable. Elle était naturellement beaucoup plus grande que ma cabane et bien mieux tenue. Le trajet jusqu'à la fontaine n'était pas long, une trentaine de pas. La fontaine paraissait en bon état, même si la conduite en bois en était un peu vermoulue. Dans l'étable, il y avait un petit tas de bois qui me suffirait pour deux semaines. En été je pouvais d'ailleurs utiliser du bois mort. Une cognée suspendue au mur ferait l'affaire. Le plus important, c'étaient les ustensiles pour le lait. Il y avait plusieurs seaux et un grand récipient en terre dans lequel on avait dû jadis faire du fromage. Il y avait aussi assez de casseroles pour une personne et je n'avais pas besoin d'en apporter. Je remarquai que les seaux à lait étaient très propres, à l'inverse des casseroles, tout comme l'étable en comparaison de la cabane. Le vacher semblait avoir nettement distingué ses intérêts privés de ceux du service.

Je décidai de ne pas amener la lampe du chalet et de me contenter de bougies et de ma lampe de poche. Mais je tenais à apporter le petit réchaud à alcool pour ne pas avoir à allumer le poêle les jours de chaleur. Le déménagement profiterait certainement à Bella et au taureau. Ici en haut, la lumière et le soleil abondaient et il y avait une bonne pâture pour des mois. Et puis l'été serait vite passé et l'air sec et le soleil me guériraient de mes rhumatismes. Lynx reniflait avec intérêt tous les objets et semblait d'accord sur tout. La plus agréable de ses qualités était de trouver toujours très bien ce que je faisais. Il est vrai que ce n'était pas sans danger car cela m'encourageait parfois à entreprendre des choses pas très raisonnables ou même périlleuses.

Les jours suivants furent consacrés à porter jusqu'à l'alpage tout ce qui me paraissait indispensable, et le vingt-cinq mai je pus dire adieu au chalet de chasse. Les derniers temps, j'avais laissé Bella et le taureau paître dans la clairière afin que le petit s'habitue un peu à marcher en plein air. Ce changement avait mis le taureau dans un état de joyeuse excitation. Il n'avait jamais connu que l'étable obscure. Son premier jour sur le pré fut sans doute le plus heureux de sa vie. Je posai un billet sur la table du chalet : "Je suis à l'alpage", puis je fermai la porte à clef. Pendant que j'écrivais ce billet, je m'étonnais de l'espoir fou qu'il témoignait, mais je ne pouvais pas agir autrement. Je portais le sac à dos, les jumelles et le bâton ferré. Je conduisais Bella avec une corde à côté de moi. Le petit taureau se serrait contre sa mère et je n'avais pas à craindre qu'il se sauve. Je recommandai cependant à Lynx de faire attention à lui.

J'avais mis les deux chats dans une boîte percée de trous que j'avais attachée à mon sac. Je n'avais pas trouvé d'autre moyen de les transporter. Ils étaient fous de rage d'être ainsi emprisonnés et dès le début ils se mirent à crier. Bella sembla d'abord un peu troublée par ces cris puis elle s'y habitua et marcha tranquillement à mes côtés. J'avais très peur à l'idée

qu'elle ou le taureau glissent et tombent et se cassent une patte. Mais tout se passa mieux que je ne l'avais imaginé. Au bout d'une heure, la vieille chatte se calma et seuls les cris lamentables de Tigre continuèrent à me percer les oreilles. Je m'arrêtais de temps en temps pour permettre au petit taureau, qui n'était pas habitué à marcher, de se reposer un peu. Lui et Bella profitaient de ces haltes pour brouter les jeunes feuilles des arbres. Ils semblaient bien moins inquiets que moi et prenaient plaisir à cette excursion. Je voulus consoler Tigre qui braillait toujours, ce qui eut pour seul résultat de réveiller la vieille chatte qui recommença à son tour. Je les laissai donc crier tout leur soûl en essayant de ne pas les écouter.

Le chemin était en assez bon état et montait en lacet. Il fallut tout de même quatre heures avant que notre bizarre procession n'atteigne l'alpage. Il était presque midi. Je laissai paître Bella et le taureau à côté de la cabane en demandant à Lynx de garder un œil sur eux. J'étais épuisée, moins par l'effort physique que par la tension nerveuse. Vers la fin, les cris des chats étaient devenus presque intolérables. Je fermai la porte et la fenêtre de la cabane et libérai les deux braillards. La vieille chatte se précipita sous le lit en feulant et Tigre se réfugia sous le poêle après un dernier cri de protestation. Je tentai quelques paroles d'encouragement mais ils ne voulurent rien entendre ; je les laissai donc où ils étaient. Je m'étendis sur la paillasse et fermai les yeux. Il me fallut une demi-heure avant d'être capable de me relever et d'aller dehors. Lynx, dressé sur ses pattes arrière, était en train de boire à la fontaine sans quitter des yeux ses protégés. Je le félicitai en le caressant et il parut visiblement soulagé d'être relevé de cette garde. Bella s'était couchée et le taureau serré contre son flanc avait l'air si épuisé que je me remis à me faire du souci. Je posai un baquet d'eau à côté d'eux. Plus tard, ils iraient en bas boire à la fontaine. Je n'avais pas à craindre qu'ils s'éloignent, dans l'état de fatigue où ils se trouvaient. Nous avions tous bien mérité un peu de repos. Je me recouchai sur le lit. Je dus

garder la porte fermée à cause des chats. Lynx s'allongea à côté de la cabane pour faire un petit somme sous un buisson. Quelques minutes après, je dormais aussi et je ne me réveillai que le soir, encore exténuée et sans entrain. La cabane était couverte d'une épaisse couche de crasse et j'en étais incommodée. Mais ce soir-là, il était trop tard pour entreprendre un grand nettoyage. Je me contentai de récurer les casseroles dont j'avais besoin avec de la paille de fer et du sable, puis je mis des pommes de terre à cuire sur le réchaud à alcool. Je défis le lit et sortis sur le pré la paillasse qui sentait le renfermé. Je la battis avec un bâton et il s'en éleva un nuage de poussière. Je ne pouvais pas faire plus pour le moment mais je me promis de la porter dehors, chaque fois qu'il ferait beau, pour qu'elle s'aère.

Le soleil s'abaissa derrière les pins et il commença à faire frais. Bella et le taureau avaient repris des forces et paissaient tranquillement sur leur nouveau pâturage. J'aurais aimé les laisser passer la nuit dehors mais je n'osai et je les poussai dans l'étable. Je n'avais pas de litière et ils furent bien forcés de dormir sur le plancher. Je versai encore de l'eau dans l'auge puis je les quittai. Les pommes de terre étaient cuites et je les mangeai avec du beurre et du lait. Je donnai la même chose à Lynx et pendant que je mangeais, Tigre sortit de sa cachette, attiré par la douce odeur du lait. Il but un peu de lait chaud puis, saisi de curiosité, il se mit à examiner tout ce qui était dans la cabane. Quand j'ouvris l'armoire il y entra tout de suite. C'était vraiment une chance qu'il y ait une armoire dans la cuisine de la cabane, tout comme au chalet. À partir de ce moment, Tigre prit son parti du déménagement. Il avait retrouvé son armoire et s'était réconcilié avec la vie. Il y dormit tout l'été. Sa mère fut impossible à convaincre et ne sortit pas de dessous le lit ; je lui posai donc un peu de lait, me lavai à l'eau froide et allai au lit. Je laissai la fenêtre ouverte pour sentir l'air frais sur mon

visage. Je n'avais apporté qu'un petit oreiller et deux couvertures de laine, et mon édredon douillet me manquait. La paille crissait sous moi mais ma fatigue était telle que je m'endormis tout de suite.

Je fus réveillée pendant la nuit par le clair de lune qui tombait sur mon visage. Tout me parut étranger et je m'aperçus avec étonnement que j'avais la nostalgie de mon chalet. Je me sentis le cœur plus léger en entendant Lynx ronfler doucement sous le poêle et j'essayai de me rendormir, mais je n'y parvins pas. Je me levai et regardai sous le lit. La chatte n'y était plus. Je la cherchai en vain dans toute la cabane. Elle avait dû sauter par la fenêtre pendant que je dormais. Il était inutile de l'appeler, elle n'obéissait jamais. Je me recouchai et, les yeux fixés sur la fenêtre, j'attendis de voir apparaître la petite silhouette grise, mais j'étais encore très fatiguée et bientôt je me rendormis.

Je fus réveillée par Tigre qui se promenait sur moi et me touchait la joue avec son nez froid. Il ne faisait pas encore jour et pendant quelques instants je restai désorientée, ne comprenant pas pourquoi mon lit était tourné dans l'autre sens. Tigre par contre était tout à fait reposé et d'humeur à jouer. Je réalisai alors où j'étais et que la vieille chatte s'était sauvée pendant la nuit. J'essayai de me rendormir pour fuir les difficultés de cette nouvelle journée. Cela révolta Tigre qui enfonça ses griffes dans la couverture de laine et se mit à miauler si fort qu'il devenait inutile de songer au sommeil. Résignée, je m'assis et allumai la bougie. Il était quatre heures du matin et la lumière froide de l'aube se confondait avec la lueur jaune de la flamme. L'euphorie matinale de Tigre était l'un de ses plus fâcheux défauts. Je me levai en soupirant et cherchai la vieille chatte. Elle n'était pas revenue. Accablée, je fis chauffer un peu de lait sur le réchaud avec l'espoir de séduire Tigre. Il but en effet le lait mais tout de suite après il fut pris d'un accès de joyeuse folie et fit semblant de prendre mes chevilles pour deux grosses souris blanches à qui il s'agissait de donner le coup de grâce. Tout cela

naturellement était pure comédie. Il mordait et griffait avec des grognements sauvages, mais sans me faire la moindre égratignure. Mais ce fut suffisant pour chasser de mon esprit la dernière trace de sommeil. Le bruit avait aussi réveillé Lynx, qui sortit de dessous le poêle et accompagna les combats simulés de Tigre de ses aboiements encourageants. Lynx ne connaissait pas d'heure pour dormir. Quand je m'occupais de lui, il était tout à fait éveillé et dès que je ne lui prêtais plus d'attention et qu'il ne parvenait pas à m'y forcer, il s'endormait tout simplement. Je crois que si j'avais subitement disparu, il se serait couché pour dormir d'un sommeil sans fin. Je ne partageais pas la bonne humeur des deux animaux car je pensais à la vieille chatte. J'ouvris donc la porte et Lynx se précipita dehors pendant que Tigre continuait ses tourbillons déchaînés.

Le ciel était gris pâle et se teintait de rose à l'est, la rosée couvrait le pré. Une belle journée commençait. Cela faisait une impression étrange de pouvoir contempler une vaste étendue sans que le regard soit arrêté par des arbres ou par les montagnes. Mais ce n'était pas pour autant agréable ou libérateur. Après toute une année passée au fond d'une vallée étroite, il fallait que mes yeux s'habituent à ce vaste horizon. Le froid était piquant. J'allai à la maison m'habiller chaudement. J'étais triste que la chatte ne soit pas restée. Je sus tout de suite qu'elle n'était pas dans les environs et qu'elle était retournée dans la vallée. Avait-elle seulement réussi à l'atteindre ? J'avais abusé de sa confiance qui n'était pas encore bien affermie. Cette disparition jetait une ombre maussade sur la journée d'été qui commençait. Je n'y pouvais rien changer et je me mis au travail comme d'habitude. Je commençai par traire Bella puis je la fis sortir sur le pré avec le taureau. Tigre ne semblait pas vouloir se sauver, il était assez jeune pour être capable de s'adapter. Ou peut-être ne se sentait-il pas assez fort pour se débrouiller tout seul.

Ce matin-là, je noyai mon chagrin dans le thé (j'aime me rappeler le temps où j'avais encore du thé). Son parfum me rendit ma gaieté et je finis par me persuader que la vieille chatte passerait l'été au chalet et qu'elle saluerait joyeusement mon retour, à l'automne. Pourquoi ne serait-ce pas possible ? C'était une drôlesse rouée et habituée à tous les dangers. Je restai un moment assise devant la table à regarder par la petite fenêtre comment le ciel rougissait. Lynx explorait les environs. Tigre avait été terrassé au milieu de ses jeux et s'était traîné jusqu'à son armoire pour y faire un petit somme. Dans la cabane, tout était silencieux. Quelque chose de nouveau commençait. J'ignorais ce que cela m'apporterait, mais ma nostalgie et mon inquiétude pour l'avenir se détachaient lentement de moi. Je contemplai l'étendue des pâturages, la bordure du bois au-dessus, la voûte du ciel à l'ouest de laquelle était déjà accroché le cercle pâle de la lune en même temps qu'à l'est le soleil se levait. L'air rude me forçait à respirer profondément. Je commençais à trouver beau l'alpage ; étranger et dangereux mais plein d'attrait comme tout ce qui est étranger.

Je m'arrachai à l'attraction de cette vue et je me mis à nettoyer la cabane. J'allumai le fourneau pour avoir de l'eau chaude puis, avec du sable et une vieille brosse que j'avais trouvée dans la chambre, je frottai la table, le banc et le plancher. Il me fallut recommencer l'opération deux fois et faire couler des torrents d'eau. Par endroits je dus gratter la saleté au couteau. Je suis sûre que ce plancher n'avait jamais connu le contact de l'eau, en tout cas pas à l'époque du vacher amateur de pin-up. Je n'enlevai pas la photo accrochée à l'armoire et avec le temps elle finit presque par me plaire. Elle me rappelait un peu mes filles. Le nettoyage de la cabane fut une tâche agréable. Je laissai la porte et la fenêtre grandes ouvertes afin que l'air pénétre. Au cours de la matinée, quand le plancher commença à sécher, il se mit à briller avec des reflets rougeâtres et je me sentis fière de ce succès. J'avais étendu la paille dans le pré et Lynx en fit immédiatement sa

couche. Quand je l'en chassai, il se retira dans la cabane avec mauvaise humeur. Il détestait les nettoyages, au cours desquels je lui défendais de marcher sur le sol mouillé. Après ce bain d'eau et d'air pur, la cabane perdit son odeur aigrelette et je commençai à m'y sentir mieux. À midi, nous eûmes des pommes de terre et du lait et je me rendis à l'évidence qu'il allait falloir que je me procure de la viande pour Lynx. Puisque c'était une chose inévitable je décidai de m'en débarrasser le plus vite possible, d'autant que je ne connaissais pas la région et que je ne pouvais pas m'attendre à un résultat immédiat. Je ne réussis en effet que le surlendemain, après quatre sorties, à tuer un jeune cerf ; alors se posa un problème très ennuyeux. Comme ici je n'avais pas de source pour y mettre la viande au frais, je fus obligée de consommer immédiatement les morceaux les plus périssables et de placer le reste, bouilli ou rôti, dans la chambre qui était fraîche. Il s'ensuivit tout l'été une alternance de périodes maigres et de périodes trop grasses et j'étais chaque fois forcée de jeter de la viande parce qu'elle s'était gâtée. J'allais la déposer très loin dans la forêt et elle disparaissait pendant la nuit. Un animal sauvage a dû s'en régaler tout l'été. Notre alimentation n'était pas extraordinaire, mais nous n'avons jamais vraiment souffert de la faim. Tant que je suis restée à l'alpage, je n'ai pas pris de notes. J'avais cependant emporté mon agenda et je barrais chaque jour consciencieusement mais je n'inscrivais rien, pas même les événements importants comme la récolte du foin. Le souvenir de cette période est resté très net et je n'ai aucune difficulté à la décrire. Je ne pourrai jamais oublier l'odeur de l'été, les pluies d'orage et les soirs étoilés.

L'après-midi du premier jour à l'alpage, je m'assis sur le banc devant la cabane pour me chauffer au soleil. J'avais attaché Bella à un poteau. Le petit taureau ne s'éloignait jamais beaucoup de sa mère. Au bout d'une semaine, je renonçai à cette mesure de sécurité. Bella était d'une grande égalité d'humeur, elle avait un naturel agréable et ne me causait jamais de

tracas ; quant à son fils, c'était à cette époque un veau exubérant et heureux. Il devenait chaque jour plus grand et plus fort et je ne lui avais toujours pas trouvé de nom. Je connaissais bien sûr une quantité de noms pour un taureau, mais aucun ne me plaisait et ils me semblaient tous un peu niais. Et puis Taureau s'était habitué à être appelé ainsi et il m'obéissait comme un gros chien. Je laissai donc aller les choses et avec le temps l'idée ne me serait pas venue de l'appeler autrement. C'était un animal candide et confiant qui semblait considérer la vie, je le voyais bien, uniquement comme un grand plaisir. Encore aujourd'hui je suis heureuse que Taureau ait eu une si belle jeunesse. Il n'entendit jamais une parole dure, ne fut jamais bousculé ni battu, il n'avait qu'à boire le lait de sa mère, brouter l'herbe tendre des Alpes et dormir la nuit dans le chaud voisinage de Bella. On ne peut concevoir meilleure vie pour un jeune taureau. Pendant un certain temps du moins, il aura eu cette existence heureuse. À une autre époque et s'il était né dans la plaine, il aurait depuis longtemps été conduit à l'abattoir.

Après la première semaine passée à travailler dans la maison et à l'étable ou à ramasser du bois mort, je décidai d'explorer un peu les environs. La cabane de l'alpage et les larges prés verts qui l'entouraient se trouvaient dans une cuvette, entre deux montagnes escarpées que je ne pouvais songer à escalader car j'étais sujette au vertige et ne me sentais pas capable d'escalader les sentiers des chamois. J'allai donc revoir le point de vue et de là inspecter la région avec mes jumelles. Jamais je ne vis s'élever une fumée, jamais le moindre mouvement sur une route. D'ailleurs les routes ne se distinguaient déjà plus très bien, elles étaient sans doute recouvertes en partie par les mauvaises herbes. Je me servis de la carte routière de Hugo pour m'orienter. Je me trouvais à l'extrémité nord d'un massif montagneux qui s'étendait vers le sud-est. J'avais déjà exploré les deux vallées qui, de l'endroit où j'étais, conduisaient vers les Préalpes ; c'est dans l'une d'elles

que j'habitais. Mais cette région n'était qu'une petite partie du massif. L'étendue découverte s'étendait loin vers le sud-est et je ne pouvais pas aller la reconnaître. Il ne m'était pas possible de m'éloigner longtemps de la maison et, même avec Lynx, une telle entreprise me paraissait trop dangereuse. Tout le massif était découvert, mais il ne devait comprendre que des réserves de chasse et il n'était pas libre d'accès, sans cela il y aurait eu en ce premier mai un grand nombre de promeneurs, qui se seraient heurtés à moi depuis longtemps. Pendant des heures, j'étudiai la croupe des montagnes et l'entrée des vallées qui s'étendaient devant moi, sans découvrir la moindre trace de vie humaine. Ou bien le mur traversait le massif ou bien il n'y avait vraiment que moi dans ce massif. Cette dernière supposition, assez improbable, n'était pas impossible. La veille d'un jour de fête, tous les bûcherons et les gardes-chasse avaient pu rester à la maison. Sans compter qu'il y avait dans ma réserve des cerfs que je n'avais jamais vus avant. Si jadis tous les cerfs me paraissaient identiques, j'avais appris en une année à distinguer mes cerfs des cerfs étrangers. Et il fallait bien que ces derniers soient venus de quelque part. Une partie donc du massif montagneux devait être restée libre. Sur les falaises calcaires je voyais des chamois, mais pas nombreux car la gale avait fait des ravages.

Je résolus d'entreprendre quelques petites sorties de reconnaissance et je découvris entre les pins nains un sentier où j'osai m'aventurer. Si je partais à six heures, après la traite du matin, je pouvais marcher dans la montagne pendant quatre heures et revenir avant la nuit. Ces jours-là, j'attachais Bella et Taureau à un piquet mais quel que soit l'endroit où j'allais, je me faisais du souci pour eux. Je pénétrai dans des réserves de chasse qui m'étaient tout à fait inconnues et j'explorai des cabanes de bûcherons et de chasseurs où je découvris quelques objets utilisables. La meilleure trouvaille fut un sac de farine dans lequel par miracle la farine était restée sèche. La cabane où je la trouvai était située sur un pré très ensoleillé et le sac était enfermé

dans une armoire. Il y avait aussi un paquet de thé, du tabac de campagne, une bouteille d'alcool à brûler, de vieux journaux et un morceau de lard moisi et rongé de vers que je laissai. Toutes ces cabanes étaient envahies par des broussailles et des orties et quelques-unes, où la pluie avait traversé le toit, se trouvaient en très mauvais état.

Toute mon entreprise avait quelque chose de fantomatique. Dans les paillasses sur lesquelles, il y a à peine un an, avaient dormi des hommes, les souris s'étaient installées. Elles avaient rongé et mangé toutes les provisions qui n'avaient pas été enfermées. Elles avaient même grignoté de vieux manteaux et des chaussures. Tout sentait la souris, une odeur forte et désagréable qui avait chassé l'odeur familière de fumée, de transpiration et de lard. Même Lynx, qui commençait ces voyages d'inspection avec beaucoup d'ardeur, paraissait abattu chaque fois que nous entrions dans une cabane et se dépêchait d'en sortir. Je ne pouvais pas me résoudre à manger dans une de ces cabanes, nous prenions nos modestes repas froids dehors, sur un tronc d'arbre coupé, et Lynx allait boire au ruisseau qui coule toujours près d'elles. Bientôt j'en eus assez, je savais que je ne trouverais jamais rien d'autre que des orties, l'odeur de souris et de tristes âtres éteints. J'étendis la farine, ma précieuse trouvaille, sur un linge au soleil, un jour où il n'y avait pas de vent. Elle n'était pas humide mais je trouvais qu'elle aussi était imprégnée d'une légère odeur de souris. Après l'avoir laissée à l'air et au soleil toute une journée, elle me parut mangeable. Cette farine m'aida à passer les semaines qui restaient jusqu'à la prochaine récolte de pommes de terre. En la mélangeant avec du beurre et du lait, j'en fis de minces galettes que je mis à cuire sur une poêle de fer. Ce fut mon premier pain depuis un an et un jour de fête. Lynx qui humait l'odeur qui montait sembla se souvenir lui aussi d'anciennes délices et naturellement je fus incapable de l'en priver.

Un jour que j'étais assise au point de vue, je crus voir de la fumée monter derrière les pins. J'abaissai mes jumelles car mes mains s'étaient mises à trembler. Quand je me fus ressaisie, je regardai à nouveau, il n'y avait plus rien à voir. Je fixai cet endroit à la jumelle jusqu'à ce que mes yeux soient noyés de larmes et que tout se fonde en une tache verte. J'attendis une heure encore et retournai plusieurs jours de suite à la même place mais je ne vis plus jamais de fumée. Ou bien j'avais été le jouet de mon imagination, ou bien le vent, il y avait du fœhn, avait rabattu la fumée. Je ne le saurai jamais. Je finis par rentrer à la maison, en proie au mal de tête. Lynx qui avait patienté tout l'après-midi à mes côtés devait me trouver ennuyeuse et un peu dérangée. D'ailleurs il détestait le point de vue et cherchait toujours à me convaincre de choisir d'autres promenades. Je dis convaincre parce que c'est le seul mot qui me vient à l'esprit pour exprimer ce qu'il faisait. Tantôt il se plaçait devant moi et me poussait dans une autre direction, tantôt il s'avavançait de quelques pas comme s'il voulait m'attirer puis se retournait pour m'encourager. Il répétait ce manège jusqu'à ce que je cède ou qu'il comprenne qu'il n'y avait pas moyen de me faire changer d'avis. Il est probable qu'il n'aimait pas le point de vue parce qu'il devait s'y tenir tranquille et parce que je ne m'y occupais pas de lui. Mais peut-être avait-il remarqué aussi que cette observation à la jumelle me rendait triste. Il lui arrivait de connaître mes humeurs avant même que j'en prenne conscience. Ça ne lui plairait certes pas que je reste tout le jour à la maison, mais sa petite ombre n'a plus la force de me pousser à prendre d'autres chemins.

Lynx est enterré à l'alpage, sous le buisson dont les feuilles vertes répandent une odeur suave quand je les écrase entre mes doigts. À la place où précisément il avait fait son premier somme à notre arrivée. Même s'il n'a pas eu d'autre choix, il ne pouvait faire moins que sacrifier sa vie pour moi. C'est tout ce qu'il possédait. La vie courte et heureuse d'un chien : mille odeurs excitantes, la chaleur du soleil sur son pelage, le sommeil sous

le poêle chaud, une main d'homme qui le caressait et cette merveilleuse voix humaine qu'il aimait tant. Jamais plus je ne reverrai l'alpage scintiller sous le soleil, jamais plus je ne sentirai son parfum. L'alpage est perdu pour moi, je n'y retournerai plus.

Après avoir renoncé à explorer les autres districts de chasse, je sombrai lentement dans une sorte d'apathie. J'arrêtai de me faire du souci et je pris l'habitude de rester assise sur le banc devant la cabane, à contempler l'air bleuté. Tout zèle et toute activité me quittèrent pour faire place à une reposante paresse. Je savais bien qu'un tel état pouvait devenir dangereux, mais cela ne me préoccupait pas vraiment. Je ne voyais plus d'inconvénient à habiter une sorte de maison de vacances rudimentaire. Le soleil, la large étendue du ciel au-dessus des prés et le parfum qui s'en dégagait me transformaient lentement en une femme étrangère. Si je ne pris pas de notes, c'est que tout cela me paraissait irréel. L'alpage était en dehors du temps. Quand plus tard, pendant la fenaison, je remontais là-haut du fond de la gorge humide, j'avais l'impression de retourner dans un pays qui de façon mystérieuse me libérait de moi-même. Toutes les appréhensions et tous les souvenirs restaient en bas sous les pins sombres et attendaient chaque descente pour m'assaillir. C'était comme si les grands pâturages répandaient un doux poison qui se nommait oublié.

Après trois semaines passées à l'alpage, je décidai d'aller voir mon champ de pommes de terre. C'était le premier jour frais et gris qui suivait une période de beau temps. Je laissai Bella et Taureau dans l'étable, leur donnai du fourrage et de l'eau et enfermai Tigre dans la cabane. Je pris la précaution de remplir de terre sa caisse et de poser un peu de viande et de lait. Lynx, comme toujours, m'accompagna. J'atteignis le chalet vers neuf heures du matin. Je ne sais pas ce que j'avais craint ou espéré. Tout était resté inchangé. Les orties avaient poussé et s'étaient rejointes par-dessus le tas de fumier. Je vis tout de suite, en pénétrant dans la maison, le petit creux

familier sur mon lit. Je fis le tour du chalet en appelant la chatte mais elle ne vint pas. Rien ne m'assurait que l'empreinte ne datait pas du mois de mai. Je tirai donc soigneusement la couverture et mis de la viande dans son assiette. Lynx renifla le sol et l'orifice de la chatière. Mais il suivait peut-être des traces anciennes. J'ouvris toutes les fenêtres et aussi la pièce où j'entreposais mes réserves pour laisser entrer l'air frais. Je fis de même à l'étable. Puis j'allai inspecter le champ. Les pommes de terre avaient bien poussé ; la partie que je n'avais pas fumée était moins haute et d'un vert moins foncé. Grâce à la longue sécheresse, les mauvaises herbes n'étaient pas trop nombreuses et je décidai d'attendre la pluie pour les sarcler. Les haricots commençaient eux aussi à grimper le long des tuteurs. Sur le pré, l'herbe n'était pas aussi drue que l'année précédente et elle avait un besoin urgent d'être arrosée. Mais il y avait encore quelques semaines avant la fenaison et il suffirait d'une bonne pluie pour y remédier. En contemplant le grand pré escarpé, je sentis mon courage m'abandonner. Il était impensable que j'en vienne à bout, surtout après la longue marche que je devais faire pour l'atteindre. Déjà l'année dernière, quand je n'avais pas ce long chemin, le travail avait excédé mes forces. Je ne comprenais pas comment je n'y avais pas pensé à l'alpage. Dès que j'étais dans la vallée je pensais à l'alpage avec crainte et presque à contrecœur, mais arrivée sur l'alpage j'étais incapable de me représenter comment on pouvait vivre dans la vallée. C'était comme si j'étais composée de deux individus différents dont l'un ne pouvait vivre que dans la vallée, alors que l'autre ne commençait à s'épanouir que sur l'alpage. Tout cela m'effrayait un peu car je ne comprenais pas.

Je regardai à travers le mur. La petite maison était complètement envahie par la broussaille. Je ne voyais pas le vieil homme, il devait être allongé derrière la muraille d'orties qui couvraient la fontaine. Le monde, me sembla-t-il, allait lentement être dévoré par les orties. Le ruisseau, à cause

de la sécheresse, était devenu tout petit. Les quelques truites de la mare bougeaient à peine. Cet été je ne pêcherais pas, elles auraient le temps de récupérer.

La gorge était sombre et humide comme toujours, rien n'avait changé. Il bruinaut un peu, une légère brume enveloppait les hêtres. Je ne vis pas de salamandres, elles devaient dormir sous les pierres humides. Cette année, je ne les avais encore jamais vues, seulement des lézards verts et bruns sur l'alpage. Tigre en avait tué un et l'avait déposé à mes pieds, comme il le faisait pour tous ses butins de chasse : les énormes sauterelles, les coléoptères et les mouches chatoyantes. Le lézard avait été son premier succès véritable. Il me regardait plein d'attente et la lumière dansait dans ses yeux dorés. Je dus le féliciter et le caresser. Que pouvais-je y faire ? Je ne suis pas le dieu des lézards ni celui des chats. Je suis en dehors de tout cela et il vaut mieux que je ne m'en mêle pas. Parfois je ne peux pas m'empêcher de jouer le rôle de la providence ; je sauve une bête d'une mort certaine puis j'en tue une autre parce que j'ai besoin de viande. Mais la forêt vient facilement à bout de mon gâchis. Un nouveau chevreuil grandit et un autre animal court à sa perte. Je ne suis pas un trouble-fête bien sérieux. Les orties continueront à pousser, même si je les arrache cent fois, et elles me survivront. Elles ont tellement plus de temps que moi. Un jour, je ne serai plus là et plus personne ne fauchera le pré, alors le sous-bois gagnera du terrain puis la forêt s'avancera jusqu'au mur en reconquérant le sol que l'homme lui avait volé. Quand mes pensées s'embrouillent, c'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées. Et la forêt ne veut pas que les hommes reviennent.

Au cours de ce second été, je n'en étais pas encore là. Les frontières étaient encore très nettes. Il m'est parfois difficile, en écrivant, de maintenir la séparation entre mon moi ancien et mon moi nouveau, ce moi nouveau

dont je ne suis pas sûre qu'il ne soit lentement aspiré par un nous plus grand que lui. Mais déjà à cette époque, le changement se frayait une voie. L'alpage en était responsable. Dans le silence bruissant de la prairie, sous le ciel immense, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé, une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté. Autrefois j'avais tiré toute ma fierté d'être une telle vie, mais sur l'alpage cette vie m'apparaissait misérable et ridicule, un néant bouffi d'orgueil.

De ma première visite au chalet je rapportai à l'alpage le dernier sac à dos rempli de pommes de terre et les pyjamas de flanelle de Hugo. Les nuits étaient fraîches et mon édredon chaud me manquait. J'arrivai vers cinq heures à la cabane qui m'apparut grise et brillante de pluie. J'éprouvai brusquement le sentiment pénible de n'être en réalité de nulle part, mais après quelques minutes cette impression se dissipa et je me sentis, sur l'alpage, tout à fait chez moi. Tigre poussa un miaulement furieux, passa rapidement devant moi et se précipita dehors. Il ne s'était pas approché de sa caisse et avait dédaigné la nourriture. Il avait dû être en proie à une terrible détresse. Quand il revint, il se montra encore très vexé, il s'assit dans un coin en tournant vers moi son postérieur arrondi. Sa mère avait l'habitude de me signifier de la même façon son mépris. Mais Tigre n'était toujours qu'un enfant et dix minutes après il ne put résister à la tentation de redevenir sociable. Repu et réconcilié, il finit par se retirer dans l'armoire. J'accomplis mon travail de l'étable, bus un peu de lait avec ma galette de farine, et après avoir enfilé le large pyjama de Hugo, allai au lit. C'était bon d'avoir retrouvé tout en ordre dans la vallée. Le chalet était toujours à sa place et je pouvais même espérer que la vieille chatte était encore en vie. Enfant, j'avais constamment éprouvé la peur panique que tout ce que je voyais disparaisse dès que j'aurais le dos tourné. Aucune raison n'a pu venir à bout de cette peur. À l'école, je pensais à la maison paternelle et

subitement je ne voyais à sa place qu'une grande tache vide. Plus tard, j'étais prise d'angoisse nerveuse quand ma famille n'était pas autour de moi. Je n'étais vraiment heureuse que lorsqu'ils étaient tous dans leurs lits ou lorsque tout le monde était assis autour de la table. Sécurité ne signifie rien pour moi si je ne peux pas voir ou toucher. C'est ce que je ressentis aussi cet été-là. Sur l'alpage, je doutais de la réalité du chalet, et dans la vallée, la représentation de l'alpage disparaissait dans le néant. Mes peurs étaient-elles d'ailleurs si extravagantes ? Le mur n'était-il pas une confirmation de mes craintes enfantines ? En une nuit, ma vie passée et tout ce à quoi je tenais m'avaient été volés de façon mystérieuse. Tout pouvait arriver puisqu'une telle chose était possible. Naturellement, on m'avait inculqué à temps assez de discipline et de raison pour que j'étouffe dans l'œuf des excès de ce genre. Mais je ne suis pas sûre que ce comportement soit normal ; peut-être que la seule réaction normale à ce qui est arrivé aurait été de sombrer dans la folie.

Quelques jours pluvieux suivirent. Bella et Taureau se couvraient sur le pré de fines gouttelettes grises ; ils paissaient et se reposaient l'un près de l'autre. Lynx et Tigre dormaient toute la journée et moi, je sciais du bois dans l'étable. Il me fallait du feu dans la cabane. Je renonce plus facilement à manger qu'à avoir chaud, et le bois mort ne manquait pas. Le vent d'hiver avait cassé des branches et déraciné des arbrisseaux. J'avais trouvé une scie sur place, elle coupait très mal mais le bois mort est facile à scier et ne me donnait pas trop de mal. Je transportai le bois dans la cabane et l'empilai dans la petite pièce. Je regrettais de ne pouvoir faire de litière à Bella et à Taureau, mais à cette hauteur les arbres feuillus ne poussent plus. L'étable était propre et sèche et ils n'auraient pas trop froid. J'avais dû remonter la baratte, avec plus de mal encore que pour la descendre dans la vallée. Mais je ne pouvais pas m'en passer. Bella avait tant de lait que je décidai de faire

pendant cet été une provision de beurre fondu. Sur l'alpage, son lait était devenu particulièrement savoureux. Tigre paraissait aussi de cet avis et commençait à prendre un petit ventre rond.

Lorsque j'étrillais Bella, je lui disais parfois l'importance qu'elle avait pour nous tous. Elle me regardait tendrement de ses yeux humides et essayait de me lécher le visage. Elle ne pouvait pas savoir à quel point elle était précieuse et indispensable. Elle était là, luisante, chaude et tranquille, notre grande et douce mère nourricière. Pour la remercier, je ne pouvais que la soigner du mieux que je pouvais, j'espère avoir fait pour Bella tout ce qu'un homme peut faire pour sa vache unique. Elle aimait que je lui parle. Peut-être aurait-elle aimé la voix de n'importe quel homme. Elle aurait pu facilement me piétiner ou me donner un coup de corne, mais elle me léchait la figure et enfonçait ses naseaux dans le creux de ma main. J'espère qu'elle mourra avant moi, car en hiver, toute seule, elle périrait misérablement. Je ne l'attache pas quand elle est dans l'étable. S'il m'arrivait quelque chose, elle pourrait au moins enfoncer la porte et ne pas mourir de soif. Un homme vigoureux serait capable d'arracher le léger verrou et Bella est bien plus forte que l'homme le plus vigoureux. Je vis jour et nuit avec ces angoisses et même si je m'en défends, elles s'introduisent sans cesse dans mon récit pour le perturber.

Après la courte période de pluie, je n'étais plus qu'à quelques semaines de la fenaison. Je voulus mettre ce temps à profit pour me reposer et reprendre des forces. La température devenait plus douce mais il ne faisait chaud qu'à midi. Les nuits à cette altitude sont très fraîches. Il pleuvait rarement, en général des orages violents et torrentiels. Sur l'alpage, après l'orage, le soleil recommençait à briller, alors que dans la vallée il fallait plusieurs jours au brouillard pour se dissiper. Tous mes animaux allaient bien et semblaient heureux de leur liberté, je pouvais donc être satisfaite. Seule la pensée de la vieille chatte revenait me tourmenter. Ça me rendait

malade de voir qu'elle préférait habiter dans le chalet vide plutôt qu'ici avec moi, à boire du bon lait gras et que la nuit elle errait dans les hautes herbes en quête de butin. Je pus me convaincre peu de temps après qu'elle était bien retournée au chalet. À la fin d'une courte averse, je descendis dans la vallée pour désherber les champs. En pénétrant dans le chalet, je vis tout de suite le petit creux sur le lit. Je caressai la couverture froide en espérant qu'elle reconnaîtrait mon odeur. Je n'étais pas sûre qu'elle en soit capable ; d'après ce que j'ai pu en observer, l'odorat des chats n'est pas tellement développé. Leur sens principal est l'ouïe. La viande que j'avais laissée n'avait pas été touchée et s'était racornie. J'aurais dû penser que la chatte était bien trop méfiante pour manger un morceau de viande dont elle ne connaissait pas la provenance.

Les pommes de terre portaient des fleurs d'un blanc-violet et avaient beaucoup poussé avec la pluie. Les mauvaises herbes se laissèrent facilement arracher de la terre meuble. Je tassai la terre autour de chaque plant et je ne fus de retour au chalet qu'à trois heures pour faire du thé et nous préparer à manger, à Lynx et à moi. Je n'atteignis l'alpage que vers sept heures et je devais encore m'occuper de Bella et de Taureau. De nouveau, Tigre n'avait touché ni à sa caisse ni à la nourriture et s'enfuit furieux à mon arrivée. Je compris qu'il était cruel de l'enfermer. Je n'en ferais jamais un chat de salon. Je décidai, à l'avenir, de lui laisser la fenêtre ouverte. Peut-être resterait-il à la maison s'il se voyait libre d'aller et de venir comme bon lui semblait. Mais Bella et Taureau, eux, devaient rester à l'étable quand je partais pour la journée. Je craignais qu'ils ne parviennent à rompre leur corde si quelque chose les effrayait et qu'ils tombent du haut de la pente pierreuse qui bordait le pré. Après avoir terminé mon travail à l'étable et obtenu que la muette bouderie de Tigre ait fait place à une humeur plus conciliante, je pus enfin me coucher.

Les nuits à l'alpage étaient toujours trop courtes. Je ne rêvais pas. L'air frais passait sur mon visage, tout me semblait facile et sans embûche et les nuits n'étaient jamais complètement sombres. Comme il faisait clair plus longtemps que dans la vallée, je passais les belles soirées assise sur un banc, enveloppée dans mon vieux loden, à contempler le ciel qui se teintait de rouge à l'ouest. Plus tard je voyais la lune s'élever et les étoiles s'allumer dans le ciel. Lynx était couché à côté de moi sur le banc. Tigre poursuivait les papillons de nuit, petite ombre grise qui bondissait de touffe en touffe ; puis, fatigué, il s'enroulait sur mes genoux et se mettait à ronronner à l'abri de mon manteau. Je ne pensais à rien, je n'avais plus ni souvenir ni peur. J'étais seulement assise, appuyée contre le mur de bois, en même temps lasse et éveillée, et je regardais le ciel. J'appris à connaître toutes les étoiles, même si je continuais à ignorer leurs noms ; elles me devinrent très vite familières. Je n'identifiai que Vénus et la Grande Ourse, toutes les autres restèrent anonymes, les rouges, les vertes, celles qui avaient des reflets bleus et les jaunes. Quand je fermais à demi les yeux, je voyais s'ouvrir les abîmes infinis entre des amas d'étoiles. De gigantesques cavernes noires derrière d'épais brouillards lumineux. Il m'arrivait d'utiliser les jumelles, mais je préférais contempler le ciel à l'œil nu. Je pouvais ainsi l'embrasser tout entier. La vue à travers les jumelles était plus confuse. La nuit dont j'avais toujours eu peur et que je combattais jadis en allumant toutes les lumières ne m'inspirait sur l'alpage plus aucune terreur. En fait, enfermée dans des maisons de pierre, derrière des persiennes et des rideaux, je ne l'avais jamais réellement connue. La nuit n'était pas du tout ténébreuse. Elle était belle et je commençais à l'aimer. Même quand il pleuvait et que le ciel restait caché par les nuages, je savais que les étoiles étaient là, les rouges, les vertes, les jaunes et les bleues. Elles étaient toujours là, et aussi pendant le jour quand je ne les voyais plus.

Lorsqu'il commençait à faire froid et que la rosée tombait, je rentrais dans la cabane. Lynx me suivait, à moitié endormi, et Tigre regagnait fièrement sa couche dans l'armoire. Je tournais mon dos contre le mur et je m'endormais. Pour la première fois de ma vie je me sentais apaisée, non pas contente ou heureuse, mais apaisée. Cela avait un rapport avec les étoiles et c'était en définitive parce que je savais qu'elles existaient vraiment. Pourquoi il en était ainsi, je n'en savais rien. Mais c'était ainsi.

Il semblait qu'une grande main ait arrêté l'horloge qui était dans ma tête. Et puis, très vite, c'était le matin, Tigre se promenait sur moi, la première lumière tombait sur mon visage et au loin dans la forêt un oiseau criait. Au début, le concert des oiseaux qui me réveillait dans la vallée m'avait manqué. Sur l'alpage les oiseaux ne chantaient ni ne gazouillaient, ils ne connaissaient que le cri, clair et dur.

Réveillée, je courais pieds nus à la rencontre du jour qui se levait. La prairie s'étendait, immobile, couverte de gouttes transparentes qui brilleraient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel quand le soleil se lèverait au-dessus de la forêt. J'allais à l'étable pour traire Bella et la sortais sur le pré avec Taureau. Bella était déjà réveillée et m'attendait. Son fils, le grand dormeur, était encore couché, la tête baissée, les poils de son front roulés en bouclettes humides. Je nettoyais l'étable puis je rentrais me laver, me changer et prendre mon petit déjeuner. Lynx et Tigre buvaient le lait frais encore tiède et se précipitaient dehors. La porte de la cabane restait ouverte toute la journée et le soleil tombait sur mon lit. Quand le temps devenait froid et pluvieux, la cabane n'était pas confortable, elle n'était qu'un toit au-dessus de ma tête et pas un foyer comme le chalet. Mais il ne pleuvait pas souvent et jamais plus d'un jour ou deux. Ces jours-là, Tigre jouait avec des boulettes de papier et Lynx passait son temps à dormir sous le poêle. Je m'occupais beaucoup du petit chat. En fait il n'était plus du tout petit. Il avait beaucoup grandi et ses muscles s'étaient développés. Son poil était

brillant de santé et ses moustaches se dressaient, superbes et bien fournies. Il était très différent de sa mère, impétueux, avide d'affection et toujours prêt à s'amuser. Sa passion était de jouer la comédie, avec comme principaux rôles celui de l'animal sauvage, furieux, terrible et semant la terreur, celui du doux chaton sans défense et inspirant la pitié, celui du penseur tranquille planant au-dessus des contingences du quotidien (rôle qu'il lui était difficile de tenir plus de deux minutes), enfin celui du chat offensé, blessé dans son honneur de mâle. J'étais son seul public car Lynx s'endormait tout de suite au cours de cette représentation à laquelle il ne prenait aucune part. Tigre n'était pas le moins du monde enclin à cette sombre ruminant mélancolique qui caractérise de temps en temps les chats adultes. Naturellement, à l'alpage j'avais beaucoup de temps à lui consacrer et c'est ainsi que je devins son compagnon de jeu. Mais il était encore plus attaché à sa liberté qu'à moi. Il ne supportait pas d'être enfermé et s'assurait vingt fois par jour que la porte et la fenêtre étaient ouvertes. En général, cette constatation lui suffisait et il retournait dans son armoire pour dormir. Lynx n'était plus du tout jaloux. Je crois qu'il ne prenait pas Tigre très au sérieux. Il jouait parfois avec lui ; cela voulait dire qu'il acceptait, débonnaire, les jeux du petit mais il redoutait ses accès d'exubérance. Quand Tigre en était pris et se déchaînait dans la cabane, Lynx me lançait le regard d'un adulte dépassé par les événements, légèrement irrité et peu compréhensif. Je ne devais pas oublier de le féliciter, il vivait de mes louanges et voulait s'entendre répéter sans cesse qu'il était le meilleur, le plus beau et le plus intelligent des chiens. C'était aussi important pour lui que de manger ou de courir.

Pendant ces semaines à l'alpage, nous prîmes tous un peu de poids ; après la fenaison je redevins maigre, brune comme du bois et desséchée par le soleil. Mais pour le moment on n'en était pas encore là. J'avais cessé de me dépeindre les difficultés que m'apporterait cette fenaison et je me

sentais autant d'assurance qu'une somnambule. Quand le temps serait venu, ce qui devait être fait serait fait. Et c'est en somnambule que je traversais ces journées chaudes et parfumées et ces nuits scintillantes d'étoiles.

Je devais de temps en temps tirer un gros gibier. C'était toujours pour moi la même vilaine affaire sanglante, mais je réussissais à l'accomplir sans arrière-pensée inutile. La source froide me manquait beaucoup. J'étais obligée de faire cuire la viande et de la mettre dans des pots en grès que je plaçais dans une bassine d'eau froide à l'intérieur de la chambre plus fraîche. Je ne pouvais pas laisser la viande dans le bac de la fontaine car Bella et Taureau venaient y boire. Tigre préférait la viande crue et quand je n'en avais plus il partait à la chasse aux souris. Il aurait été maintenant capable de subvenir à ses besoins si cela avait été nécessaire. C'était mieux ainsi car il aurait peut-être un jour à se débrouiller tout seul sans mon aide. À cette époque, j'étais toujours à la recherche de verdure. Je mangeais toutes les herbes qui sentaient bon et qui me paraissaient comestibles. Je ne me suis trompée qu'une fois et j'ai souffert de violents maux de ventre. Les orties me manquaient. Je n'en trouvais pas beaucoup. Il semble qu'elles ne se plaisaient pas sur l'alpage. L'été avait dû être partout chaud et sec. Il y eut trois ou quatre orages violents et les orages sur ces hauteurs me paraissaient encore plus terrifiants que dans le chalet où je me sentais protégée par les grands arbres et la montagne qui s'élevait juste derrière. Sur l'alpage, nous nous trouvions au centre des masses de nuages déchaînées. Je ressentais cette peur que provoque chez moi tout bruit violent, mais accompagnée d'une étrange sensation de vertige que je n'avais jamais éprouvée. Tigre et Lynx se retiraient en tremblant sous le poêle, ce qui ne leur était pas habituel. Je devais attacher Bella et Taureau dans l'étable et fermer les volets. C'était pour moi une consolation de les savoir ensemble, ils pouvaient se blottir l'un contre l'autre s'ils avaient peur.

Mais, si violente qu'ait pu être la tempête, le lendemain le ciel était clair et le brouillard ne persistait qu'au-dessus de la vallée. C'était comme si les prairies de l'alpage flottaient sur les nuages, un bateau vert, brillant et humide voguant sur l'écume blanche d'un océan agité. Puis les vagues s'apaisaient lentement et les cimes fraîches et mouillées des pins en émergeaient. Je savais que le lendemain le soleil percerait jusqu'au chalet de chasse et je pensais à la chatte, toute seule dans la vallée humide et encaissée.

Il m'arrivait, quand je regardais Bella et Taureau, d'être contente qu'ils ignorent qu'un long hiver dans l'étable les attendait. Ils ne connaissaient que le moment présent, les herbes tendres, les grands prés, l'air chaud qui caressait leurs flancs et la lueur de la lune qui tombait le soir sur leur couche. Une vie sans peur et sans espérance. Moi j'avais peur de l'hiver, de la corvée du bois quand il faisait froid et humide. Maintenant je ne me ressentais plus de ma crise de rhumatisme mais je savais qu'elle pourrait se renouveler cet hiver. Et je devais à tout prix rester valide si je voulais nous maintenir en vie, mes bêtes et moi. Je m'allongeais au soleil pendant des heures, essayant d'accumuler de la chaleur pour la longue période de froid. Je n'attrapais pas de coups de soleil car ma peau y était habituée, mais je fus prise de maux de tête et mon cœur se mit à battre plus vite qu'il n'aurait dû. Bien que, dégrisée, j'aie interrompu aussitôt les bains de soleil, ils m'avaient tellement fatiguée qu'il me fallut une semaine pour m'en remettre.

Lynx était très déçu que je n'aille pas avec lui dans la forêt et Tigre se plaignait et cherchait à m'entraîner dans ses jeux. Juillet était arrivé et je me sentais faible et sans entrain. Je me forçai à manger et fis tout ce qui était en mon pouvoir pour reprendre des forces avant la fenaison. Vers le vingt juillet, la lune était dans sa phase ascendante ; je décidai de ne pas attendre plus longtemps et de profiter du beau temps. Un lundi je me mis debout à

trois heures du matin, allai traire Bella qui se montra un peu irritée de cette entorse à l'ordre, et apportai dans l'étable de l'herbe fraîche et de l'eau pour la journée. Je laissai la fenêtre ouverte à Tigre, non sans un pincement de cœur, et lui préparai de la viande et du lait. Puis, après un copieux petit déjeuner, je quittai l'alpage avec Lynx.

À sept heures, j'étais déjà sur le pré en pente du ruisseau, en train d'aiguiser ma faux. J'étais encore un peu raide pour bien faucher. Il me manquait le rythme nécessaire. Heureusement qu'en bas le soleil n'apparaissait qu'à neuf heures car il était déjà tard pour commencer. Je fauchai pendant trois heures et à dire vrai, après cette longue marche, tout se passa mieux que je ne me l'étais imaginé, mieux que l'année précédente où je n'avais pas tenu une faux depuis vingt ans et où je n'étais pas encore habituée aux travaux pénibles. Ensuite je m'affalai sous un noisetier et ne bougeai plus. Lynx revint de ses petites excursions et se coucha à mes côtés en haletant. Je me relevai péniblement pour boire du thé à la bouteille puis je m'endormis. Quand je me réveillai, des fourmis couraient sur mes bras nus et il était deux heures. Lynx me guettait. Il sembla soulagé de me voir ouvrir les yeux et, joyeux, se leva d'un bond. Je me sentais terriblement abattue et mes épaules me faisaient mal.

Le soleil tapait fort sur la pente. L'herbe en javelle était déjà fanée et sans éclat. Je me levai pour la retourner avec la fourche. La prairie tout entière n'était qu'un bruissement d'insectes effrayés. Je travaillais lentement, à demi somnolente, livrée au brûlant silence bourdonnant. Lynx, qui voyait que tout allait bien de mon côté, trottina vers le ruisseau, y but à longs traits, puis s'étendit à l'ombre, la tête sur ses pattes, sa face plissée de rides soucieuses, recouverte par ses oreilles. Il se mit bientôt à sommeiller. Je l'enviais.

Quand j'eus fini de retourner l'herbe, je partis au chalet. Le creux laissé sur le lit par la chatte me fit retrouver un peu de ma bonne humeur. Après avoir donné son repas à Lynx et mangé un bout de viande froide, je m'assis un moment devant le chalet. J'appelai la chatte mais elle ne vint pas. Alors je lissai la couverture, fermai la porte à clef et pris le chemin du retour.

Il était déjà sept heures quand j'arrivai à l'alpage et j'allai directement à l'étable traire Bella qui s'impatientait, agitée par la montée de lait ; puis, comme il faisait beau, je la conduisis avec Taureau au pâturage et les attachai à un piquet. Tigre était couché sur mon lit et il me reçut tendrement bien qu'avec réprobation. Cette fois, parce qu'il n'avait pas été enfermé, il avait bu et mangé. Je lui donnai du lait chaud, me lavai, mis le réveil sur trois heures et m'endormis aussitôt. Tout de suite après, le réveil sonna et je sortis de mon lit en titubant. J'avais laissé la porte de la cabane entrebâillée car le soir Lynx était encore dehors. La lueur de la lune tombait sur le plancher et inondait la prairie d'une clarté froide. Lynx était couché sur le seuil. Le pauvre m'avait gardée et n'avait pas osé se retirer sous le poêle. Je le flattai et le caressai et ensemble nous ramenâmes du pré Bella et Taureau. Je les conduisis à l'étable pour traire Bella puis je leur laissai du fourrage et de l'eau. Tigre était encore couché dans l'armoire et ne bougea pas. Comme la veille, nous descendîmes vers la vallée dans l'aube naissante. Les étoiles pâlissaient et à l'est le ciel commençait à rougeoyer.

Ce matin-là, faucher fut pour moi une torture, chaque mouvement me faisait mal et j'avançais plus lentement que le premier jour. Je me couchai de nouveau sous le noisetier, épuisée par trois heures de travail, et je m'endormis. Je me réveillai vers midi. Lynx était assis à côté de moi, le regard fixé sur la vallée où l'herbe sauvage avait poussé haut, ponctuée par le blanc des ombelles et des panicules. Un pays sans sauterelles, sans abeilles et sans oiseaux où sous le soleil s'étendait un silence mortel. Lynx paraissait grave et solitaire. C'était la première fois que je le voyais ainsi. Je

fis un mouvement. Il tourna aussitôt la tête, aboya joyeusement et son regard se fit vif et chaleureux. La solitude avait pris fin et il l'oublia sur-le-champ. Puis il trotta vers le ruisseau et je commençai à retourner le foin. Je pouvais déjà rentrer dans la cabane le foin de la veille, il était sec, à l'exception de celui qui était resté à l'ombre. Cette fois je ne revins qu'à huit heures sur l'alpage pour libérer Bella et Taureau. Tigre était insupportable. Comme il s'était trouvé seul toute la journée, il voulait jouer et je n'étais même pas capable de bouger.

Le jour suivant, je fauchai un peu moins longtemps car plus je montais le long de la pente, plus le soleil m'atteignait tôt. Le beau temps se maintint toute la semaine et j'étais contente de m'être fiée à l'ancien précepte concernant la lune montante. Le huitième jour, il plut et je restai à la maison. La moitié du pré était fauchée et j'avais besoin de repos car je ne pouvais plus me traîner. Ma fatigue avait été telle que je m'étais à peine nourrie, me contentant de thé et de lait. Pour Bella aussi, c'était bien d'être traitée à nouveau aux heures habituelles, car son lait s'était un peu tari. Pendant quatre jours la pluie tomba, grise et tranquille. Elle tombait en fines gouttelettes. Couchée sur mon lit, j'apercevais le pré et les montagnes comme à travers une toile d'araignée. Je sciai un peu de bois mort et sortis pour nous procurer de la viande. À cause des journées chaudes, j'avais dû jeter le tiers du dernier cerf que j'avais tué. Un gaspillage qui m'atteignait au plus profond de mon âme mais que je ne pouvais pas éviter. Je passai la plus grande partie de ces quatre journées à dormir ou bien à jouer avec Tigre qui n'aimait pas sortir quand il pleuvait. Mes mains écorchées ne cicatrisaient que lentement. Chacun de mes muscles et de mes os me faisait mal, mais cette douleur ne me touchait pas, elle ne semblait pas me concerner.

Le cinquième jour, vers midi, le temps s'éclaircit et l'après-midi le soleil se leva. La fraîcheur de la pluie était encore dans l'air et l'eau tremblait sur les tiges. Taureau galopait sur le pré avec exubérance et Tigre posa prudemment ses pattes dans l'herbe avant de se décider pour une petite chasse. Lynx lui aussi se réveilla, secoua le sommeil de son poil et entreprit quelques petites virées d'inspection. Moi je fauchai un peu d'herbe (il y avait naturellement une faux sur l'alpage) avant de la porter à l'étable. La belle vie pour Bella et Taureau tirait à sa fin. Il fit encore beau pendant quatre jours, puis le temps devint lourd et le ciel se couvrit.

J'avais fauché les deux tiers du pré et je revenais à l'alpage sous la lourde chaleur. Mon cœur me faisait mal, peut-être seulement à cause de l'effort trop rude mais peut-être aussi comme conséquence de mes rhumatismes. Même Lynx qui trottait derrière moi sans élan semblait engourdi par la fatigue. Je me disais que le travail devenait trop dur pour moi et la nourriture trop monotone. La marche me faisait souffrir, les grosses chaussures de montagne m'avaient fait une ampoule au talon et mon bas adhérait à la petite plaie. Subitement tout me parut n'être qu'une torture inutile. Je trouvais qu'il aurait mieux valu que je me tire une balle à temps. Si je n'en étais pas capable, car il est très difficile de se tuer avec un fusil, j'aurais pu passer sous le mur en creusant un trou. De l'autre côté, il y avait des vivres pour cent ans ou une mort rapide et sans douleur. Qu'est-ce que j'attendais encore ? Même si j'étais sauvée miraculeusement, quelle importance puisque tous les êtres que j'avais aimés étaient sans aucun doute morts. Je voulais emmener Lynx. Les chats pouvaient se débrouiller tout seuls. Bella et Taureau, oui, eux je devais les tuer, sinon en hiver ils mourraient de faim.

Le toit de nuages avait pris une couleur d'ardoise et une lumière blafarde s'étendait au-dessus des montagnes. Je me dépêchais pour rentrer avant l'orage. Lynx me suivait en haletant. J'étais trop épuisée et trop découragée

pour le consoler. Rien n'avait aucun sens et tout m'était égal.

En débouchant de la forêt, j'entendis le premier roulement au-dessus de ma tête. Je fis rentrer Lynx dans la cabane, enlevai mes chaussures et courus à l'étable délivrer Bella de son fardeau. L'orage éclata pendant que je m'affairais dans l'étable. Le vent fouettait la prairie et les nuages qui couraient très bas montraient une vilaine couleur gris-jaune. J'avais peur et en même temps j'étais révoltée de cette puissance à laquelle nous étions livrées, moi et mes bêtes. J'attachai Bella et Taureau et fermai les volets. Taureau se blottit contre sa mère et elle se mit à lui lécher patiemment et tendrement le museau comme s'il était encore un petit veau sans défense. Bella n'avait pas moins peur que moi mais elle essayait de consoler Taureau. Pendant que je caressais ses flancs sans penser à rien, j'eus soudain la conviction que je ne pouvais pas partir. C'était peut-être stupide, mais c'était ainsi. Je ne pouvais pas fuir et laisser tomber mes bêtes. Cette décision ne fut pas le fruit d'un raisonnement ni même d'un élan sentimental. Quelque chose en moi m'interdisait d'abandonner ce qui m'avait été confié. D'un seul coup je retrouvai mon calme et oubliai ma peur. Je poussai le verrou de l'étable pour que le vent ne puisse pas l'ouvrir et je courus à la cabane en faisant attention de ne pas renverser le lait. Le vent claqua la porte derrière moi et je la verrouillai en soupirant. J'allumai une chandelle et fermai les volets. Nous étions en sécurité, une pauvre petite sécurité, mais enfin nous étions abrités de la pluie et du vent. Tigre et Lynx étaient déjà couchés sous le poêle, blottis l'un contre l'autre sans un mouvement. Je bus du lait chaud et m'assis à la table. C'était bête de laisser brûler la chandelle mais je ne pouvais me résoudre à rester assise dans le noir. Je me forçai à ne pas écouter le mugissement du vent dans les nuages et examinai mon pied qui me faisait mal. L'ampoule avait crevé et il s'était formé une croûte de sang séché. Je pris un bain de pieds et badigeonnai la plaie avec de la teinture d'iode. Je ne pouvais faire plus. Ensuite je soufflai

la chandelle et me couchai sur le lit tout habillée. Je voyais par la fente des volets les éclairs déchirer le ciel. Finalement le vent se calma un peu et la pluie se mit à tomber sur l'alpage. Les éclairs et les coups de tonnerre continuèrent longtemps mais le bruissement de la pluie m'apaisait. Le tonnerre se transforma peu à peu en un grondement lointain et là-dessus je me réveillai et vis passer le soleil par la fente des volets. Tigre miaulait et Lynx me poussait du museau. Je me levai, me dépêchai d'ouvrir la porte et ils sortirent en courant tous les deux. J'avais froid car j'avais passé la nuit sans couverture. Il était huit heures et le soleil s'élevait déjà au-dessus de la forêt. Je délivrai Bella et Taureau et regardai autour de moi.

La prairie s'étendait dans l'éclat humide du matin. Toutes les terreurs de la nuit s'étaient dissipées. Peut-être qu'il pleuvait encore un peu dans la vallée et comme chaque fois qu'il faisait mauvais temps, je pensai à la chatte. Et pourtant c'était elle qui avait choisi cette liberté ! Mais l'avait-elle vraiment fait, non, elle ne pouvait pas choisir. Je ne trouvais aucune différence entre elle et moi. Il m'était bien possible de choisir, mais seulement dans ma tête, ce qui pour moi ne comptait guère. La chatte et moi étions faites de la même étoffe et embarquées sur le même bateau qui, avec tout ce qui vivait, nous entraînait vers les grandes et sombres chutes d'eau. En tant qu'être humain, mon unique privilège était de me rendre compte de la situation, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. Un assez douteux cadeau de la nature si on y réfléchissait. Je secouai la tête pour chasser ces pensées. Oui, je me souviens de ce détail, car je la secouai si fort que quelque chose craqua dans ma nuque et que je déambulai pendant plusieurs jours affligée d'un torticolis. Dégrisée, je passai les journées suivantes à scier du bois et à laisser mon talon se cicatrifier. Je marchai pieds nus, m'appliquai des compresses d'eau froide et l'inflammation se calma. Je bus une grande quantité de lait, fis du beurre, lavai le plancher de la cabane, reprisai mes chaussettes, lavai le peu de linge que je possédais et restai

assise sur le banc, au soleil. Ce n'est que le cinquième jour après l'orage que je redescendis dans la vallée avec Lynx. Les jours suivants je rentrai le reste du foin. Vers les deux heures c'était terminé et je tirai la dernière charge sur des branches de hêtres jusqu'à la cabane à foin.

J'étais donc venue à bout de cet énorme travail, un travail qui, pendant des semaines, s'était dressé devant moi comme une énorme montagne. À présent j'étais fatiguée et contente. Je ne me souvenais pas avoir éprouvé une telle satisfaction depuis l'époque où mes enfants étaient petites. Jadis, après la fatigue d'une longue journée, quand les jouets avaient été rangés et que les enfants, après leur bain, étaient au lit, jadis, j'avais été heureuse. J'avais été une bonne mère tant que mes filles avaient été petites. Dès qu'elles devinrent grandes et allèrent en classe, je ne fus plus à la hauteur. Je ne sais pas comment c'était arrivé, mais à mesure que les enfants grandissaient je me sentais avec elles moins assurée. Je m'occupais toujours d'elles comme je pouvais mais j'étais rarement heureuse en leur présence. Ce fut l'époque où je me rapprochai beaucoup de mon mari. Il me semblait qu'il avait besoin de moi plus qu'elles. Mes enfants étaient parties, main dans la main, leur cartable sur le dos, cheveux au vent et je savais que c'était le commencement de la fin. Peut-être n'était-ce qu'un simple pressentiment. Plus tard je ne fus plus jamais heureuse. Tout se transforma d'une manière désolante et la vraie vie s'arrêta pour moi.

Je remis la faux, le râteau et la fourche dans la cabane à foin et en verrouillai la porte. Puis je me dirigeai vers le chalet. L'eau du ruisseau était montée le long du mur, je traversai cette eau glacée et appelai Lynx. Plus tard je fis du thé dans la cabane et partageai mon déjeuner avec lui. Le lit portait l'empreinte de la chatte et j'en fus réconfortée. Peut-être qu'en automne nous serions à nouveau tous réunis dans la chaleur du foyer. Je tirai la couverture et sortis voir les haricots. Ils avaient été couverts tout l'été de fleurs blanc et rouge et portaient à présent d'innombrables petites

cosses vertes. La tempête qui avait dispersé les fleurs n'avait cassé ni les pieds ni les tiges. Je décidai d'agrandir le jardin de haricots qui me fournirait peu à peu un substitut au pain, très nourrissant. Le mois d'août était arrivé, dans quelques semaines nous regagnerions nos quartiers d'hiver. J'éteignis avec soin les braises du foyer et je pris avec Lynx le chemin du retour. J'étais contente que le gros travail soit terminé, que Bella et Taureau puissent passer de nouveau leurs journées sur le pâturage et que les heures de la traite soient respectées.

Pour une fois, Tigre ne nous reçut pas à grands cris mais resta tristement recroquevillé près du poêle, le dos rond, poussant de petits miaulements plaintifs. Je le caressai. Il ne bougea pas et lorsque Lynx le renifla, il se releva en feulant, mauvais et irrité. Quand j'eus terminé mon travail, je m'aperçus qu'il boitait et marchait sur trois pattes. Ce n'est jamais facile d'examiner un chat blessé, surtout un chat du tempérament de Tigre. Je le mis sur le dos en lui grattant le ventre jusqu'à ce que je parvienne à attraper sa patte. Il s'était enfoncé une écharde ou une épine dans le coussinet. Au moins dix fois j'essayai de la lui retirer avec une pincette. J'y arrivai finalement parce qu'un oiseau passa devant la porte et détourna de moi et de la pincette l'attention de Tigre. La petite opération avait réussi. Indigné, Tigre se dressa d'un bond en me faisant tomber des mains la pincette et sortit en courant.

Je le vis plus tard en train de lécher sa plaie sur le banc. Au fond il ne s'était pas trop mal conduit. Les chats s'affolent vite ; un bout de papier bruissant, un mouvement un peu brusque, il ne leur en faut pas plus pour perdre la tête. Parce que ce sont des solitaires, ils doivent être sans cesse sur leurs gardes et prêts à la fuite. Derrière chaque buisson d'aspect inoffensif, derrière chaque coin de maison peut se cacher un ennemi. Il n'y a qu'une chose qui soit plus forte que leur méfiance et que leur prudence, c'est leur curiosité.

Entre-temps, le crépuscule était tombé et je préparai le dîner. J'avais rapporté du chalet le dernier pot d'airelles et je fis des crêpes sans œufs. Ce n'était pas mauvais quand on y était habitué. La fin de la fenaison me paraissait être une bonne occasion pour cette petite fête. Pourtant à cette époque déjà je ne souffrais plus autant d'envies impossibles à satisfaire. Mon imagination n'était plus alimentée de l'extérieur et les désirs s'apaisaient lentement. J'étais déjà bien contente quand nous étions rassasiées, moi et mes bêtes, et quand nous n'avions pas à souffrir de la faim. Même le sucre me manquait à peine. Cet été-là, je n'allai que deux fois jusqu'au taillis de framboises pour en ramener un seau. Le chemin me paraissait trop long et trop fatigant. Il y avait d'ailleurs moins de framboises que l'année d'avant, à cause de la sécheresse sans doute. Les baies étaient petites et très sucrées. Je vis que la coupe commençait à être envahie. Dans quelques années, le sous-bois aura gagné du terrain et étouffera les framboisiers.

Après la fenaison, je restai tranquillement à la maison, le plus souvent assise sur un banc. J'étais fatiguée et lasse et la magie mystérieuse se remit à agir. Mes journées s'écoulaient avec une grande régularité. Je me levais à six heures, allais traire Bella et la faisais sortir avec Taureau sur le pâturage. Ensuite je nettoyais l'étable, portais le lait à la cabane et le vidais dans la jatte de grès pour que la crème puisse se déposer à la surface. Après quoi je prenais mon petit déjeuner et donnais à manger à Lynx et à Tigre. Lynx avait son repas le matin, Tigre ne buvait que du lait. Pour une raison quelconque, peut-être parce qu'il était un animal nocturne, Tigre préférait manger le soir. Et c'est Lynx qui alors buvait du lait. Puis venaient les jeux matinaux de Tigre : une sorte de jeu de cache-cache qui consistait à l'attraper en courant tout autour de la cabane. Je devais parfois m'y forcer mais cela me faisait du bien. Ce jeu avait des règles strictes qui avaient toutes été inventées et fixées par le chat. Il fallait toujours courir dans la

même direction et les cachettes étaient toujours les mêmes. Le coin de la cabane, un vieux tonneau à eau, un tas de bois mort, une grosse pierre, l'autre coin de la cabane et un vieux billot. Tigre disparaissait au coin de la cabane et je devais faire l'idiote et le chercher, affolée, en me lamentant. Il était entendu que je ne le voyais pas en train de me guetter au coin de la maison jusqu'à ce qu'il se précipite sur mes jambes, d'un bond sauvage. Ensuite c'était le tonneau à eau à côté duquel il fallait passer à tâtons et pousser un cri après avoir été mordue fort mais sans douleur, cependant que Tigre, la queue en l'air, disparaissait derrière le tas de bois que je contournais alors plusieurs fois, car comment aurais-je pu y distinguer le petit chat qui avait la même couleur, jusqu'à ce qu'il s'avance d'amble, sur la pointe des pattes, comme un cheval, en faisant un énorme gros dos. Tout se résumait au fait que lui, un animal sauvage, fier et intelligent, était capable de faire peur à un homme bête et ridicule. Mais comme ce stupide être humain était aussi une personne agréable et aimée, il n'était pas dévoré mais, après le jeu, tendrement léché. Je n'aurais peut-être pas dû accepter de jouer à ces jeux. Il est possible qu'une sorte de folie des grandeurs se soit développée chez lui qui l'ait rendu imprudent devant les dangers réels. Tigre aurait bien recommencé cet amusement cinquante fois, mais moi dix tours me suffisaient amplement. Il acceptait de s'en contenter et retournait dans son armoire pour dormir encore un peu. Au début, Lynx aurait aimé jouer aussi et nous suivait avec des aboiements et des sauts maladroits. Mais Tigre le rappela sévèrement à l'ordre, après quoi il ne suivit plus le jeu que de loin, en frétilant de la queue et en jappant. C'est seulement quand je n'avais pas le temps ou me montrais inflexible que Lynx était autorisé à prendre ma place. Mais ni l'un ni l'autre ne paraissaient en tirer un réel plaisir.

Après m'être un peu reposée, je m'occupais du lait, car il y avait toujours quelque chose à faire. Je retirais la crème ; Taureau buvait la plus grande partie du lait ainsi écrémé. Parfois j'avais assez de crème pour faire du beurre et quand j'avais trop de celui-ci, je le faisais fondre. Naturellement la réserve de beurre fondu n'était jamais très grande. Je devais attendre plusieurs jours avant de pouvoir prélever assez de crème. Je buvais moi-même beaucoup de lait pour pallier la monotonie de mon alimentation. Il me fallait aussi du lait pour Lynx et pour Tigre. Ensuite je rangeais la cabane, aérais le lit, lavais ou nettoyait, puis je préparais le déjeuner. Ceci ne prenait pas beaucoup de temps, si ce n'est que j'allais chercher des herbes comestibles dans le pré pour épicer la viande. Il y poussait aussi des champignons mais comme je ne savais pas les reconnaître, je n'osais pas en manger. Ils avaient l'air bien tentants, pourtant Bella n'y touchait pas, aussi je refrénais ma faim.

Après le déjeuner je m'asseyais sur le banc et sommeillais. Le soleil luisait sur mon visage et ma tête devenait lourde. Quand je sentais que j'allais m'endormir, je me relevais et partais dans la forêt avec Lynx. Il avait besoin de cette excursion comme Tigre avait besoin de son jeu matinal. En général nous marchions jusqu'au point de vue et je regardais le pays à la jumelle. À vrai dire je ne le faisais plus que par habitude. Les clochers des églises luisaient toujours du même éclat rouge, seules les couleurs des prés et des champs variaient un peu. Les jours de fœhn tout semblait à portée de main et vivement coloré ; si le vent d'est soufflait, le pays s'enveloppait de légers voiles bleutés et quand le brouillard montait du fleuve, on ne distinguait plus rien. Je ne restais pas assise longtemps, c'était trop ennuyeux pour Lynx. Nous faisons une grande promenade à travers bois qui nous ramenait à la cabane par le côté opposé vers quatre ou cinq heures. Au cours de ces excursions, je ne rencontrais que du gibier de haute montagne ; les chevreuils ne montaient pas jusque-là. À travers mes

jumelles, j'apercevais parfois un chamois sur les rochers de calcaire blanc. Au cours de l'été j'ai trouvé quatre chamois morts qui s'étaient réfugiés dans des fourrés. Quand ils devenaient aveugles, ils descendaient dans la vallée. Ces quatre-là n'étaient pas allés très loin. La mort avait eu vite fait de les rattraper. Au fond, il aurait fallu les tuer tous pour mettre fin à l'épidémie et abrégé la souffrance de ces pauvres bêtes. Mais je n'aurais pas été capable de les atteindre à une telle distance et je devais économiser mes munitions. Je ne pouvais donc rien faire sinon assister à leur détresse.

Au retour de la promenade, Lynx s'installait sur le banc et s'endormait au soleil. Son poil devait le protéger car il lui arrivait de somnoler des heures sous la chaleur. Pendant ce temps je m'occupais à l'étable, sciais du bois ou réparais quelque chose.

Parfois, je ne faisais rien du tout, contemplais Bella et Taureau ou observais un busard qui traçait des cercles au-dessus de la forêt. Je ne sais pas s'il s'agissait bien d'un busard. Ç'aurait pu aussi être un faucon ou un épervier. J'ai l'habitude d'appeler busard tous les oiseaux de proie, simplement parce que ce mot me plaît. Je devenais inquiète pour Tigre dès que le busard se montrait trop souvent. Par bonheur, Tigre préférait rester à côté de la cabane et semblait redouter de traverser la prairie pour atteindre la forêt. Il avait d'ailleurs bien assez de proies autour de la cabane. Les grosses sauterelles sautaient jusque sur le seuil de la porte, presque entre ses pattes. J'aimais beaucoup le busard, même si je devais m'en méfier. Il était très beau et je le suivais des yeux quand il se perdait dans le bleu du ciel ou quand il se laissait tomber comme une flèche sur la forêt. Son cri rauque était ici la seule voix étrangère qui parvenait jusqu'à moi.

Mais ce que je préférais à tout, c'était contempler la prairie. Elle était toujours animée d'un léger mouvement même quand je croyais qu'il n'y avait pas de vent. Une douce ondulation sans fin qui répandait la paix et une odeur délicieuse. La lavande y poussait. Des rhododendrons sauvages, des

antennarias, du thym sauvage et une quantité d'herbes dont je ne connaissais pas le nom, mais qui sentaient aussi bon que le thym bien que différemment. Tigre restait parfois assis, les yeux révulsés, devant une de ces herbes aromatiques, et l'on ne pouvait pas l'en détourner. Il utilisait les herbes comme un opiomane sa drogue. Sauf que ses fumeries n'avaient pas sur lui de suites néfastes. Lorsque le soleil était couché, je conduisais Bella et Taureau à l'étable puis me livrais à mes tâches coutumières. Le dîner était en général frugal et se composait des restes du déjeuner accompagnés d'un verre de lait. C'est seulement quand j'avais tiré un animal que pendant quelques jours nous vivions dans l'opulence, jusqu'au moment où je me sentais dégoûtée de la viande.

Après, je m'asseyais sur le banc et attendais. La prairie s'endormait lentement. Les étoiles apparaissaient et plus tard la lune se levait et inondait de sa lumière froide le pré. Toute la journée, je languissais après ces heures. C'étaient les seules où j'étais capable de penser sans me faire d'illusions et en pleine lucidité. Je ne cherchais plus un sens capable de me rendre la vie plus supportable. Une telle exigence me paraissait démesurée. Les hommes avaient joué leurs propres jeux qui s'étaient presque toujours mal terminés. De quoi aurais-je pu me plaindre ; j'étais une des leurs et il m'était impossible de les condamner, je les comprenais trop bien. Mieux valait ne plus penser aux hommes. Le grand jeu du soleil, de la lune et des étoiles, lui, semblait avoir réussi ; il est vrai qu'il n'avait pas été inventé par les hommes. Cependant il n'avait pas fini d'être joué et pouvait bien porter en lui le germe de son échec. Je n'étais qu'une spectatrice attentive et enthousiaste, mais ma vie tout entière n'aurait pas été assez longue pour comprendre la plus courte des phases de ce jeu. J'avais passé presque toute mon existence à me débattre au milieu d'humbles soucis quotidiens. Maintenant que presque plus rien ne m'appartenait, j'avais le droit d'être assise en paix sur le banc et de regarder les étoiles qui dansaient dans la

noirceur du firmament. Je m'étais éloignée de moi-même aussi loin qu'il était possible à un homme de le faire et je me rendais compte que cet état ne devait pas durer si je voulais rester en vie. À ce moment-là je savais déjà que plus tard je ne comprendrais pas ce qui m'était arrivé sur l'alpage. Je prenais conscience que tout ce que j'avais pensé ou fait dans le passé n'avait été qu'une imitation sans valeur. D'autres hommes avaient pensé et agi, avant moi et pour moi. Je n'avais eu qu'à suivre leur trace. Les heures passées sur le banc devant la cabane étaient la réalité, une expérience que je faisais en personne et pourtant pas jusqu'au bout. Presque toujours les pensées étaient plus rapides que les yeux et falsifiaient l'image véritable.

Au réveil, quand l'esprit est encore engourdi par le sommeil, parfois je vois des choses avant de pouvoir les classer et les reconnaître. L'impression est terrifiante et menaçante. C'est seulement quand je la reconnais que la chaise avec mes vêtements se change en objet familier. Un instant avant, elle était encore quelque chose d'entièrement étranger qui me donnait des palpitations. Je ne me prêtais pas souvent à ce genre d'expériences, mais il n'y a rien d'étonnant à ce que je les aie faites. Il n'y avait rien en effet qui aurait pu me distraire ou m'occuper l'esprit, pas de livres, pas de conversations, pas de musique, rien. Depuis mon enfance, j'avais désappris à voir les choses avec mes propres yeux et j'avais oublié qu'un jour le monde avait été jeune, intact, très beau et terrible. Je ne pouvais plus revenir en arrière, car je n'étais plus une enfant et je n'étais plus capable de sentir comme une enfant, mais la solitude me permettait parfois de voir encore une fois, sans souvenir ni conscience, la splendeur de la vie. Peut-être que les animaux vivent jusqu'à leur mort dans un monde de terreur et de ravissement. Ils ne peuvent pas fuir et doivent jusqu'à la fin supporter la réalité. Leur mort elle-même est sans consolation et sans espérance, une mort véritable. Moi, j'étais comme tous les hommes, toujours pressée de fuir et toujours empêtrée dans mes rêveries. Comme je n'avais pas vécu la

mort de mes enfants, je m'imaginai qu'elles étaient encore en vie. Mais j'ai vu comment Lynx a été frappé à mort, j'ai vu la cervelle de Taureau jaillir de son crâne brisé, j'ai vu comme Perle avançait péniblement, une chose sans os, perdant son sang, et sans cesse je sens se refroidir dans mes mains le cœur chaud des chevreuils.

Cela, c'était la réalité. Parce que j'ai vu et senti tout cela, il m'est difficile de rêver en plein jour. J'ai une forte aversion contre les rêveries et je sens qu'en moi l'espérance est morte. Je n'en ai pas peur. Je ne sais pas si j'aurai assez de force pour vivre seulement en face de la réalité. Souvent, j'essaie de me traiter comme un robot : fais ceci et va là-bas et n'oublie pas de faire cela. Mais je n'y parviens qu'un court instant. Je suis un mauvais robot. Je reste un être humain qui pense et qui sent et je ne pourrai pas perdre l'habitude de le faire. C'est pourquoi je suis assise ici et écris tout ce qui s'est passé sans me soucier de savoir si les souris mangeront ou non ces pages. Ce qui importe c'est d'écrire et puisqu'il n'y a plus de conversation possible, je dois m'efforcer de continuer ce monologue sans fin. Ce sera le seul récit que je laisserai ; en effet, quand il sera achevé, il n'y aura plus dans la maison un seul bout de papier sur lequel écrire. Voilà déjà que je tremble en pensant au moment où il faudra que j'aille au lit. Ensuite je resterai les yeux grands ouverts jusqu'à ce que la chatte rentre et que sa chaude proximité me permette de trouver le sommeil tant désiré. Mais je ne serai pas pour autant hors de danger. Si je suis sur mes gardes, des rêves peuvent me surprendre, les rêves noirs de la nuit.

Il m'est difficile de retourner en pensée vers cet été sur l'alpage qui m'apparaît tellement lointain et irréel. En ce temps-là, Lynx, Tigre et Taureau étaient encore en vie et je ne me doutais de rien. Parfois, dans mes rêves, je cherche l'alpage et je ne peux pas le trouver. Je marche à travers le sous-bois et la forêt sur des sentiers raboteux, et je me réveille fatiguée et

brisée. C'est étrange, dans mon sommeil je cherche l'alpage et quand je suis éveillée je suis contente de ne pas avoir à y penser. Je ne veux plus le revoir, plus jamais.

Il y eut en août encore deux ou trois orages, mais ils ne furent pas violents et ne durèrent que quelques heures. Si quelque chose m'inquiétait confusément, c'est que tout se soit si bien passé. Nous étions en bonne santé, les jours restaient chauds et parfumés et les nuits peuplées d'étoiles. Cependant il n'arrivait rien, je finis par m'habituer à cet état et j'acceptais ce qu'il avait de bon comme si je n'avais jamais rien attendu d'autre. Le passé et le futur baignaient la petite île de l'ici et du maintenant. Je savais que ça ne pouvait pas durer, mais je ne me faisais aucun souci. Dans mon souvenir, l'été est assombri par des événements qui n'ont eu lieu que plus tard. Je ne sens plus combien tout a été beau, je le sais seulement. C'est une terrible différence. Pour cela, je ne parviens plus à retracer l'image de l'alpage. Mes sens se souviennent plus difficilement que mon cerveau et peut-être un jour cesseront-ils complètement de se souvenir. Avant que cela n'arrive, il faut que j'aie tout écrit.

Déjà l'été tirait à sa fin. La dernière semaine d'août, il se mit à faire mauvais. Le temps était froid et pluvieux et il fallut que je chauffe pendant la journée. À cette époque, je brûlais trop d'allumettes car le bois mort se consumait très vite, quand je quittais la cabane. Bella et Taureau restaient sur le pâturage, ils ne semblaient pas avoir froid, mais ils n'avaient pas l'air aussi heureux qu'en été. Tigre passa une triste semaine à l'intérieur, assis sur le rebord de la fenêtre à regarder tomber la pluie. Je faisais mon travail et petit à petit grandissait mon envie de retourner au chalet, d'y retrouver ma robe de chambre, mon édredon et les bûches de hêtre qui crépitaient. Chaque midi, j'enfilais mon loden, rabattais le capuchon sur mon front et partais dans les bois avec Lynx. Je marchais sans but sous les arbres mouillés, accordais à Lynx le temps de renifler partout afin qu'il reste de

bonne humeur, puis retournais en grelottant à la cabane. Comme je n'avais rien d'autre à faire, je me couchais tôt, et plus je dormais, plus j'avais envie de dormir. Cela me contrariait et je commençais à broyer du noir. Tigre errait, plaintif, de la cuisine à la chambre. Il essayait de m'inciter à jouer puis, écoeuré, cessait même d'en avoir envie. Seul Lynx ne semblait pas découragé par la pluie et, excepté le court moment de nos promenades, passait son temps à dormir sous le poêle. Finalement il se mit même à neiger de gros flocons mouillés. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu d'une tempête de neige. Je m'habillai et conduisis Bella et Taureau à l'étable. Il neigea toute la nuit et le lendemain matin il y avait dix centimètres de neige. Le ciel était couvert et un vent froid soufflait. Dans l'après-midi, il commença à faire plus chaud et il tomba une légère pluie. Je compris que je ne devais pas retarder notre départ trop longtemps.

Une semaine après, je fus réveillée par le soleil qui tombait sur mon visage. Il s'était mis à refaire vraiment beau. L'air restait froid mais le ciel était clair et bleu pâle. Je trouvai le soleil un peu plus petit et moins brillant qu'auparavant mais c'était sans doute une idée que je me faisais. La journée s'annonçait belle mais quelque chose avait changé. Sur les rochers scintillait la première neige et je frissonnai. Lynx et Tigre se tenaient déjà à la porte et je les laissai sortir. Je conduisis Bella et Taureau au pâturage. L'air sentait la neige et ne se réchauffa qu'à midi. L'été était fini. Je préférerais pourtant retarder notre départ de l'alpage car il fit vraiment très beau jusqu'au vingt septembre. Le soir je ne pouvais plus contempler les étoiles qu'à travers les carreaux, il faisait trop froid dehors. Elles paraissaient s'être éloignées dans l'espace et leur lumière était plus froide que pendant les nuits d'été.

Je repris mon ancienne vie, j'allais me promener avec Lynx, je jouais avec Tigre et m'occupais de la maison. Mais bizarrement, je me sentais comme dégrisée. Une nuit où je commençais à avoir froid dans mon lit, je

compris qu'il serait dangereux d'attendre plus longtemps. Au petit matin, je rangeai les choses indispensables dans mon sac à dos, enfermai Tigre dans la boîte détestée, allai chercher Bella et Taureau à l'étable, et je fus prête pour le départ. Nous partîmes à sept heures, et à onze heures nous étions au chalet. Mon premier geste fut de délivrer Tigre de sa prison où il se lamentait, puis je l'enfermai dans la maison. Je laissai Bella et Taureau paître dans la clairière après les avoir menés boire à la fontaine. Le temps était resté très beau et il faisait plus chaud ici que sur l'alpage. Quand j'entrai dans le chalet, Tigre avait déjà retrouvé son armoire et semblait se sentir en sécurité. Lynx salua joyeusement le chalet, il comprenait que nous étions rentrés à la maison et me suivait pas à pas en jappant d'excitation. Je fus occupée à l'intérieur jusqu'au soir et ne trouvai le temps de manger qu'après avoir traité Bella et l'avoir conduite dans son ancienne étable avec Taureau.

Le feu brûlait dans le foyer, un vrai feu de hêtre qui crépitait, et la maison sentait bon l'air frais et le bois lessivé. Lynx se blottit sous le poêle et, prise de fatigue, j'allai moi aussi me coucher. Je m'étirai de tout mon long, éteignis la bougie et m'endormis aussitôt.

Quelque chose de froid et d'humide heurta mon visage et me réveilla avec des cris de joie. Je fis de la lumière et pris la boule grise et mouillée de rosée dans mes bras en la serrant contre moi. La chatte était vraiment revenue. Avec force ronronnements et miaulements, elle me raconta les événements de son long été solitaire. Je me levai pour remplir son bol de lait chaud et elle se jeta dessus goulûment. Elle était maigre et mal soignée mais paraissait en bonne santé. Lynx arriva et ils se saluèrent l'un l'autre avec tendresse. Peut-être avais-je été injuste avec la chatte en la pensant froide et distante. Il est vrai qu'une maison chaude, du bon lait et une place sûre dans un lit valent bien quelques cris de joie. Quoi qu'il en soit, nous étions heureux d'être réunis et quand je me recouchai, le petit corps familier

pressé contre mes jambes, je fus contente de me sentir à nouveau chez moi. Le temps passé à l'alpage avait été beau, plus beau qu'il ne le serait jamais ici, mais c'est le chalet de chasse qui était mon vrai foyer. Je pensais presque avec gêne à l'été et j'étais satisfaite d'être revenue à ma vie habituelle.

Les jours suivants, j'eus peu de temps à consacrer aux animaux. Chaque matin, je retournais à l'alpage et revenais avec des sacs bourrés d'ustensiles de ménage. C'était moins fatigant qu'en mai car cette fois-ci je portais les choses en descendant. Mais la baratte m'infligea tout de même quelques bleus sur le dos. Lorsque, avant de pénétrer dans la forêt, je me retournai une dernière fois, je vis la prairie que le vent d'automne faisait onduler sous le haut ciel pâle. Je ne faisais déjà plus partie du vaste espace et du silence. Je savais que rien ne serait jamais plus comme cet été. Il n'y avait aucun fondement rationnel à cela, mais je le savais avec certitude. Aujourd'hui je crois que c'était parce que je n'en désirais pas la répétition. Un état si exceptionnel n'aurait pu se prolonger sans nous mettre en péril mes bêtes et moi.

Je descendis sous les sombres épicéas, par des sentiers caillouteux, et le petit coin de bleu au-dessus de ma tête n'avait rien de comparable avec le ciel qui s'étendait là-haut. Chaque pierre du chemin, chaque buisson m'était familier ; c'était beau mais un peu prosaïque après la neige étincelante sur les rochers. Pourtant c'était dans ce prosaïsme familier que je devais vivre si je voulais rester un être humain. À l'alpage, quelque chose du froid et de l'étendue du ciel s'était infiltré en moi et m'avait insensiblement éloignée de la vie. Maintenant tout cela s'éloignait de moi. Pendant que je descendais dans la vallée, ce n'était pas seulement la baratte qui pesait sur mes épaules, mais aussi les soucis que j'avais écartés et qui revenaient à la charge. J'avais cessé de me sentir détachée de la terre et j'étais lasse et

accablée comme il convient à un être humain. Cela me semblait juste et dans l'ordre des choses et de mon plein gré j'en prenais la lourde charge sur moi.

Après deux jours de repos, j'allai voir le champ de pommes de terre. Les plants étaient fournis et verts et n'avaient pas encore commencé à jaunir. Il allait me falloir patienter quelques semaines en me contentant de viande et de farine ; mais même de la farine, il n'en restait plus beaucoup. Je préparai des orties en épinards, elles n'avaient plus aussi bon goût qu'au printemps mais me remplissaient l'estomac. Ensuite j'allai visiter mes arbres fruitiers. Les pruniers qui avaient abondamment fleuri et commencé à porter des fruits avaient dû les perdre en été. Par contre, il y avait plus de pommes que l'année d'avant et des pommes sauvages en quantité.

Il me fallait patienter aussi pour cette récolte. Je mangeai une pomme, mais elle était verte et me donna des douleurs d'estomac.

C'était mon deuxième automne dans la forêt. Des cyclamens fleurissaient sous les noisetiers, aux endroits humides, et le chemin de la gorge était bordé de gentianes bleues. Le vent d'est tourna en vent du sud qui apporta un air chaud désagréable. Peut-être étais-je après tout descendue trop tôt de l'alpage, mais je savais que le fœhn serait bientôt suivi de mauvais temps. Lasse et énervée, je traînai du foin jusqu'au garage et je fus bien contente d'avoir coupé tant de bois au printemps et d'être débarrassée de cette corvée.

La pluie arriva enfin mais le temps resta assez chaud. Je fus obligée d'allumer du feu le soir. Il est vrai qu'ici il faut chauffer même l'été quand le temps se rafraîchit. Je restai à la maison et retallai à mes mesures le vieux survêtement de Hugo. Je cousais mal et je n'étais pas très adroite mais je ne voulais pas faire un chef-d'œuvre. Ce travail que j'exécutais à contrecœur n'occupait que mes mains. Mes pensées vagabondaient. C'était agréable d'être à la chaleur. Lynx dormait sous le poêle, la chatte sur mon

lit et Tigre poussait une boulette de papier d'un coin de la pièce à l'autre. Il était maintenant devenu presque adulte et plus grand que sa mère. Sa grosse tête de matou était presque le double de la tête menue de celle-ci. À notre retour, la vieille chatte s'était montrée hostile envers Tigre jusqu'à ce que, sans doute de frayeur, il se soit hérissé en crachant. Après quoi ils se supportèrent, ce qui veut dire qu'ils s'ignoraient et se conduisaient comme si chacun était le seul chat de la maison. Tigre n'avait pas reconnu sa mère. Il était petit quand nous étions montés à l'alpage et déjà depuis longtemps elle avait cessé de s'occuper de lui. À cause de la pluie, la nuit venait vite et pour faire des économies je me couchais de bonne heure. Je ne dormais pas aussi bien qu'à l'alpage où l'air suffisait à me fatiguer. Je me réveillais deux ou trois fois au cours de la nuit et je m'efforçais de ne penser à rien pour ne pas chasser définitivement le sommeil. Je ne me levais qu'à sept heures pour aller à l'étable. Bella et Taureau s'étaient bien réhabitues à leur vie en bas, si ce n'est que Bella donnait moins de lait depuis qu'elle broutait le mauvais fourrage de la clairière. J'espérais que cela s'améliorerait quand elle mangerait du foin.

Peu à peu le temps devint froid et peu engageant. J'allais chaque jour dans la forêt avec Lynx et lorsque la pluie cessa, j'essayai d'attraper quelques truites. Un après-midi j'en pris deux, le soir suivant seulement une et à la main. Je ne sais pas si les poissons dorment, pourtant celle-ci devait faire un petit somme dans sa mare. Il n'y avait pas grand-chose à attendre de la pêche, les truites refusaient de mordre. Il n'était pas question de respecter la saison de pêche, mais de toute façon je ne pris plus rien. Comme le fœhn soufflait, le rut des cerfs avait commencé plus tôt et c'était une des raisons de mes insomnies. Il me semblait que les cerfs étaient plus nombreux que l'année dernière. Mes craintes s'étaient révélées fondées ; ils passaient des réserves avoisinantes, où ils pouvaient se multiplier sans être dérangés, dans la mienne. Un jour viendrait, s'il n'y avait pas un hiver très

rigoureux, où la forêt regorgerait de gibier. Il ne m'est pas possible de prévoir comment les choses évolueront mais si je me décide à passer sous le mur, j'exécuterai ce dernier travail avec soin et construirai une véritable ouverture de pierres et de terre. Je n'ai pas le droit de priver mon gibier de cette ultime chance.

Le vent changea enfin, il soufflait maintenant de l'ouest. Une fois de plus, le beau temps revint. À midi la température se réchauffait tellement qu'il m'était impossible de rester assise sur le banc au soleil. Les grandes fourmis rouges redevinrent très entreprenantes. Elles passaient devant moi en procession grise et noire. Elles semblaient très assurées de leur but et ne se laissaient pas déranger dans leur tâche. Elles traînaient des aiguilles de pin, des petits coléoptères, des fragments de terre et se donnaient beaucoup de mal. Jamais je n'ai été capable de détruire une fourmilière. Mon attirance à l'égard de ces minuscules robots était faite à la fois d'admiration, de dégoût et de pitié. Sans doute parce que je les voyais avec des yeux humains. Mes propres activités auraient probablement paru très énigmatiques et très inquiétantes à une fourmi géante.

Bella et Taureau passaient toute la journée dans la clairière et broutaient sans trop d'entrain les tiges dures et jaunes. Ils préféraient le foin odorant que je leur donnais le soir. Tigre jouait près de moi en se tenant loin des fourmis et Lynx entreprenait ses petites inspections dans les buissons d'où il revenait toutes les dix minutes pour me jeter un regard interrogateur ; puis, après avoir reçu quelques mots d'encouragement, il disparaissait, tranquilisé.

Le temps se maintint au beau presque la moitié du mois d'octobre. Je profitai de cette période favorable pour doubler encore ma réserve de bois. Maintenant la maison était entièrement entourée de bûches jusqu'à la hauteur de la véranda et elle ressemblait à une forteresse dans laquelle les petites fenêtres s'ouvraient comme des meurtrières. Des tas de bois suintait

une résine jaune qui remplissait de son odeur la clairière. Je travaillais tranquillement et régulièrement, sans trop me fatiguer. La première année, je n'en avais pas été capable tout simplement parce que je ne savais pas trouver le rythme convenable. Mais depuis, j'avais appris comment il fallait s'y prendre et m'étais adaptée à la forêt. En ville on peut vivre de longues années d'une façon trépidante, le système nerveux s'en trouve ruiné mais on peut tenir longtemps. Mais personne n'est capable de faire des ascensions en montagne, de planter des pommes de terre, de couper du bois ou de faucher pendant plusieurs mois d'une façon trépidante. La première année où je n'étais pas adaptée, j'avais dépassé mes forces au point que jamais je ne pourrai me remettre complètement de ces excès. J'avais bêtement été fière de mes records. À présent je prends le pas tranquille du paysan, même pour me rendre de la maison à l'étable. Le corps reste détendu et les yeux ont le temps de regarder. Une personne qui court n'a le temps de rien voir. Dans mon ancienne vie, mon trajet m'a fait passer pendant des années par une place où une vieille femme donnait à manger aux pigeons. J'ai toujours aimé les bêtes et ces pigeons maintenant changés en pierre avaient toute ma sympathie, et pourtant je serais incapable d'en décrire un seul. Je ne sais même pas quelle était la couleur de leurs yeux ou de leur bec. Vraiment je n'en sais rien et ce détail montre clairement la façon dont je me déplaçais en ville. C'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la forêt pour moi est devenue vivante. Je ne veux pas dire que ce soit la seule façon de vivre, mais c'est certainement celle qui me convient le mieux. Et que n'a-t-il pas fallu qu'il se passe avant que je ne parvienne à la trouver. Auparavant j'allais toujours quelque part, j'étais toujours pressée et exaspérée car partout où j'arrivais je devais attendre mon tour. J'aurais tout aussi bien pu flâner en route. Il m'arrivait de prendre conscience de mon état et aussi de l'état du monde, mais je n'étais pas capable de me démarquer de cette vie stupide. L'ennui que j'éprouvais

souvent était celui d'un paisible cultivateur de roses à un congrès de fabricants d'autos. J'ai l'impression d'avoir passé ma vie entière dans un tel congrès et je m'étonne de n'être pas tombée raide morte d'écœurement. Si j'avais pu continuer à vivre, c'est en trouvant refuge au sein de ma famille. Encore que, durant les dernières années, j'ai maintes fois soupçonné ceux qui m'étaient le plus proches d'être passés à l'ennemi. C'est alors que ma vie est devenue grise et s'est assombrie.

Ici dans la forêt, je me trouve enfin à la place qui me convient. Je n'en veux pas aux fabricants d'autos, ils ont depuis longtemps perdu tout intérêt. Mais comme ils m'ont torturée avec des choses qui me répugnaient ! Je n'avais que cette petite vie et ils ne m'ont pas laissée vivre en paix. Maintenant que les hommes n'existent plus, les conduites de gaz, les centrales électriques et les oléoducs montrent leur vrai visage lamentable. On en avait fait des dieux au lieu de s'en servir comme d'objets d'usage. Moi aussi je possède un objet de ce genre au milieu de la forêt : la Mercedes noire de Hugo. Quand nous sommes arrivés avec elle, elle était presque neuve. Aujourd'hui, recouverte d'herbes, elle sert de nid aux souris et aux oiseaux. Quand la clématite fleurit au mois de juin, elle devient très belle et se met à ressembler à un gigantesque bouquet de mariée. Elle est belle aussi en hiver lorsqu'elle est brillante de givre ou se couronne d'une coiffe blanche. Au printemps et à l'automne, je distingue entre les tiges brunes le jaune passé de ses coussins jonchés de feuilles de hêtre, mêlées à de petits morceaux de caoutchouc mousse et de crin, arrachés et déchiquetés par des dents minuscules.

La Mercedes de Hugo est devenue un foyer confortable, chaud et abrité du vent. On devrait placer des voitures dans les forêts, elles font de bons nioirs. Sur les routes, à travers tout le pays, il doit y en avoir des milliers recouvertes de lierre, d'orties et de buissons. Mais celles-là sont entièrement vides et sans habitants.

Je vois la croissance, verte, dense et silencieuse des plantes. Et j'entends le vent et toutes sortes de bruits dans les villes mortes ; les vitres qui se brisent sur le pavé quand les gonds des fenêtres sont trop rouillés, les gouttes d'eau qui tombent des tuyaux éclatés, le bruit de milliers de portes qui claquent dans le vent. Parfois, dans les nuits d'orage, une chose de pierre qui autrefois a été un homme tombe de sa chaise au pied du bureau en frappant lourdement le parquet. Au début, de grands incendies ont dû éclater, mais depuis ils ont probablement cessé et la végétation s'est empressée de recouvrir nos misérables restes. Quand je regarde le sol, de l'autre côté du mur, je n'aperçois ni une fourmi, ni un coléoptère, ni le moindre insecte. Mais il n'en sera pas toujours ainsi. La vie reviendra avec l'eau des ruisseaux, une vie élémentaire et minuscule qui s'infiltrera dans la terre et la ranimera. Cela devrait m'être indifférent et pourtant, si étrange que ça paraisse, cette pensée me remplit d'une secrète satisfaction.

Le seize octobre, je recommençai à prendre des notes depuis mon retour de l'alpage ; le seize octobre donc, j'arrachai les pommes de terre et remplis les sacs de tubercules encore noirs de terre. La récolte était bonne et les souris n'avaient fait que peu de dégâts. Je pouvais être satisfaite et affronter l'hiver sans crainte. J'essuyai à un sac mes mains noircies et m'assis sur un tronc d'arbre. L'époque d'un estomac criant famine était révolue et l'eau me venait à la bouche à la pensée de mon repas du soir : des pommes de terre nouvelles avec du beurre. Les derniers rayons de soleil filtraient à travers les hêtres et je me reposais, fatiguée et contente. J'avais mal au dos de m'être si souvent baissée, mais c'était une douleur agréable, juste assez forte pour me rappeler que j'avais un dos. Il me restait encore à traîner les sacs jusqu'à la maison. Je les fixai deux par deux sur des branches de hêtre qui remplaçaient en été la charrette et en hiver la luge, et les tirai sur le

chemin du chalet. Lorsque le soir j'eus entreposé les dernières pommes de terre dans la chambre, j'étais si fatiguée que je me mis au lit sans dîner et dus remettre à plus tard le grand repas de fête.

Le vingt et un octobre, toujours par beau temps, je cueillis les pommes et les pommes sauvages et les portai à la maison. Les pommes avaient un goût excellent mais restaient encore un peu fermes. Je les disposai dans la chambre en faisant attention qu'elles ne se touchent pas. Je mis devant celles qui étaient tachées, pour les consommer en premier. Elles étaient jolies à voir, vertes avec deux joues rouge feu comme la pomme de Blanche-Neige.

Je me rappelais très bien les contes de fées mais j'avais beaucoup oublié. Comme je n'avais jamais su grand-chose, il me restait bien peu de connaissances. Des noms me traversaient la tête et je ne savais plus quand avaient vécu ceux qui les avaient portés. Je n'avais appris qu'en vue des examens et plus tard la possession d'un dictionnaire suffisait à me donner un sentiment de sécurité. Maintenant que ce secours faisait défaut, ma mémoire n'était plus qu'un terrible pêle-mêle. Parfois quelques vers me revenaient mais je n'en savais pas l'auteur. J'étais prise alors du désir torturant de courir à la bibliothèque la plus proche pour aller chercher des livres. La pensée que ces livres devaient encore exister et que je pourrais un jour me les procurer me consolait un peu. À présent je sais qu'il sera trop tard. Même en temps normal, je ne pourrais jamais vivre assez longtemps pour combler mes lacunes. Je ne sais pas d'ailleurs si ma tête serait encore capable de se rappeler toutes ces choses. Si un jour je sors d'ici, je caresserai avec amour tous les livres que je trouverai, mais je ne les lirai pas. Je ne serai jamais une femme vraiment cultivée, autant en prendre mon parti.

Le soleil continuait à briller, mais de jour en jour il faisait plus froid et le matin on trouvait parfois une légère couche de gelée. La récolte de haricots avait été très bonne et maintenant le temps était venu d'aller à l'alpage cueillir les airelles. Je ne retournais pas à l'alpage de gaieté de cœur mais il m'était difficile de renoncer aux airelles. Là-haut, la prairie s'étendait, silencieuse et comme ensorcelée sous le ciel d'octobre. J'allai jusqu'au point de vue et regardai au loin. La vue était meilleure qu'en été et je découvris un minuscule clocher que je n'avais jamais distingué auparavant. Les prés étaient à présent jaunes et recouverts d'un léger voile brunâtre, une mer de semences mûres. Entre les prés, les rectangles et les carrés avaient été jadis des champs de blé. Cette année, ils étaient rongés par des taches vertes, les mauvaises herbes qui proliféraient. Un vrai paradis pour les moineaux. Sauf qu'il n'existait plus là-bas le moindre moineau. Comme des jouets cassés ils gisaient dans l'herbe, à moitié enfouis dans la terre. J'étais arrivée sans le moindre espoir et pourtant, quand je ne vis aucun nuage de fumée, pas un seul signe de vie, je fus saisie d'un accablement profond. Lynx le remarqua et me pressa de partir. Il faisait d'ailleurs bien trop froid pour rester longtemps assise. Je cueillis des baies pendant trois heures. C'était un travail agaçant. Mes mains qui avaient désappris à manier de si petites choses étaient devenues malhabiles. Finalement je réussis à remplir mon seau. Je m'assis sur le banc devant la cabane et bus du thé chaud. Sur la prairie se dessinaient de grandes taches, là où elle avait été broutée et avait repoussé. L'herbe avait jauni et paraissait sans sève. Ça et là se voyait une touffe de gentianes de couleur violette. Ces fleurs semblaient avoir été taillées dans une fine soie fanée. Une plante d'arrière-saison un peu malade. Je revis le busard tournoyer et descendre brusquement vers la forêt. Alors, le sentiment qu'il valait mieux pour toujours rester éloignée de l'alpage m'envahit.

Je n'aime pas que l'on m'attaque et je suis tout de suite sur la défensive. Je n'avais pas de raison valable de ne plus venir sur l'alpage, aussi mis-je mon sentiment d'aversion sur le compte du pénible déménagement. Mais il n'était pas question de céder à la paresse, tout était décidé depuis longtemps et jugé indispensable. Et pourtant, je frissonnais à la vue de la prairie jaunissante, des rochers scintillants et de la gentiane malade. Un sentiment de vide et de clarté et d'une immense solitude me mit debout et je quittai l'alpage presque en fuyant. Sur le sentier familier de la forêt, tout cela me parut sans aucune réalité. Le froid descendait vite et Lynx était pressé de retrouver la chaleur du foyer.

Le jour suivant, je fis cuire les baies et je les mis dans des pots que je recouvris de papier journal. Je profitai des derniers beaux jours et coupai à la faucille de l'herbe pour la litière de Bella et de Taureau, puis, sur ma lancée, je fauchai aussi une partie du pré de la forêt pour le gibier. Je rentrai le fourrage au-dessus de l'écurie et dans une des pièces de l'étage, et le foin quand il fut sec, sous un toit où l'on avait l'habitude d'entreposer l'affourage du gibier. Je laissai le champ de pommes de terre comme il était car je n'avais l'intention de le retourner et de le fumer qu'au printemps. Après quoi je me sentis fatiguée et un peu étonnée d'avoir réussi à terminer enfin les préparatifs pour l'hiver. Mais de tous temps on avait connu de bonnes années et pourquoi n'aurais-je pas bénéficié moi aussi d'une chance semblable.

À la Toussaint, il se mit brusquement à faire chaud et je compris que ce ne pouvait être que le commencement de l'hiver. Je passai la journée, tout en accomplissant mon travail, à penser aux cimetières. Il n'y avait aucune raison particulière à cela sinon que j'y étais forcée, parce que pendant des années j'avais été habituée à penser aux cimetières à cette date. Je me représentais l'herbe qui avait depuis longtemps étouffé les fleurs sur les tombes, les pierres et les croix qui s'enfonçaient lentement dans la terre et

les orties qui envahissaient tout. Je vis les plantes grimpantes sur les croix, les veilleuses brisées et les bougies consumées. Et la nuit, les cimetières complètement abandonnés. Aucune lumière ne brûlait et rien ne bougeait excepté le vent qui bruissait dans l'herbe sèche. Je me souvins des processions de gens portant d'énormes chrysanthèmes dans des sacs à provisions et qui grattaient la terre sur les tombes et arrosaient avec un affairement furtif. Je n'ai jamais aimé le jour des morts. Le chuchotement des vieilles femmes sur la maladie ou sur la décomposition et derrière tout cela la peur des morts, et si peu d'amour. Malgré le sens élevé qu'on a voulu donner à cette fête, la peur ancestrale des vivants pour les morts n'a jamais pu être extirpée. On fleurissait les tombes des morts pour avoir le droit de les oublier. Déjà, enfant, je souffrais de voir les morts si mal traités. Chacun aurait dû comprendre que ce serait bientôt sa propre bouche morte que l'on bourrerait de fleurs en papier, de bougies et de prières apeurées.

À présent, les morts pouvaient enfin reposer en paix sans être dérangés par les mains fouineuses de ceux qui s'étaient montrés coupables envers eux, ils reposaient en paix, recouverts par les herbes et les orties, transpercés d'humidité, dans le bruissement éternel du vent. Et si jamais la vie devait renaître, elle naîtrait de leurs corps décomposés et non de ces choses de pierre condamnées à rester inanimées jusqu'à la fin des temps. J'avais pitié d'eux, pitié des morts et de ceux qui avaient été changés en pierre. La pitié était la seule forme d'amour que j'avais conservée à l'égard des humains.

Les chaudes rafales de vent soufflant de la montagne me minaient et me plongeaient dans un assombrissement contre lequel j'essayais en vain de me défendre. Les bêtes elles aussi souffraient du fœhn. Lynx, abattu, restait couché sous un buisson, Tigre criait et se plaignait toute la journée et poursuivait sa mère de ses élans de tendresse. Comme elle ne voulait rien savoir, un jour il traversa le pré en courant et se mit à se frapper la tête

contre un arbre en criant encore plus fort. Lorsque, épouvantée, je voulus le caresser, il enfonça son nez brûlant dans ma main en miaulant plaintivement. Tigre n'était plus mon petit compagnon de jeux mais un chat adulte que l'amour torturait. Puisque la vieille chatte qui depuis quelque temps était devenue très maussade ne voulait pas de lui, il partirait dans la forêt se chercher une compagne ; mais il n'en existait aucune pour lui. Je maudis le vent chaud et allai au lit, en proie à de sombres pensées. Les deux chats sortirent au milieu de la nuit et je perçus bientôt venant de la forêt le chant de Tigre. Il avait une voix superbe, héritée de Monsieur Koua-Koua, mais plus jeune et plus flexueuse. Pauvre Tigre, il chanterait en vain.

Je passai la nuit tout entière dans un état de demi-sommeil qui me faisait prendre mon lit pour une barque voguant en haute mer. Cela ressemblait à un accès de fièvre qui m'épuisait et m'étourdissait. Sans cesse revenait l'impression de tomber dans un gouffre et j'étais assaillie d'images terrifiantes. Tout se passait sur une surface d'eau dansante, et très vite je n'eus plus la force de me dire que ce n'était pas la réalité. C'était absolument réel et la raison et l'ordre ne comptaient plus. Vers le matin la chatte me tira de cet horrible état en sautant sur mon lit. Cette confusion se dissipa d'un seul coup et je m'endormis enfin.

Au matin, le ciel était couvert et noir, le vent sifflant était tombé mais la chaleur s'était amassée sous les nuages. La journée se traîna, l'air lourd et humide pesait sur les poumons. Tigre n'était pas rentré. Lynx rôdait tristement. Il souffrait moins du fœhn que de ma mauvaise humeur qui m'éloignait de lui et me rendait inapprochable. Je fis mon travail à l'étable et il fallut que je force Bella à se lever pour pouvoir la traire. Taureau lui aussi était terriblement agité et récalcitrant. Après le travail, je m'allongeai sur mon lit. J'avais à peine fermé l'œil de la nuit. La porte et la fenêtre

restèrent ouvertes et Lynx se coucha sur le seuil pour veiller sur mon sommeil. C'est ainsi que je m'endormis vraiment et me retrouvai plongée dans un rêve animé.

J'étais dans une grande pièce très claire, entièrement blanche et dorée. De superbes meubles baroques s'alignaient contre les murs et le sol était recouvert d'un parquet précieux. En regardant par la fenêtre, j'apercevais un petit pavillon dans un parc à la française. Quelque part on jouait la *Petite Musique de nuit*. Et brusquement je sus que cela n'existait plus. Le sentiment d'avoir subi une perte terrible me submergea. Je pressai mes mains contre ma bouche pour ne pas crier. Alors la claire lumière s'éteignit, l'or se fonda dans un crépuscule et la musique se transforma en un tambourinement monotone. Je me réveillai. La pluie frappait contre les vitres. Je restai couchée sur mon lit, tout à fait immobile, et écoutai. La *Petite Musique de nuit* s'était cachée dans la pluie et je ne pouvais plus l'entendre. C'était un miracle que mon cerveau endormi ait pu ressusciter un monde passé. Je n'arrivais pas à le croire.

Ce soir-là, nous fûmes tous comme délivrés d'un cauchemar. Tigre rentra par la chatière, le poil couvert de terre et d'aiguilles de pin, mais délivré de sa folie. Il cria pour se délivrer de sa peur et après avoir bu son lait se glissa, épuisé, dans l'armoire. La vieille chatte daigna se laisser caresser et Lynx regagna sa couche, persuadé que j'étais redevenue la personne qui lui était familière. Je me mis à faire des patiences à la lueur de la lampe en écoutant la pluie battre contre les volets. Ensuite je plaçai un seau sous la gouttière pour avoir de l'eau pour me laver la tête, allai à l'étable donner du fourrage et traire, puis enfin me couchai pour dormir d'un sommeil profond jusqu'au matin frais et pluvieux. Les jours suivants, la pluie continua à tomber avec une tranquille régularité ; je restai à la maison. J'avais lavé mes cheveux qui à présent m'entouraient la tête, légers et vaporeux. L'eau de pluie les avait rendus souples et lisses. Je les coupai devant la glace, courts, juste à la

hauteur des oreilles, puis je contemplai mon visage bruni sous le casque de mes cheveux décolorés par le soleil. Il me parut étrange, maigre, avec des joues un peu creuses. Mes lèvres s'étaient amincies et je trouvai que ce visage étranger portait la marque d'un manque secret. Puisque personne n'était en vie qui aurait pu aimer ce visage, il me parut tout à fait superflu. Il était pauvre et nu et j'en eus honte, je ne voulais plus rien avoir à faire avec lui. Mes bêtes s'étaient attachées à mon odeur familière, à ma voix et à certains mouvements. Je pouvais sans crainte me débarrasser de mon visage, on n'avait plus besoin de lui. Cette pensée fit naître en moi une impression de vacuité dont je devais à tout prix me délivrer. Je cherchai un travail quelconque et me dis que ce serait puéril, dans la situation où j'étais, de déplorer la perte d'un visage. Pourtant je ne pouvais chasser le sentiment torturant d'avoir perdu quelque chose d'important.

Le quatrième jour, la pluie commença à devenir agaçante, il est vrai que je manquais de reconnaissance si on pensait qu'elle nous avait délivrés du fœhn. Mais il fallait bien avouer que j'en avais par-dessus la tête et mes bêtes étaient tout à fait de cet avis. Nous nous ressemblions sur ce point. Notre préférence allait à un temps clair et sans vent avec chaque semaine un jour de pluie pour faire la grasse matinée. Mais personne ne se souciait de notre impatience et nous fûmes contraints d'écouter quatre jours encore le doux ruissellement et son clapotis. Quand je sortais Lynx dans la forêt, les branches mouillées me fouettaient les jambes et mes vêtements s'imprégnaient d'humidité. Il arrive que dans mon souvenir les jours de pluie se fondent en une seule journée qui dure des mois et pendant laquelle je fixe désespérément la lumière grise. Mais je sais bien que, durant ces deux années, la pluie n'est jamais tombée plus de dix jours de suite.

Ce fut à cette période que commença dans l'étable quelque chose qui me remplit d'effroi. Bella demandait un mâle et beuglait toute la journée. Cela n'avait rien de nouveau et se renouvelait toutes les quelques semaines. Je

m'étais habituée à ne pas y faire attention puisque je ne pouvais lui être d'aucun secours. Encore aujourd'hui je ne comprends pas comment je n'y avais pas pensé plus tôt. Quelque chose en moi avait dû refouler l'idée que Taureau pourrait un jour devenir adulte. Pourtant j'attendais ce moment depuis sa naissance. En tout cas, je le surpris un jour s'approchant de sa mère d'une façon qui ne laissait subsister le moindre doute. Ma première réaction fut de colère et d'effroi. Il s'était détaché et se tenait devant moi, tremblant et les yeux injectés de sang. Il avait vraiment un aspect redoutable. Cependant il se laissa rattacher sans protester et rien de plus ne se passa.

Je retournai d'abord à la maison et m'assis à ma table pour réfléchir. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il convenait de faire. Est-ce que je pouvais laisser les deux bêtes ensemble sans mettre en danger Bella qui était plus faible que Taureau ? Peu après, Taureau devint de plus en plus entreprenant et Bella semblait en avoir peur. J'allais être obligée de les séparer. Si autrefois j'avais vivement souhaité la virilité de Taureau, pour l'instant elle ne me causait que des ennuis. Je me rendis compte que je devais construire dans l'étable une stalle solide d'où il ne pourrait pas s'échapper. Des planches ne seraient pas assez résistantes pour lui, il fallait des troncs. J'abattis donc deux jeunes arbres, mais pour finir je vis bien que je n'étais pas capable de construire cette stalle. Je n'étais ni assez vigoureuse ni assez adroite pour un véritable travail de menuisier. Je pleurai de colère et de déception puis je cherchai une autre solution. Taureau déménagerait et irait dans le garage. Cette décision signifiait un surcroît de travail. J'allais devoir entreposer le foin dans une des chambres du haut. Ce serait fatigant de porter chaque jour le foin dans deux étables et pour Taureau ce changement équivaldrait à un bannissement dans le froid et l'obscurité. Mais je n'avais pas le choix.

Je creusai dans le garage une rigole pour que le purin puisse s'écouler et recouvris le sol avec des planches sur lesquelles j'étalai une litière ; ensuite j'allai chercher dans l'étable le deuxième montant du lit qui avait toujours servi de râtelier à Taureau et comme je trouvais le garage obscur, je découpai à la scie une fenêtre dans la paroi de planches et y posai une vitre prise à l'une des chambres, que je fixai en clouant des baguettes. Maintenant le garage recevait au moins un peu de lumière. Je bouchai les fissures du mur avec de la terre et de la mousse, remplis de foin le râtelier et plaçai un bac d'eau. Puis j'allai chercher Taureau. Il ne paraissait pas enchanté de ce déménagement, et moi non plus. Il restait debout, sa grosse tête tristement baissée, regardant fixement devant lui mais il se laissait conduire sans protester. Il n'avait rien fait de mal et se trouvait puni d'être devenu adulte. Je partis dans la forêt avec Lynx pour ne plus entendre les beuglements de la mère et du fils. J'allais avoir un double travail à l'étable et en plus j'avais le sentiment d'avoir commis un acte de cruauté. Les pauvres bêtes n'avaient possédé rien d'autre que leur mutuelle présence et l'entente muette et infinie que communiquait la chaleur de leurs corps. J'espérais que Bella portait un veau et ne resterait pas longtemps seule. Pour Taureau il n'y avait aucun espoir.

Trois semaines après, je compris que Taureau n'avait pas été assez viril ou que Bella après cette longue période d'attente n'était pas en état de concevoir. D'ailleurs je n'ai toujours aucune certitude à ce sujet. Lorsque Bella se remit à beugler, je lui amenai Taureau qui me tirait joyeusement. Tout le temps que cela dura, je tremblai en craignant que Taureau ne blesse sa mère plus délicate. Il se comporta en vrai sauvage mais Bella semblait être d'un autre avis, ce qui me rassura un peu. Trois semaines après, elle se mit de nouveau à beugler et la terrible scène se renouvela. Comme elle n'eut pas davantage de résultat, je ne savais plus du tout ce qu'il convenait de faire. Peut-être que Taureau n'était pas assez adulte pour un tel acte. Je

décidai d'attendre quelques mois encore. Avant il m'était plus facile de supporter les cris de Bella ; maintenant que j'avais le pouvoir de les calmer je ne pouvais pas les entendre. Je devais chaque fois m'enfoncer loin dans la forêt avec Lynx. En plus, ces cris excitaient beaucoup Taureau et j'osais à peine entrer dans son étable. Dans les intervalles, il redevenait un grand veau pacifique, tendre et joueur. Au cours des mois suivants il m'arriva maintes fois de maudire ce cycle de la conception et de la naissance, qui transformait ma paisible étable mère-enfant en un enfer de solitude et de folie paroxystique.

Maintenant il y a longtemps que Bella ne beugle plus : ou bien elle attend vraiment un veau ou bien elle n'est plus féconde. Il ne lui reste que la tiède chaleur de l'étable, la nourriture, la rumination et parfois un vague souvenir qui lentement se meurt. Après tout ce que nous avons vécu ensemble, Bella est devenue bien plus que ma vache, c'est une sœur patiente qui supporte son sort avec plus de dignité que moi. Vraiment, je lui souhaite un veau. Cela prolongerait mon temps de captivité et me causerait de nouveaux soucis mais pourvu que Bella ait son veau et soit heureuse, j'oublierais immédiatement que cela dérange mes plans.

Les mois de novembre et de décembre furent accaparés par les travaux de la nouvelle étable et mes émotions pour Bella et Taureau. On ne pouvait vraiment pas parler de repos hivernal. J'avais toujours aimé les bêtes, mais à la manière superficielle des citadins. Et quand soudain je me mis à dépendre entièrement d'elles, tout devint différent. On raconte que des prisonniers ont réussi à apprivoiser des rats, des araignées et des mouches. Je pense qu'ils n'ont fait que se plier à leur situation. Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous

acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. Ils souffrent comme nous si on leur fait mal et ils ont comme nous besoin de nourriture, de chaleur et d'un peu de tendresse.

Il est vrai que ma sympathie n'a pas grand-chose à voir avec ce raisonnement. Dans mes rêves, je mets au monde des enfants qui sont indifféremment des humains, des chats, des chiens, des veaux, des ours et d'étranges êtres couverts de poils. Mais tous naissent de moi et il n'y a rien en eux qui puisse m'effrayer ou me rebuter. Cela ne semble étrange que parce que je l'écris d'une écriture humaine avec des mots humains. Peut-être faudrait-il dessiner ses rêves avec des graviers sur de la mousse ou les tracer dans la neige avec un bâton. Mais je n'en suis pas capable. Je ne vivrai sans doute pas assez longtemps pour me transformer à ce point. Ce serait peut-être possible à un génie, mais je ne suis qu'une simple femme qui a perdu le monde qui était le sien, et qui est en chemin pour en trouver un autre. Ce chemin est douloureux et ne prendra pas fin avant longtemps.

Le six décembre, la première neige tomba, joyeusement saluée par Lynx, boudée par la chatte et contemplée avec curiosité par Tigre. Il la prit certainement pour un jeu pas très différent des boulettes de papier et il s'en approcha en toute confiance. Perle avait agi de la même façon, mais avec plus de prudence et moins de fougue. Elle n'avait pas eu le temps d'en apprendre davantage. J'ignorais alors combien Tigre avait peu de temps devant lui. J'accomplissais mon travail comme toujours, j'allais chercher du foin dans la cabane et nous approvisionnais en viande fraîche. Les chevreuils semblaient sentir l'approche de l'hiver, ils venaient pâturer sur la clairière à l'aube ou au crépuscule. J'évitai de les tirer à cet endroit et cherchais les anciennes passées plus éloignées. Je ne voulais pas les faire fuir de la clairière où en hiver ils pourraient plus facilement trouver de l'herbe en grattant le sol. En outre, j'aimais les observer. Lynx avait compris que les chevreuils dans la clairière n'étaient pas du gibier mais une

sorte très lointaine d'animaux domestiques qui étaient sous ma protection et donc sous la sienne, un peu comme les corneilles qui avaient recommencé depuis octobre à nous faire leur visite quotidienne.

C'est à cette époque que mes jambes me lâchèrent brusquement et se mirent à me faire souffrir, surtout quand j'étais couchée. Je me ressentais des trop grands efforts et plus tard ces douleurs ne me quittèrent jamais plus tout à fait.

À la date du dix décembre j'ai noté curieusement : "Le temps passe si vite." Je ne me rappelle pas l'avoir écrit. Je ne sais pas ce qui a dû se passer ce dix décembre-là pour me faire ajouter au-dessous de : "Bella avec Taureau", "Neige", "Allée chercher du foin", ces mots : "Le temps passe si vite." Est-ce que le temps a réellement passé si vite à cette époque ? Je ne m'en souviens pas et je ne peux rien dire sur ce sujet. Et d'ailleurs cela n'est même pas vrai. Le temps avait seulement dû me paraître passer plus vite. Je crois que le temps est immobile et que je me meus en lui parfois lentement, parfois à une vitesse foudroyante.

Depuis que Lynx est mort, je ressens cela très nettement. Je suis assise à ma table et le temps s'arrête. Je ne puis le voir ni le sentir ni l'entendre, pourtant il m'entoure de tous côtés. Son immobilité et son silence sont effrayants. Je me dresse d'un bond, je sors de la maison en courant et cherche à lui échapper. Je m'occupe, les choses prennent le devant et j'oublie le temps. Et puis brusquement, il est à nouveau autour de moi. Je suis devant la maison en train de regarder les corneilles, et le voilà encore, immatériel et immobile, nous maintenant ferme, les prés, les corneilles et moi. Je serai obligée de m'habituer à lui, à son indifférence, à son omniprésence. Il s'étend à l'infini comme une toile d'araignée géante. Des milliards de petits cocons sont pris dans ses fils, un lézard couché au soleil, une maison en flammes, un soldat mourant, tout ce qui est mort et tout ce qui vit. Le temps est grand et il y a toujours place en lui pour de nouveaux

cocons. Un filet gris et sans pitié dans lequel chaque seconde de ma vie est accrochée. Peut-être me paraît-il si terrible parce qu'il conserve tout et ne laisse rien vraiment finir.

Mais si le temps n'existe que dans ma tête, et si je suis le dernier être humain, il finira avec moi. Cette pensée me rend joyeuse. Il est peut-être en mon pouvoir de tuer le temps. Le grand filet se déchirera et tombera dans l'oubli avec son triste contenu. On devrait m'en avoir de la reconnaissance, mais personne ne saura après ma mort que c'est moi qui ai assassiné le temps. Dans le fond, ces pensées n'ont pas la moindre signification. Les choses arrivent tout simplement et, comme des millions d'hommes avant moi, je cherche à leur trouver un sens parce que mon orgueil ne veut pas admettre que le sens d'un événement est tout entier dans cet événement. Aucun coléoptère que j'écrase sans y prendre garde ne verra dans cet événement fâcheux pour lui une secrète relation de portée universelle. Il était simplement sous mon pied au moment où je l'ai écrasé : un bien-être dans la lumière, une courte douleur aiguë et puis plus rien. Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qui ne peut exister. Je ne sais pas si j'arriverai un jour à prendre mon parti de cette révélation. Il est difficile de se défaire de cette folie des grandeurs ancrée en nous depuis si longtemps. Je plains les animaux et les hommes parce qu'ils sont jetés dans la vie sans l'avoir voulu. Mais ce sont les hommes qui sont sans doute le plus à plaindre, parce qu'ils possèdent juste assez de raison pour lutter contre le cours naturel des choses. Cela les a rendus méchants, désespérés et bien peu dignes d'être aimés. Et pourtant il leur aurait été possible de vivre autrement. Il n'existe pas de sentiment plus raisonnable que l'amour, qui rend la vie plus supportable à celui qui aime et à celui qui est aimé. Mais il aurait fallu reconnaître que c'était notre seule possibilité, l'unique espoir d'une vie meilleure. Pour l'immense foule des morts, la seule possibilité de

l'homme est perdue à jamais. Ma pensée revient sans cesse là-dessus. Je ne peux pas comprendre pourquoi nous avons fait fausse route. Je sais seulement qu'il est trop tard.

Après le dix décembre, il neigea toute une semaine tranquillement et régulièrement. Le temps était comme je le préfère, sans vent et apaisant. Rien ne me calme autant que la chute silencieuse des flocons ou la pluie d'été après l'orage. Par moments, le ciel gris-blanc se teintait partiellement de rose et la forêt disparaissait sous des voiles de neige, délicats et brillants. On devinait que le soleil se trouvait quelque part derrière notre monde enneigé, mais il ne parvenait pas jusqu'à nous. Les corneilles se tenaient pendant des heures immobiles sur les pins et attendaient. Leurs sombres contours aux larges becs, se détachant sur le ciel d'un gris-rose, avaient quelque chose qui m'émouvait. Vie étrangère et pourtant familière, sang rouge sous le noir plumage, elles me paraissaient être le symbole de la patience stoïque. Une patience qui a peu de chose à espérer et qui attend tout simplement, prête à accepter le bon comme le mauvais. J'en savais si peu sur les corneilles ; si j'étais morte dans la clairière, elles m'auraient déchirée et déchiquetée, fidèles à leur devoir qui est de débarrasser la forêt de ses charognes.

Comme c'était beau ces jours-là d'aller dans les bois avec Lynx. Les petits flocons se posaient sur mon visage, la neige crissait sous mes pas, j'entendais à peine Lynx derrière moi. Je contemplais nos traces dans la neige, mes lourds talons et les fines empreintes du chien. L'homme et le chien réduits à leur plus simple expression. L'air était pur sans être froid et c'était un plaisir de marcher et de respirer. Si mes jambes avaient été plus solides, j'aurais pu marcher ainsi à travers la forêt, pendant des jours. Mais elles ne l'étaient pas. Le soir elles me tiraient et me brûlaient et je devais souvent les entourer de serviettes humides pour pouvoir dormir. Au cours de l'hiver, les douleurs se calmèrent un peu pour réapparaître en été. Je suis

agacée de dépendre de mes propres jambes. J'évite autant que possible d'y prêter attention. On peut très bien s'habituer à la douleur jusqu'à un certain point. Comme je ne pouvais pas guérir mes jambes, je me suis habituée aux douleurs.

Noël approchait et tout laissait prévoir une forêt de Noël étincelante. Cela ne m'enchantait guère. Je ne me sentais pas encore assez assurée pour penser à cette soirée sans appréhension. J'arrivais toujours mal à me défendre contre les souvenirs et je devais rester prudente. Il neigea jusqu'au vingt décembre. Il y avait à présent presque un mètre de neige, une couche poudreuse, bleuâtre sous le ciel gris. Le soleil ne cherchait plus à percer et la lumière restait froide et blanche. Je n'avais pas encore à m'inquiéter pour le gibier. La neige n'était pas gelée et les bêtes pouvaient en grattant trouver de l'herbe dans la clairière. Mais si le temps se mettait au gel, une croûte de glace se formerait et la neige deviendrait un piège dangereux. Dans l'après-midi du vingt décembre, la température se radoucit. Les nuages prirent une teinte grise couleur d'ardoise et la neige tomba en flocons mouillés. Je n'aimais pas le dégel mais pour le gibier c'était un cadeau du ciel. Cette nuit-là, je dormis mal et j'écoutai le sifflement du vent descendu de la montagne qui faisait claquer les bardeaux. Je restai longtemps éveillée, mes jambes étaient plus douloureuses que jamais. Le lendemain la neige avait déjà fondu en partie. Le ruisseau débordait et la gorge était parcourue de filets d'eau descendus de la fonte. J'étais contente pour le gibier. J'avais peut-être tort d'ailleurs car si après le dégel il regelait, les bêtes ne pourraient plus gratter la terre durcie. Par moments, j'avais l'impression que la nature ne constituait pour ses créatures qu'un immense piège.

Pour l'instant le temps était favorable. Sous le soleil qui brusquement entre les nuages noirs déchirait le ciel violet, le pré était presque entièrement dégagé. L'atmosphère de Noël s'était envolée et rien que pour cela, j'étais prête à supporter le fœhn. J'avais des douleurs au cœur et les

animaux se montraient agités et nerveux. Tigre traversa une nouvelle crise de folie amoureuse. Ses yeux de topaze devinrent ternes, son nez chaud et sec, et il se roulait à mes pieds en se plaignant. Après quoi il s'enfuit dans la forêt.

Ce que j'en ai vu suffit à me persuader que l'amour n'est pas un état agréable pour les animaux. Ils ne peuvent pas savoir que cet état sera passager car pour eux chaque seconde dure une éternité. Les mugissements rauques de Bella, les plaintes de la vieille chatte et le désespoir de Tigre ne recelaient pas la moindre trace de bonheur. Et ensuite l'épuisement, un poil terne et un sommeil proche de la mort.

Le pauvre Tigre était donc parti dans la forêt avec ses cris. Sa mère était accroupie sur le seuil, maussade. Elle l'avait accueilli en feulant quand il avait voulu se montrer tendre. Je la regardai de plus près et je vis que sous son pelage d'hiver, elle s'était arrondie. Voilà donc la cause de cette mauvaise humeur. Je comprenais tout à présent. Monsieur Koua-Koua avait devancé son fils. La chatte se laissa examiner sans broncher et lorsque je touchai doucement son ventre, elle s'empara de ma main et me mordilla le poignet avec prudence. Elle semblait se moquer de mon aveuglement.

À cette époque, je me faisais moins de souci pour Tigre. Il était déjà revenu une fois et il était adulte et fort. Pourtant Tigre ne revint plus, ni cette nuit, ni jamais. Le vingt-quatre décembre, j'allai avec Lynx à sa recherche. Je pris le chien en laisse et il se mit à suivre fiévreusement sa trace. Dans la forêt, il existait bien sûr une grande quantité d'autres traces et Lynx devenait parfois incertain. Pendant plus d'une heure, il me tira d'un côté puis de l'autre jusqu'au moment où il s'agita très fort et m'arracha presque la laisse des mains. Nous arrivâmes bientôt près du ruisseau, bien au-dessus du chalet. Lynx leva la tête, me regarda et se mit à aboyer doucement. C'est ici que s'arrêtait la trace de Tigre. Nous traversâmes le ruisseau, mais Lynx ne semblait plus la retrouver et retournait toujours au

même endroit de l'autre côté du ruisseau. Je cherchai le long de la berge mais ne trouvai rien. Si Tigre était tombé dans le ruisseau, ce qui était inexplicable, l'eau de la fonte des neiges l'aurait entraîné depuis longtemps. Je ne saurai jamais ce qui est arrivé à Tigre et cela me torture encore aujourd'hui.

Le soir, assise près de la lampe, je lisais un almanach mais seulement des yeux ; ma tête était restée là-bas dans la forêt obscure. Je regardais sans cesse vers la chatière, mais Tigre ne revenait pas. Les jours suivants, le fœhn se calma et il recommença à neiger. La neige tomba pendant des jours et des jours. Je savais que je devais accepter cette nouvelle perte et je n'essayai même pas de refouler mon chagrin. Le mur de neige s'élevait autour du chalet et il me fallait chaque jour déblayer le chemin conduisant à l'étable. La nouvelle année arriva. Je faisais mon travail en me déplaçant, un peu engourdie, dans ce désert de neige. Je finis par cesser d'attendre Tigre tous les soirs. Mais je ne l'oubliais pas. Encore aujourd'hui son ombre grise croise furtivement mon chemin quand je rêve. Lynx et Taureau l'ont rejoint et Perle l'avait précédé. Ils m'ont tous quittée. Ils sont partis contre leur gré. Ils auraient volontiers continué à mener leur courte vie innocente. Mais je n'ai pas su les protéger.

La vieille chatte est couchée devant moi sur la table et son regard me traverse. Une semaine après la disparition de Tigre, elle se retira dans l'armoire et mit au monde avec d'horribles gémissements quatre chatons mort-nés. Je les lui retirai et les enterrai dans le pré sous la terre et la neige. C'étaient deux minuscules chats tigrés d'une étonnante beauté et deux autres d'un blond-roux. Tout en eux était parfait des oreilles jusqu'à la queue et pourtant ils n'avaient pu vivre. La vieille chatte fut si malade que je craignis de la perdre elle aussi. Elle avait de la fièvre, ne mangeait pas et poussait sans arrêt des petits cris de douleur. Je ne sais toujours pas ce qu'elle a eu et suis incapable d'en avoir la moindre idée. Pendant des jours,

elle ne put que lécher du lait sur mes doigts, le poil terne et ébouriffé, les yeux collés. Et chaque nuit elle se traînait dehors pour revenir quelques minutes après en gémissant. À aucun prix elle n'aurait voulu souiller sa couche ou la maison. Je fis pour elle tout ce qui était en mon pouvoir ; je lui fis boire dans un peu de camomille un petit morceau d'aspirine qu'elle avala uniquement parce qu'elle n'avait pas la force de le recracher. C'est à ce moment que je me rendis compte que la chatte était devenue une partie de ma nouvelle vie. Depuis qu'elle a été si malade, elle paraît m'être plus attachée qu'avant. Après une semaine elle recommença à manger et, quelques jours plus tard, elle reprit ses anciennes habitudes. Mais quelque chose en elle semblait s'être brisé. Elle restait pendant des heures assise au même endroit et quand je la caressais, elle miaulait doucement et enfonçait son nez dans la paume de ma main. Elle n'avait même plus la force de se rebiffer contre Lynx quand il venait la renifler avec curiosité. Elle se contentait de baisser la tête avec résignation et fermait les yeux. Pendant sa maladie elle dégageait une odeur étrange, forte et un peu amère. Et il fallut trois semaines pour qu'elle perde enfin cette odeur de maladie. Après quoi elle se rétablit vite et son poil redevint brillant et bien fourni.

À peine la chatte fut-elle remise que je tombai malade. Pendant deux jours j'avais transporté du foin en le traînant tout le long de la gorge et j'étais rentrée épuisée et en nage. Ce n'est qu'une fois revenue de l'étable, quand je voulus me changer, que je m'aperçus que j'étais glacée et tremblante. Le feu s'était éteint et je le rallumai. Je bus du lait mais je ne me sentis pas mieux après. Je claquais des dents et j'avais du mal à tenir ma tasse. Je sus tout de suite que j'étais sérieusement malade mais cela me mit dans un tel état d'hilarité que je me mis à rire tout haut. Lynx s'approcha de moi et me poussa du museau avec reproche. Mais je ne pouvais pas m'arrêter de rire trop fort et d'une façon peu naturelle. Au fond de moi cependant, je conservais une conscience froide et lucide qui observait tout

ce qui se passait. Avec obéissance, j'exécutai tout ce que cette conscience me commandait. Je donnai à manger à Lynx et à la chatte, remis du bois dans le poêle et me couchai. Auparavant, j'avais avalé des cachets contre la fièvre et bu un verre du cognac de Hugo. J'avais une forte fièvre et me tournais et me retournais dans mon lit. J'entendais des voix, des visages m'apparaissaient et quelqu'un tirait ma couverture. Parfois le bruit se calmait, je distinguais l'obscurité et sentais Lynx bouger devant mon lit. Il ne s'était pas retiré sous le poêle, mais s'était enfin couché sur la peau de mouton de Louise comme je l'avais toujours souhaité. Je me faisais un souci terrible pour mes bêtes et je pleurais sans pouvoir rien faire.

Vers le matin, les moments de lucidité devinrent plus fréquents et lorsque l'aube de ce jour de neige éclaira la pièce, je me levai, m'habillai en tremblant et allai à l'étable. J'avais les idées très claires et j'espérais qu'il me serait possible de traire Bella au moins une fois par jour. Je me traînai jusqu'en haut de l'escalier et descendis du foin pour deux jours que j'apportai à Bella et à Taureau. Puis je remplis leurs seaux d'eau. Je fis tout cela très lentement et avec de violentes douleurs au côté. Enfin je retournai à la maison, posai de la viande et du lait pour Lynx et la chatte et remis beaucoup de bois sur la braise. Je laissai la porte du chalet entrouverte pour que Lynx puisse sortir. Si je venais à mourir, il devait être libre. Bella et Taureau parviendraient sans difficulté à enfoncer la porte, les verrous n'étaient pas très solides et les cordes qui les attachaient ne les étrangleraient pas s'ils cherchaient à les rompre. D'ailleurs ce n'étaient pas de très grosses cordes. Mais cela ne leur servirait à rien car de l'autre côté de la porte de l'étable ne les attendaient que le froid et la faim. J'avalai à nouveau des cachets et du cognac et m'enfonçai, étourdie, dans mon lit. Mais je m'obligeai à me relever, allai jusqu'à la table et écrivis : "Le vingt-quatre janvier je suis tombée malade." Après quoi j'apportai un pot de lait près de mon lit, éteignis la bougie et me laissai tomber.

La fièvre battait durement dans mes veines et je nageais sur un nuage rouge, brûlant. Le chalet commença à s'animer et ce n'était plus le chalet, mais une haute salle sombre. Il y régnait un va-et-vient continu et je n'aurais jamais cru qu'il existât tant d'hommes. Ils m'étaient tous inconnus et se conduisaient très mal. Leurs voix ressemblaient à un caquetage, et cela me fit rire, mais tout de suite après je m'éloignai à nouveau sur mon brûlant nuage rouge et me réveillai dans le froid. La grande salle s'était transformée en une caverne pleine d'animaux ; d'énormes ombres velues qui tâtonnaient le long des murs ou restaient accroupies dans les coins et me fixaient de leurs yeux rouges. Dans l'intervalle, il y avait des moments où j'étais couchée dans mon lit et où Lynx léchait doucement ma main en gémissant. J'aurais voulu le consoler, mais je ne pouvais que chuchoter. Je savais que j'allais mal et que j'étais seule en mesure de nous sauver, moi et mes bêtes. Je résolus de me raccrocher à cette idée et de ne pas l'oublier. J'avalai vite quelques cachets et bus du lait, après quoi le voyage à travers le feu continua, et ressurgirent les hommes et les animaux énormes et très étranges. Ils caquetaient et tiraient sur ma couverture, et leurs mains et leurs pattes s'enfonçaient dans mes côtes. Je leur étais livrée, du sel sur les lèvres, couverte de sueur et de larmes.

Il faisait noir et froid et j'avais mal à la tête. J'allumai la bougie. Il était quatre heures. La porte était grande ouverte et le vent avait soufflé de la neige jusqu'au milieu du chalet. Je mis ma robe de chambre, fermai la porte et entrepris de rallumer le feu. Il fallut un bon moment, mais à la fin une petite flamme se mit à brûler et Lynx me renversa presque en criant de joie. À chaque instant la fièvre pouvait à nouveau s'abattre sur moi. Je m'habillai chaudement et me dirigeai à tâtons jusqu'à l'étable. Bella me reçut en gémissant. J'eus le soupçon que la fièvre n'avait pas dû me quitter de deux jours. Je parvins à traire la pauvre bête et allai chercher du foin et de l'eau. Je crois que j'ai bien mis une heure à faire cela tant j'étais faible. Il fallut

encore que je m'occupe de Taureau et l'aube commençait à poindre quand je revins en me traînant à la maison. Il y faisait du moins un peu plus chaud. Je posai à terre du lait et de la viande pour Lynx et pour la chatte et je bus moi-même un peu de lait qui avait un goût affreux. Puis j'attachai la porte au banc avec une corde pour que Lynx ne puisse que l'entrouvrir. Je ne pouvais faire mieux. Je sentais déjà la fièvre revenir. Je remis du bois dans le feu, avalai des cachets et du cognac et retombai en proie à de nouvelles terreurs. Quelque chose se posa lourdement sur moi et subitement ils me saisirent de tous côtés et voulurent me tirer en bas et je savais que ça ne devait pas arriver. Je me débattais et criais ou crus crier et d'un seul coup, ils furent tous partis et le lit s'arrêta brusquement. Une forme se pencha sur moi et je vis le visage de mon mari. Je le vis très distinctement et je n'eus plus peur. Je savais qu'il était mort et j'étais contente de revoir son visage, son brave visage d'homme, son visage familier que j'avais tant de fois touché. Je tendis la main et il s'évanouit. On ne devait pas le toucher. Une nouvelle vague de chaleur s'abattit sur moi et m'entraîna à sa suite. Quand je revins à moi, le crépuscule descendait. Je me sentais sans fièvre, abattue et vidée. Lynx était couché sur la peau de mouton et la chatte dormait entre le mur et moi. Elle se réveilla, bien que je n'aie pas bougé, étendit la patte et en l'écartant la posa doucement sur ma main. Je ne sais pas si elle comprenait que j'étais malade mais chaque fois que je sortais d'un accès de fièvre, elle était couchée à côté de moi et me regardait. Quant à Lynx, il jappait de joie dès que je lui parlais.

Je n'étais pas seule et je n'avais pas le droit de les abandonner. Ils m'attendaient avec tant de patience. Je buvais du lait avec du cognac, et quand la fièvre tombait, je me levais, me traînais jusqu'à l'étable et m'occupais de Bella et de Taureau. Je ne sais pas combien de fois je le fis car aussitôt que je retombais dans un demi-sommeil fiévreux, je rêvais que j'allais à l'étable traire Bella et tout d'un coup je me retrouvais dans mon lit

et savais que je n'y étais pas allée. Tout se confondait de manière inextricable. Mais j'ai pourtant dû réussir à me lever et à faire mon travail, sinon mes bêtes n'auraient pas si bien supporté ma maladie. Je n'ai aucune idée du temps que j'ai passé dans cet état crépusculaire. Mon cœur faisait de grands bonds dans ma poitrine et Lynx essayait sans se lasser de me réveiller. Finalement, il réussit à me faire asseoir et regarder autour de moi.

Il faisait grand jour, un jour clair et froid, et je sus que je n'étais plus malade. J'avais retrouvé mes idées, et mes douleurs dans le côté avaient disparu. Je savais qu'il fallait que je me lève, mais je mis très longtemps à sortir du lit. Ma montre et mon réveil étaient arrêtés et je ne savais pas quel jour on était, ni quelle heure. En titubant de faiblesse j'allumai le feu, allai à l'étable et délivrai Bella qui mugissait du poids de son lait. Il fallut que je fasse glisser le seau d'eau sur la neige derrière moi car je n'avais pas la force de le soulever et lorsque je descendis le foin de la chambre, je fus obligée de m'asseoir trois fois dans l'escalier. Je fis mon travail et revins enfin à la maison après un temps qui m'avait paru interminable, Lynx sur mes talons qui me léchait les mains et me poussait, ses yeux marron remplis à la fois de souci et de joie. Je lui donnai à manger ainsi qu'à la chatte, ils avaient tous les deux très faim ; puis je me forçai à boire du lait et retombai sur mon lit. Mais Lynx ne me laissa pas m'endormir. Il fallut me déshabiller avec une peine incroyable et me glisser sous la couverture. J'entendais le feu pétiller et, un court instant, je redevins l'enfant malade qui attend que sa mère vienne lui apporter son lait de poule au lit. Je me rendormis d'un seul coup.

J'ai dû dormir très longtemps, car je fus réveillée par les gémissements de Lynx et je me sentis complètement guérie mais très faible. Je me levai et allai encore un peu flageolante à mon travail habituel. Les corneilles s'abattirent en criant sur la clairière et je mis ma montre sur neuf heures. C'est depuis ce temps que ma montre indique l'heure des corneilles.

J'ignorais le temps qu'avait duré ma maladie et après un moment de réflexion, je barrai une semaine sur le calendrier. À partir de là, le calendrier n'est plus à jour.

La semaine qui suivit fut dure et pénible. J'évitais tout geste inutile, mais je me sentais encore très fatiguée. Par chance, il me restait encore un demi-chevreuil dans la glace et je n'eus pas à m'éloigner de la maison. Je mangeai des pommes, de la viande et des pommes de terre et fis tout pour retrouver des forces. Je fus prise d'une terrible envie d'oranges et à la pensée que je n'en mangerais jamais plus, les larmes me montèrent aux yeux. Mes lèvres étaient gercées et écorchées et ne parvenaient pas à guérir à cause du froid. Lynx me traitait encore comme une enfant sans défense et parfois, pris de panique, me réveillait quand je dormais. La chatte continuait à coucher sur mon lit et se montrait avec moi toujours aussi affectueuse. Je ne sais pas si c'était par attachement ou parce qu'elle éprouvait un besoin de consolation après avoir perdu ses petits et avoir été si malade.

Lentement, nous retrouvâmes notre vie habituelle. Seule la petite ombre de Tigre assombrissait la joie que j'éprouvais d'être guérie. Je pense que s'il n'était pas parti et si la chatte n'avait pas été malade, la maladie n'aurait pas eu de prise sur moi. Ce n'était pas la première fois que je rentrais trempée à la maison. Mais ce jour-là, j'avais perdu toute capacité de résistance. Le chagrin m'avait rendue faible et sans défense. Le séjour à l'alpage m'avait quelque peu transformée et ma maladie était une suite de cette transformation. Je me détachais lentement de mon passé et m'en remettait à un nouvel ordre des choses.

Vers le milieu de février, j'étais déjà suffisamment rétablie pour pouvoir retourner dans la forêt et aller chercher du foin. Je me montrais très prudente et faisais attention à ne pas me fatiguer. Le temps restait modérément froid et le gibier semblait bien s'en tirer. Je n'avais trouvé aucun animal mort de faim ou de froid. C'était un plaisir d'être de nouveau

en bonne santé, de pouvoir respirer l'air pur de la neige et de sentir que je vivais encore. Je buvais beaucoup de lait et souffrais de la soif comme jamais auparavant. J'entourais Bella et Taureau des soins les plus affectueux pour compenser les inconvénients et la peur que ma maladie leur avait fait subir. Mais ils paraissaient avoir oublié tout cela depuis longtemps. Je les étrillais avec soin en leur promettant un bel et long été sur l'alpage et je cassais avec insouciance des petits morceaux de la pierre à sel et les leur donnais en récompense. Ils frottaient leurs naseaux contre moi et me léchaient les mains de leurs langues humides et rugueuses.

Quand je repense à ce temps, je le vois assombri par la disparition de Tigre. J'étais presque contente que les chatons soient mort-nés et qu'un nouvel amour et un nouveau souci m'aient été épargnés.

Fin février, Bella demanda Taureau avec insistance et je cédaï une fois de plus et tentai l'essai. Il s'avéra plus tard que j'avais espéré en vain. Je décidai d'attendre jusqu'en mai. Je me sentais peu sûre dans cette affaire et elle devint pour moi un souci permanent. Taureau continuait à grandir et ne semblait pas souffrir du froid. Son poil était à présent plus fourni, un peu ébouriffé, et son grand corps répandait autour de lui une buée tiède. Taureau aurait peut-être pu passer l'hiver dehors. J'avais tendance à projeter sur les animaux ce que ressentait mon propre corps sans protection. Mais les bêtes non plus ne se comportent pas toutes de la même façon. Lynx supportait aussi bien le froid que la chaleur. La chatte qui avait un poil bien plus long détestait le froid, et Monsieur Koua-Koua qui était pourtant un chat lui aussi vivait dans la neige et la glace de la forêt hivernale. Moi qui étais toujours gelée, je n'aurais pas supporté comme Lynx de rester des jours entiers dans la chaleur du pôle. Et je ne pouvais pas voir une truite dans la mare sans frissonner et en avoir pitié. Elles me font toujours pitié car je ne peux pas

imaginer qu'il puisse faire bon là en bas, près des pierres couvertes de mousse. Ma faculté d'imagination est très limitée, elle n'arrive pas à pénétrer jusqu'à la chair lisse et blanche des animaux à sang froid.

Et les insectes, comme ils me restent étrangers. Je les regarde et les observe avec étonnement, et je suis contente qu'ils soient si petits. Une fourmi de taille humaine est pour moi un cauchemar. Je ne fais d'exception que pour les bourdons, sans doute parce que leurs corps velus me font penser à de minuscules mammifères.

Il m'arrive de souhaiter que cette étrangeté se change en familiarité, mais j'en suis bien éloignée. Étranger et méchant restent encore pour moi une seule et même chose. Et je crois que les animaux eux-mêmes ne sentent pas autrement. Cet automne est apparue une corneille blanche. Elle vole toujours en arrière des autres et se pose seule sur un arbre que ses compagnes évitent. Je ne peux pas comprendre pourquoi les autres corneilles ne veulent pas d'elle. Elle me semble à moi un oiseau particulièrement beau, mais pour ses compagnes elle est horrible. Je la vois toute seule sur son pin, regardant fixement au-dessus du pré, un triste monstre qui ne devrait pas exister, une corneille blanche. Elle reste posée après que la grande nuée s'est envolée, alors je lui apporte un peu de nourriture. Elle est assez apprivoisée pour me laisser approcher. Quelquefois, elle saute à terre quand elle me voit arriver. Elle ne saura jamais pourquoi elle est rejetée, elle ne connaît pas d'autre vie. Elle restera éternellement bannie et à ce point solitaire qu'elle a moins peur d'un homme que de ses sœurs noires. Peut-être que les autres l'exècrent au point de ne pas la becqueter à mort. J'attends chaque jour la corneille blanche ; je l'appelle et elle me regarde attentivement de ses yeux rougeâtres. Je ne peux pas faire grand-chose pour elle. Les déchets que je lui donne ne font peut-être que prolonger une vie qui ne devrait pas l'être. Mais je veux que

la corneille blanche vive et parfois je rêve qu'il en existe une deuxième dans la forêt et qu'elles se rencontreront. Je n'y crois pas, mais j'aimerais tellement.

À cause de ma maladie, le mois de février me parut très court. Début mars il fit brusquement chaud et la neige fondit sur les pentes. Je redoutais que la chatte ne reparte vers de nouvelles aventures, mais elle ne donnait aucun signe de désirs amoureux. La maladie l'avait durement éprouvée. Elle jouait parfois comme un jeune chat et, après, se laissait tomber épuisée et somnolente. Elle était aimable et patiente et Lynx se tenait volontiers auprès d'elle. Il leur arrivait même de dormir ensemble sous le poêle. J'étais un peu inquiète de ce changement ; j'y voyais le signe qu'elle n'était pas encore tout à fait guérie. Je me sentais moi aussi toujours aussi faible et ce n'était pas sans danger. Il fallait à tout prix que je retrouve mes forces avant les travaux du printemps. Une légère douleur au côté droit m'était restée. Je ne pouvais pas respirer à fond et quand j'allais chercher du foin ou quand je coupais du bois, mon souffle court me gênait. La douleur n'était pas forte, elle n'était que désagréable, comme un avertissement permanent. Je la sens encore maintenant avant un changement de temps, mais depuis l'été j'arrive de nouveau à respirer à fond. Je crains que la maladie ne m'ait un peu affaibli le cœur. Mais je ne m'en préoccupe pas.

Tout le mois de mars eut quelque chose d'éprouvant et de dangereux. Je devais faire attention à moi et, en même temps, je ne pouvais pas me ménager. Le soleil m'invitait à m'asseoir sur le banc, mais il me fatiguait trop et je devais y renoncer. Rien n'est plus ennuyeux que d'avoir sans cesse à s'occuper de sa propre santé, aussi la plupart du temps je l'oubliais. La terre était encore froide et dès que le soleil était couché, l'air redevenait hivernal, froid et rude. L'herbe s'était si bien conservée sous la neige qu'à certains endroits elle était encore verte. Le gibier trouvait assez de nourriture dans la clairière.

Je consacrai le mois de mars à couper du bois. Je travaillais lentement car je ne respirais qu'avec difficulté, mais ce travail était d'une importance vitale et il fallait qu'il soit fait. Tout ce que j'entreprenais se déroulait comme dans un rêve, comme si je marchais sur du coton et non sur le solide sol de la forêt. Je n'étais pas d'humeur inquiète et passais d'une gaieté fiévreuse à une tristesse superficielle. Je me fis remarquer à moi-même que je me conduisais comme la chatte, qui depuis sa maladie était retombée en enfance. Avant de m'endormir, j'avais souvent l'impression d'être couchée dans mon lit de noyer, à côté de la chambre de mes parents, attentive au murmure uniforme qui parvenait jusqu'à moi à travers la cloison et qui m'endormait. Je me répétais que je devais redevenir forte et adulte, mais en réalité je voulais retourner à la chaleur et au silence de ma chambre d'enfant d'où l'on m'avait arrachée pour me tirer à la lumière. J'étais consciente du danger, mais après tant d'années la tentation de me laisser aller était trop forte pour que je puisse y résister. Lynx en était malheureux. Il me poussait à aller avec lui dans la forêt, à entreprendre ceci ou cela, à secouer mon inertie. Mon moi enfantin se fâchait contre Lynx et ne voulait rien savoir. C'est ainsi que je m'abandonnai à ces jours de mars brillants et humides qui avaient fait trop tôt sortir les fleurs de terre : les anémones, les primevères, les pieds-d'alouette et les boutons d'or. Elles étaient toutes ravissantes et créées pour mon plaisir.

Qui sait combien de temps j'aurais continué à vivre de la sorte si Lynx n'était pas intervenu. Il s'était habitué à entreprendre de lui-même de petites excursions et un jour, à midi, il rentra en gémissant et me montra sa patte de devant écrasée et en sang. D'un coup, je me retransformai en femme adulte. Il semblait que Lynx ait glissé sous une lourde pierre. Je lavai la patte et, comme il m'était impossible de me rendre compte si elle était cassée, je la maintins entre des bouts de bois, l'enduisis de pommade et l'enveloppai d'un pansement. Lynx se laissa faire sans broncher, ravi de l'intérêt que je

lui portais. Les deux jours qui suivirent, il resta sous le poêle à somnoler. Je m'adressai des reproches, ce qui était arrivé au chien était de ma faute. Je ne m'en étais pas bien occupée et l'avais laissé livré à lui-même. En examinant la patte à nouveau, je vis qu'elle n'était pas cassée. Lynx commença à enlever la pommade en la léchant et je ne refis pas le pansement. Lynx savait mieux que moi ce qui lui convenait et il voulait pouvoir lécher sa plaie. Une semaine après, il courait à nouveau, d'abord en boitant mais bientôt aussi bien qu'avant.

Subitement, les semaines écoulées me parurent tout à fait irréelles. Je pensai de nouveau à mon travail et dressai des plans pour mon déménagement à l'alpage. C'est alors que l'hiver fit une seconde apparition. La neige ensevelit les arbres sur le pré du ruisseau et avec eux mes rêves de m'endormir comme une enfant bien à l'abri. Dans le monde où je vivais, il ne pouvait exister aucune sécurité, rien que des dangers de toute part et un dur labeur. Et je trouvais que c'était bien ainsi ; la pensée de ce que j'étais devenue ces derniers temps me répugnait.

J'avais fini de brûler le tas de bois qui se trouvait près du chalet et j'allais prendre les bûches sur un tas plus loin en les faisant glisser sur la neige. La neige était lisse et solide et ce travail m'amusa d'abord. Mais mes mains furent bientôt gercées, couvertes de résine et pleines d'échardes. La scie s'était un peu émoussée et je n'osais pas l'aiguiser, de peur de lui faire perdre par maladresse son dernier tranchant. Scier devint de ce fait un dur labeur et le soir je me couchais brisée. Mais enfin j'avais faim et je me remis à manger de la viande avec appétit. Je sentais mes forces revenir et je devenais plus habile. Lynx courait partout avec moi et ne paraissait plus du tout souffrir de sa patte. Nous étions maintenant trois invalides, des invalides encore robustes car la chatte s'était elle aussi réveillée et avait perdu cette douceur qui lui était si peu naturelle. Taureau devenait de plus

en plus grand et superbe ; le garage ressemblait à une maison de poupée tant il le remplissait. Je me faisais une joie en pensant au jour où il pourrait sentir sous ses sabots les prairies de l'alpage.

Seule la pensée de la chatte me tourmentait quand je réfléchissais le soir au déménagement. Cela n'aurait aucun sens de l'amener avec moi. Elle se sauverait de toute façon pour rentrer à la maison et en ne l'amenant pas je lui évitais du moins les dangers du long retour. Je remarquai qu'elle retrouvait un peu plus chaque jour son ancien moi farouche. Tout ce que je pouvais espérer, c'est qu'elle serait encore capable de faire face cet été à la vie dans les bois. Si elle avait continué à être malade, je l'aurais prise avec moi. Son infortune m'avait tellement attachée à elle que l'idée de la quitter m'ôtait toute la joie de revoir l'alpage.

De toute façon, j'aurais préféré rester au chalet. Mon incompréhensible aversion pour l'alpage, après y avoir passé un si bel été, n'avait pas complètement disparu. Peut-être fallait-il l'imputer à un souci de confort qui me faisait reculer devant le dur labeur. Peut-être aurais-je dû obéir à mes désirs secrets, mais je ne me sentais pas le droit de priver Bella et Taureau d'un nouvel été là-haut.

Tout le mois d'avril fut froid et humide et au dernier tiers du mois, le temps tourna à la tempête de sorte que je fus contrainte de rester à la maison. Ce repos forcé ne m'enchantait pas. J'étais pleine d'ardeur au travail et je devais me contenter de raccommoder mes vêtements pour l'été. La peau de mes mains était tellement gercée que le fil s'y accrochait sans cesse ; l'aiguille me glissait des doigts et je devais me mettre à sa recherche et l'enfiler de nouveau. Pour le moment, je n'avais pas encore de souci à me faire pour les vêtements. En ce qui concerne les souliers, la situation était moins brillante. Je possédais une solide paire de chaussures de montagne à semelles de caoutchouc rainurées qui paraissaient inusables, sans compter les chaussures de Louise qui m'étaient un peu grandes mais que je pouvais

porter au besoin. Par contre, les chaussures de sport avec lesquelles j'étais arrivée se trouvaient en piteux état. Leur doublure était déchirée et les talons et les bouts usés ; elles feraient tout juste l'été. Depuis, je me suis confectionné une paire de mocassins dans une peau de chevreuil séchée. Ils ne sont pas très beaux mais très agréables à porter. Malheureusement ils ne sont pas du tout solides. Mais à cette époque, je n'en avais pas encore eu l'idée. Le plus difficile restait les bas et les chaussettes. Je n'avais plus de laine à reprendre depuis longtemps et j'utilisais des fils de laine tirés d'une vieille couverture.

Il y avait un bon moment que je ne portais plus de robes. Je n'avais pas tardé à découvrir quels étaient les vêtements qui m'étaient le plus pratiques. Les chemises de Hugo dont j'avais raccourci les manches, mon vieux pantalon en velours côtelé, une veste de loden, un gilet de laine et, en hiver, les culottes de cuir de Hugo qui sur moi faisaient pas mal de plis. En été, je mettais un short taillé dans un élégant pantalon de brocart que Louise avait porté le soir au chalet. Ma robe de chambre était restée en bon état car je ne l'utilisais qu'à la maison. Dans l'ensemble, des vêtements peu seyants mais bien adaptés. Je ne me souciais pas beaucoup de mon apparence. Mes bêtes ne prêtaient aucune attention à ma façon de m'habiller, il est clair qu'elles ne m'aimaient pas pour mon aspect. Sans doute leur manquait-il d'ailleurs le sens de la beauté. Je ne crois pas qu'un homme aurait pu leur paraître beau.

Je passai ainsi plusieurs jours à d'ennuyeux travaux de ravaudage. Il faisait si froid et il y avait tant de vent que même Lynx ne semblait pas avoir envie de se promener. Il se tenait sous le poêle et se laissait pénétrer par la chaleur. La chatte était couchée sur les vêtements entassés au milieu de la table. Elle aimait s'allonger sur des tissus et Perle et Tigre avaient eux aussi fait la même chose. Dès que je lui parlais, elle se mettait à ronronner et parfois mon simple regard suffisait. Le vent tournoyait autour du chalet et

nous nous sentions tous les trois bien au chaud. Lorsque le silence se faisait oppressant, je disais quelques mots et la chatte répondait par de petits ronrons. Ou bien je chantais et la chatte n'avait rien contre. J'aurais pu être contente si j'avais réussi à repousser complètement les pensées du passé, mais je n'y parvenais pas souvent.

Le vingt-six avril, mon réveil s'arrêta. J'étais en train de recouper une chemise quand son tic-tac cessa. Je ne le remarquai pas. Je perçus seulement que quelque chose n'était pas comme avant. Mais ce n'est qu'à l'instant où la chatte dressa les oreilles et tourna la tête en direction du lit que je pris conscience de ce nouveau silence. Le réveil était mort. C'était le réveil que j'avais trouvé dans l'autre chalet au cours de mon excursion dans la vallée voisine. Je le pris dans ma main et le secouai. Il eut encore un tic-tac, et tout fut définitivement fini pour lui. Je le dévissai avec mes ciseaux. Il paraissait être en bonne santé. Je ne pus découvrir aucun défaut dans ses rouages, rien n'était cassé et pourtant il ne tictaquait plus. Je compris immédiatement que je ne réussirais jamais plus à le remettre en marche. Je le laissai donc tranquille et revissai le boîtier. Il était trois heures à l'heure des corneilles et depuis c'est l'heure qu'il indique. Je ne sais pas pourquoi je le garde. Il est toujours à côté de mon lit, arrêté sur trois heures. Il ne me restait plus que ma montre-bracelet que je conservais dans un tiroir car j'aurais pu la casser en travaillant.

Maintenant je ne possède plus aucune montre. J'ai perdu la montre-bracelet en revenant de l'alpage. Peut-être a-t-elle été enfoncée dans la terre par les sabots de Bella. Au moment où c'est arrivé je trouvais que ça n'avait plus d'importance et je ne suis pas retournée la chercher. D'ailleurs je ne l'aurais sans doute pas trouvée. C'était une très petite montre, un jouet en or que mon mari m'avait offert il y a des années de cela. Il avait toujours aimé me voir porter de jolies choses décoratives. J'aurais préféré une solide montre bien pratique, mais aujourd'hui je suis heureuse d'avoir fait

semblant à l'époque d'être ravie de ce cadeau. Quoi qu'il en soit, la petite montre est perdue. L'heure qu'elle indiquait n'était depuis longtemps même plus celle des corneilles. Ces petites montres ne fonctionnent jamais très bien. Au début le réveil me manquait. Pendant plusieurs soirs, un nouveau silence oppressant m'empêcha de m'endormir. Dans la nuit je me réveillais au son du tic-tac familier mais c'étaient seulement les battements de mon cœur que je percevais. La chatte avait compris la première la mort du réveil. Lynx ne l'avait pas remarquée. L'arrêt d'un réveil n'est certainement pas un signe de danger ; ni de danger, ni de gibier, il n'avait donc aucune raison de le remarquer. Il était tout à fait insensible aux bruits familiers, même s'ils étaient soudains et forts. Mais à la chasse, il suffisait du plus léger craquement pour qu'il sursaute et s'arrête pour renifler. À présent je n'ai plus personne qui sache distinguer les bruits menaçants des bruits inoffensifs. Je dois redoubler de prudence. La chatte dresse bien l'oreille jour et nuit, mais ce n'est pas pour moi.

Avant que le temps ne s'améliore vraiment, le mois de mai était arrivé. Deux années s'étaient écoulées dans la forêt et je m'aperçus que je ne croyais plus qu'on finirait par me trouver. Je passai le premier mai à retourner le champ de pommes de terre et à y apporter du fumier. Le deux mai se passa de la même façon. La journée d'après, l'été était là et aux côtés des fleurs printanières gelées et noircies, tout s'ouvrait en même temps à la lumière. Je repris mon travail avec les bûches et en entassai une nouvelle provision sous la véranda. L'hiver ne me surprendrait pas sans que je m'y sois préparée. Le dix mai, comme le temps chaud s'était maintenu, je plantai les pommes de terre et je vis avec satisfaction que, cette fois, il m'en restait davantage. Et pourtant j'avais pu ajouter à mon champ une nouvelle parcelle. Je semai aussi les haricots, et les principaux travaux de printemps furent terminés. Je décidai de monter sans tarder à l'alpage. Il ne restait plus beaucoup de foin et je laissais Bella et Taureau sur le pâturage. Taureau

avait dévoré tout l'hiver et parfois il avait bu le bon lait maigre. J'allai une dernière fois chercher du foin à la cabane pour en avoir sur place à mon retour en automne. Les arbres fruitiers étaient en fleurs et l'herbe avait déjà beaucoup poussé en une semaine. De l'autre côté, les orties avaient déjà envahi la petite maison. Les arbres avaient fleuri tard cette année ce qui laissait espérer que la gelée ne les abîmerait pas.

Les jours suivants, le temps redevint frais et pluvieux mais les saints de glace furent très doux et le dix-sept mai il fit à nouveau si beau que je commençai le déménagement. Il me parut cette année encore plus pénible car je ne pouvais pas respirer à fond et je traînais mes lourds paquets en haletant. L'herbe de l'alpage était déjà verte et drue et il ne restait qu'un peu de neige aux endroits ombragés sous les arbres.

La chatte suivait d'un œil maussade mes préparatifs. Quand je voulais la caresser, elle me fixait froidement et ne ronronnait pas. Elle avait tout de suite compris et je trouvais sa mauvaise humeur légitime. Je me sentais très culpabilisée sous son regard. Les dernières nuits, elle ne dormit plus sur mon lit mais sur le dur banc de bois. Le matin de notre départ elle n'était pas du tout rentrée. La journée en fut gâchée dès le départ. Je pourrais à présent me persuader que la chatte a ainsi cherché à m'avertir, mais ce serait un mensonge. Elle ne voulait tout simplement pas être laissée seule. Il n'y a là rien de mystérieux. Personne n'aime être laissé seul, pas même une vieille chatte.

C'était une radieuse journée de printemps, mais j'avais le cœur lourd. Les adieux, ne serait-ce que pour une courte période, m'ont toujours été pénibles. Je suis une personne casanière que les voyages rendent malheureuse. Mes pensées restaient enchaînées au vieux chalet de chasse qui se dressait, porte verrouillée et volets clos, dans le soleil du matin. Une maison délaissée a quelque chose de triste. Tout le long de la montée je me trouvais entre deux royaumes et n'étais plus nulle part chez moi. Cette fois,

je n'avais pas posé de note sur la table, l'idée ne m'en avait pas effleurée. Vers midi nous atteignîmes l'alpage et je fus tirée de mes sombres pensées. Lynx s'élança avec un jappement joyeux vers la cabane, à travers le pré. Il se souvenait de l'année dernière et se sentait tout à fait chez lui. Je laissai Bella et Taureau sur le pré et pénétrai dans la cabane. Même à ce moment mon malaise ne se dissipa pas, mais je me ressaisis et après un peu de repos je me mis au travail. Je sortis du bois mort de l'étable, lavai le sol et enlevai la poussière qui s'était accumulée pendant un an. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Tigre et en ouvrant l'armoire j'eus une seconde d'égarement, m'attendant à y trouver le petit chat pelotonné et endormi. Les jambes me manquèrent et je dus me cramponner jusqu'à ce que soit passé ce moment de faiblesse.

Plus tard, je m'assis sur le banc devant la cabane, encore étourdie, le regard fixe. Tout était resté à sa place. Le tonneau pour l'eau de pluie, le billot et le tas de bois semblaient attendre notre jeu matinal. Je savais que ça ne pouvait pas continuer ainsi, mais j'ai toujours été incapable d'étouffer un chagrin. J'ai toujours été obligée d'attendre qu'il vienne à maturité et se détache de moi. Mais ce n'était pas une raison pour ne pas travailler. Je partis chercher du bois mort et passai l'après-midi à traîner un fagot après l'autre jusqu'à la cabane. Là, je les étalai au soleil pour les faire sécher. À midi, j'avais déjà sorti sur le pré les couvertures et la paille. Elles n'étaient pas vraiment humides, mais sentaient un peu le renfermé. En hiver la neige avait dû atteindre le toit de la cabane. Cette fois j'avais apporté une plus grande quantité de pommes de terre et je les rangeai dans la petite chambre. Il ne fallait plus espérer trouver de la farine quelque part. S'il en était resté dans une des cabanes, elle devait être gâtée depuis longtemps ou mangée par les souris. Le troisième jour, je tuai un jeune cerf, et j'en plaçai la viande, au préalable salée, dans des pots de grès que j'enterrai sous la neige d'un creux ombragé. Je me sentais toujours oppressée mais Bella et

Taureau étaient contents. De temps en temps ils s'arrêtaient de paître, trottaient jusqu'à la cabane et passaient leurs grosses têtes dans la porte. Ils ne venaient pas uniquement par affection mais aussi parce que j'avais pris l'habitude de leur donner un peu de sel à lécher dans ma main. Ce n'est que le cinquième jour que j'allai voir le point de vue avec Lynx. Le pays n'était plus maintenant qu'une vaste étendue verdoyante et fleurie. C'est à peine si je pouvais reconnaître les champs et les prés grâce à leurs couleurs. Les mauvaises herbes avaient partout triomphé. Dès le premier été, les petites routes avaient été recouvertes par les herbes folles, à présent on distinguait seulement quelques îlots plus sombres sur les parties asphaltées. Les graines s'étaient introduites dans les fissures ouvertes par le gel et y avaient germé. Bientôt les routes n'existeraient plus. La vue des lointains clochers m'émut à peine. Je m'attendais à la crise de chagrin et de désespoir habituelle mais elle ne vint pas. J'avais l'impression de vivre dans la forêt depuis cinquante ans et les clochers ne représentaient plus que des bâtisses de pierre et de briques qui ne me concernaient pas. Je me surpris même à penser que Bella ne donnait plus beaucoup de lait et que j'avais eu raison de laisser la baratte dans la vallée. Je me levai pour m'enfoncer plus profondément dans la forêt avec Lynx. Mon indifférence m'effrayait. Quelque chose avait changé et je devais me faire à cette nouvelle réalité. Cette pensée me remplit d'un malaise auquel je ne pouvais échapper qu'en l'acceptant et en le laissant derrière moi. Je n'avais pas à maintenir artificiellement mon ancienne tristesse. Dans le passé, les circonstances de la vie m'avaient souvent forcée à mentir, mais je n'avais plus aucune raison ni aucune excuse pour continuer à le faire. Je ne vivais plus au milieu des hommes.

Au début de juin, je m'étais enfin réhabituée à l'alpage mais rien ne fut plus comme l'année d'avant. Le premier été à l'alpage faisait partie du passé et je ne voulais pas en vivre une répétition affadie. C'est pourquoi je

m'efforçais de ne pas succomber à l'ancien enchantement. D'ailleurs l'alpage lui-même me facilitait la tâche, il s'était comme refermé devant moi et ne me montrait plus qu'un visage étranger.

Il y avait moins d'ouvrage qu'avant car je ne faisais plus de beurre ni de beurre fondu. Bella donnait juste assez de lait et Taureau devait accepter de ne plus boire que de l'eau. Le lait de Bella suffisait à peine aux besoins journaliers et je m'étais remise à battre un peu de beurre avec le fouet à neige. Pauvre Bella, s'il ne se produisait pas de miracle elle n'aurait jamais plus de veau.

Je restais souvent assise sur le banc, comme l'année passée, et je contemplais la prairie. Elle n'était pas autre que jadis et répandait toujours le même parfum suave, mais je n'en éprouvais plus le même ravissement. Je sciais assidûment le bois mort et je disposais encore de beaucoup de temps pour aller avec Lynx en forêt. Mais je n'entrepris plus de longues excursions. Je m'étais déjà fixé mes limites l'an dernier. Savoir où passait le mur m'était devenu indifférent et je n'avais aucune envie de découvrir dix autres cabanes sentant la souris. Les orties avaient dû pousser à travers les portes fendues et tout recouvrir. Je préférais parcourir la forêt avec Lynx pour mon plaisir. Cela valait mieux que de rester inactive sur le banc à contempler la prairie. La marche régulière sur les anciens sentiers qui commençaient déjà à se recouvrir d'herbe m'apportait toujours l'apaisement et donnait à Lynx une joie toujours renouvelée. Chaque excursion signifiait pour lui une grande aventure. Je lui parlais beaucoup à cette époque et il comprenait le sens de presque tout ce que je lui disais. Qui sait, peut-être comprenait-il même plus de mots que je ne le pensais. Cet été-là j'oubliai complètement que Lynx était un chien et pas un homme. Je le savais, mais cette différence n'avait pour moi plus aucun sens. Lynx aussi avait changé. Depuis que je m'occupais tellement de lui, il était devenu plus calme et ne semblait plus craindre que je m'évanouisse dans l'air dès qu'il

s'éloignait quelques minutes. Quand il m'arrive d'y repenser, je me dis que l'unique terreur de sa vie de chien était d'être laissé seul. J'avais moi aussi appris sur lui une foule de choses et je comprenais presque tous ses mouvements et presque tous ses appels. Il avait fini par régner entre nous une tranquille compréhension silencieuse.

Le vingt-huit juin, en rentrant vers le soir de la forêt avec Lynx, je vis Taureau chevaucher Bella. Je n'avais pas prêté attention à ses mugissements de la nuit d'avant. Lorsque je vis ces deux grands corps se fondre en un seul contre le ciel rosé du soir, je pensai tout de suite qu'il y aurait un veau. C'était ainsi que cela devait arriver, sur un grand pré devant le ciel du crépuscule, sans qu'aucun homme ne s'en mêle.

Je ne sais pas encore aujourd'hui si j'ai eu raison. En tout cas Bella depuis ce jour ne demanda plus Taureau et Taureau n'eut pas d'autre souci que de remplir son grand corps puissant de la plus grande quantité d'herbe tendre, puis de somnoler au soleil ou de galoper comme une flèche à travers le pré. C'était une bête très belle et très forte et pas méchante du tout. Il posait parfois sa lourde tête sur mon épaule et soupirait d'aise quand je lui grattais le front. Peut-être serait-il devenu plus tard sombre et sauvage. Mais à cette époque il n'était qu'un énorme veau confiant et joueur, sans cesse en quête de bonne nourriture. Je crois qu'il n'était pas aussi intelligent que sa mère, mais ce n'était pas vraiment le but de sa vie d'être intelligent. C'était comique de voir avec quel empressement il obéissait à Lynx qui à côté de lui n'était qu'un nabot aboyeur.

Aujourd'hui je crois que Bella attend tout de même un veau. Elle donne plus de lait et elle est devenue nettement plus grosse. Si cela était vrai, elle devrait vêler en mai, selon mon almanach paysan. Bella n'est pas grosse d'une façon frappante mais trop grosse pour que ce soit uniquement la conséquence du bon foin. Il y a quatre semaines, je n'osais pas encore

l'espérer, je suis d'ailleurs toujours dans le doute, peut-être que je m'imagine quelque chose que je souhaite très fort. Il me faut attendre et m'armer de patience.

Quand nous étions sur l'alpage, l'incertitude me tourmentait bien plus. C'était si important pour moi que Bella ait un veau. Dans le cas contraire, j'aurais dû travailler très dur pour deux animaux complètement inutiles et que je n'aurais jamais été capable de tuer. Il n'y avait que Bella qui semblait ne pas se faire le moindre souci pour son avenir. Elle faisait plaisir à voir. Elle avait conservé son rôle de guide. Lorsque Taureau devenait trop turbulent, elle le rappelait à l'ordre d'un coup de corne. Il lui obéissait et ne s'éloignait jamais bien loin de sa mère-épouse. Cela me tranquillisait car je savais que Bella était raisonnable et que je pouvais me fier à elle. La raison habitait son corps tout entier et lui dictait ce qu'il fallait faire. Heureusement, car Lynx n'aimait pas la tâche de chien berger et ne s'y résignait que si je le lui ordonnais expressément. Je voulais profiter des jours qui restaient avant la fenaison pour me remettre. Je me ressentais encore des suites de ma maladie. Je mangeais bien, restais le plus souvent possible en plein air et dormais sans rêves.

Le premier juillet, c'est inscrit sur le calendrier, je pus pour la première fois respirer de nouveau à fond. Maintenant que cette dernière gêne avait disparu, je me rendais compte à quel point mon souffle court m'avait fait souffrir, même si je n'y avais pas prêté attention. Pendant une heure j'eus l'impression de renaître, après quoi je fus incapable de me représenter que cela avait pu être autrement. Dans quelques semaines commencerait la fenaison sur le pré en pente raide et pouvoir respirer à fond deviendrait pour moi capital.

Le deux juillet, je descendis dans la vallée pour désherber le champ de pommes de terre. Il avait plu et les mauvaises herbes étaient plus nombreuses que l'été dernier qui avait été sec. J'y travaillai toute la journée.

J'avais trouvé dans le chalet le creux familial, mais je ne savais pas de quand il datait. Je lissai la couverture, remplis mon sac à dos de pommes de terre et retournai sur ma montagne. Vers la mi-juillet je fis une nouvelle descente pour aller voir le pré du ruisseau. L'herbe était haute et beaucoup plus grasse que l'année d'avant. Le temps était changeant et les jours de pluie et de chaleur alternaient. C'était un été idéal pour tout ce qui avait à croître et à verdir. Comme il me restait un peu de temps, je pêchai trois truites et les fis griller au chalet. J'aurais aimé en laisser une pour la chatte, mais rusée et méfiante comme elle était, je savais qu'elle ne toucherait à rien en mon absence. Je voulais attendre la lune montante qui amènerait peut-être un temps moins instable. Je décidai cet été de me faciliter la tâche. Comme Bella ne donnait que peu de lait, elle n'avait besoin d'être traitée qu'une fois par jour, je pouvais donc passer la nuit au chalet et commencer à faucher, bien reposée, dès l'aube.

Fin juillet le moment était venu. Après avoir traité Bella, je l'enfermai dans l'étable avec Taureau. Ils n'en étaient pas enchantés mais je ne pouvais pas faire autrement. Je leur donnai de l'eau et de l'herbe en quantité suffisante puis je pris avec Lynx le chemin de la vallée. J'atteignis le chalet à huit heures du soir, pris un repas froid et me couchai aussitôt pour être en forme le lendemain matin. Comme je n'avais pas de réveil, j'étais obligée de me fier à la montre que j'avais dans la tête. Je me représentais très distinctement un gros chiffre quatre et j'étais sûre de me réveiller à quatre heures. J'étais déjà à cette époque très exercée à ce genre de choses.

Mais je fus réveillée à trois heures par la chatte qui sauta sur mon lit et me salua joyeusement. Elle hésitait entre les reproches plaintifs et les manifestations de tendresse. J'étais tout à fait éveillée mais je restai encore un peu allongée, la chatte ronronnante blottie contre mes jambes. Je crois que pendant cette demi-heure nous fûmes toutes les deux très satisfaites de la vie. Je me levai à trois heures et demie et préparai mon petit déjeuner à la

lueur de la lampe ; cette lampe qui me manquait tant chaque soir à l'alpage. La chatte se réfugia sous la couverture et continua à dormir. Je lui laissai un peu de viande rôtie et après avoir déjeuné et donné à manger à Lynx, je me dirigeai vers la gorge. Il y faisait encore sombre et froid. L'eau descendait des rochers en ruisselets rapides qui s'écoulaient en travers de la chaussée. Je marchais lentement pour ne pas trébucher sur les pierres que le dernier orage avait détachées. La chaussée était en très mauvais état. L'eau du dégel y avait creusé des ornières profondes et, du côté du ruisseau, la terre s'était détachée par endroits et des blocs étaient tombés dans l'eau. Il me faudrait remettre la route en état en automne sans attendre que l'hiver ne la détruise complètement. J'aurais déjà dû le faire depuis longtemps, mais j'avais sans cesse remis ce travail. Je n'avais aucune excuse et c'était tant pis pour moi si cette aube-là je faillis me casser la jambe. Arrivée à la prairie, je sortis la faux de la cabane et commençai à l'aiguiser. L'eau glacée du ruisseau dissipa les derniers lambeaux du sommeil. Lorsque je me mis à faucher, il faisait déjà presque clair. Je remarquai combien je fauchais mieux, bien reposée. Je fauchai pendant trois heures et après je me sentis quand même très fatiguée. Lynx sortit de la cabane où il avait dormi et revint avec moi au chalet. Je m'allongeai à côté de la chatte qui se pelotonna contre moi en grognant et m'endormis aussitôt. La porte du chalet était restée ouverte et le soleil jaune brillait sur le seuil. Lynx s'y était installé et sommeillait dans la première chaleur du jour. Je dormis jusqu'à midi, mangeai un peu puis allai au pré pour retourner l'herbe. Quand j'en revins, la chatte était partie et la viande dévorée. C'était mieux ainsi car je ne voulais pas voir sa déception d'être une fois de plus abandonnée.

Vers sept heures, nous étions de retour à l'alpage et je me dépêchai de délivrer Bella et Taureau. J'attachai Bella à un pieu et les laissai dehors pour la nuit. Ensuite je me lavai à la fontaine, bus du lait chaud et me couchai.

Le jour suivant, après avoir trait Bella dans l'après-midi, je l'enfermai avec Taureau dans l'étable. Je dormis au chalet, la chatte blottie contre mes jambes. J'avais apporté une grosse bouteille de lait et elle me remercia en faisant le gros dos et en me donnant de petits coups de tête. Le lendemain je fauchai une grande étendue. Je n'allai pas me recoucher mais retournai une deuxième fois l'herbe de la veille. Elle était à moitié sèche et répandait une odeur douce et sucrée. Je pus déjà en rentrer une partie dans l'après-midi et retourner celle que j'avais fauchée le matin.

Avec ce nouvel emploi du temps, mon travail avançait vite. Tant que la lune fut ascendante le temps resta beau et chaud. J'avais décidé de faucher aussi une partie du pré voisin car je ne voulais plus risquer de me trouver à court de foin. Mais quand j'eus fini le grand pré, le temps changea et il plut pendant une semaine avec des journées d'éclaircie. C'était un temps agréable qui donna à la prairie de l'alpage une nouvelle fraîcheur, mais ce n'était pas un temps pour les foins. J'attendis donc, j'avais déjà rentré la plus grande partie de la fenaison et je n'avais plus de souci à me faire. Mes jambes étaient de nouveau en mauvais état. Je les enveloppais de linges humides et m'allongeais dans la journée chaque fois que c'était possible. Lynx fut d'abord malheureux de mon immobilité, mais je lui montrai mes jambes malades en lui expliquant tout et il finit par comprendre. Il flânait tout seul sur la prairie mais en restant toujours à portée de voix. Il avait découvert le plaisir de déterrer les souris. Le changement de temps était venu à point. Je ne pus pas guérir mes jambes, mais après cet arrêt leur état s'améliora assez pour me permettre de reprendre la fenaison. La moisson du petit pré dura une semaine. Cette fois la chatte m'accueillit plus calmement et je pus espérer l'avoir rassurée. Elle n'en avait peut-être pas besoin mais cette pensée suffisait à me tranquilliser.

L'été avait passé étrangement vite et pas seulement dans mon souvenir. Je sais qu'il me parut court même à cette époque. Cette année-là, le taillis de framboisiers était encore plus envahi par le sous-bois et je ne remplis qu'un seau de framboises très grosses mais peu sucrées. Je les laissais fondre sur ma langue en évoquant toutes les sucreries du passé. Je souris en me rappelant comment dans un roman d'aventures le héros pillait les ruches des abeilles sauvages. Il n'y avait pas d'abeilles dans ma forêt mais s'il y en avait eu, je n'aurais jamais osé les piller et m'en serais au contraire tenue soigneusement éloignée. Il est vrai que je ne suis pas un héros ni même un garçon très dégourdi. Je ne parviendrai jamais à faire jaillir une étincelle en frottant deux branches l'une contre l'autre et je ne trouverai jamais une pierre à feu car je ne serai pas capable de la reconnaître. Je ne suis même pas arrivée à réparer le briquet de Hugo, alors que je possède des pierres à briquet et de l'essence. Je ne sais pas non plus construire une porte convenable pour l'étable et c'est justement ce qui me préoccupe.

Jusqu'à la fin d'août je restai sur l'alpage malgré la gêne de mes jambes douloureuses. J'avais quand même repris mes promenades avec Lynx. Je pensais trop quand je restais sans rien faire, allongée sur mon lit. Je commençais déjà à me réjouir du déménagement, l'été n'avait été qu'un simple intermède.

Le dix septembre, je descendis dans la vallée pour désherber une autre fois le champ de pommes de terre. Les plants étaient très beaux. Les haricots aussi avaient bien donné. Il n'y avait pas eu beaucoup d'orages, ni de vent, et pas d'inondation. Cette fois je laissai Bella et Taureau sur le pâturage. Le beau temps m'avait incitée à ne pas les priver de cette journée de soleil.

Je rejoignis l'alpage vers cinq heures. Je distinguais à peine la cabane quand Lynx dressa les oreilles et se précipita à travers la prairie en aboyant furieusement. Je ne l'avais jamais entendu aboyer avec tant de fureur et de

haine. Je compris tout de suite que quelque chose de terrible s'était passé. Lorsque la cabane ne me fit plus obstacle, je le découvris. Il y avait quelqu'un sur le pré, un homme inconnu, et devant lui gisait Taureau. Je compris qu'il était mort, un énorme tas d'un brun grisâtre. Lynx sauta sur l'homme et le saisit à la gorge. Je le rappelai d'un sifflement aigu. Il obéit et resta devant l'inconnu, furieux et le poil hérissé. Je me précipitai dans la cabane et arrachai du mur le fusil. Cela ne dura que quelques secondes, mais ces secondes coûtèrent la vie à Lynx. Pourquoi n'ai-je pas pu aller plus vite ? Pendant que je courais sur le pré, je vis étinceler la hache et je l'entendis s'abattre sur le crâne de Lynx avec un bruit sourd.

Je visai et tirai, mais Lynx était déjà mort.

L'homme laissa tomber la hache et s'affaissa sur lui-même dans un étrange mouvement giratoire. Je ne fis pas attention à lui quand je m'agenouillai près de Lynx. Je ne vis aucune blessure, seulement un peu de sang coulait de son nez. Taureau était lui affreusement mutilé ; son crâne défoncé par de nombreux coups baignait dans une mare de sang. Je portai Lynx à la cabane et le couchai sur le banc. Il était soudain petit et léger. Ce n'est qu'après que j'entendis comme venant de loin le mugissement de Bella. Elle se tenait pressée contre le mur de l'étable, prise d'une terreur panique. Je la conduisis à l'intérieur et tentai de la calmer. C'est alors seulement que je repensai à l'homme. J'étais sûre qu'il était mort. La cible était trop grande pour que j'aie pu la manquer. J'étais contente qu'il soit mort. Il m'aurait été difficile d'achever un homme blessé. Pourtant je n'aurais pas pu le laisser en vie. Ou peut-être si. Je ne sais pas. Je le retournai sur le dos. Il était lourd. Je ne voulais pas vraiment le voir. Son visage était hideux. Ses vêtements sales et déchirés étaient bien taillés et dans un beau tissu. Peut-être avait-il loué une chasse comme Hugo, ou bien

c'était un avocat, un directeur ou un industriel comme ceux qu'il avait si souvent invités. Peu importait ce qu'il avait pu être, maintenant il n'était plus que mort.

Je ne voulais pas le laisser étendu sur la prairie, pas à côté de Taureau et sur l'herbe innocente. Je le saisis par les jambes et le traînai jusqu'au point de vue. Là où le rocher surplombe la pente caillouteuse sur laquelle fleurissent en juin les rhododendrons sauvages, je le fis rouler en bas. Je laissai Taureau où il était. Il était trop grand et trop lourd. En été ses os blanchiront sur le pré, des herbes et des fleurs pousseront sur son corps et il s'enfoncera lentement dans l'herbe humide de pluie.

Pour Lynx je creusai le soir même une tombe. Sous le buisson aux feuilles parfumées. Je creusai profondément, posai Lynx dans la fosse, le recouvris de terre et remis l'herbe en tassant bien. Après je me sentis très fatiguée, fatiguée comme je ne l'avais jamais été. Je me lavai à la fontaine et retournai voir Bella à l'étable. Elle ne donna pas une goutte de lait et continuait à trembler. Je lui approchai un seau d'eau mais elle ne but pas. Ensuite je m'assis sur le banc et attendis la longue nuit. Ce fut une claire nuit étoilée et le vent froid soufflait des rochers. Mais j'étais plus glacée que le vent et je n'avais pas froid.

Bella recommença à beugler. Finalement j'allai chercher ma paillasse et l'apportai à l'étable. Je m'y allongeai tout habillée. Bella se tut et je crois qu'elle s'endormit.

Aux premières lueurs de l'aube je me relevai, remplis mon sac à dos, ajoutai au-dessus un gros baluchon, pris le fusil et quittai l'alpage avec Bella. La lune pendait, pâle et plate, dans le ciel et les premiers rayons roses teintaient les rochers. Bella marchait lentement, la tête baissée, parfois elle s'arrêtait, regardait en arrière et poussait un beuglement sourd.

Tout ce qui ne m'est pas strictement indispensable se trouve toujours à l'alpage et je n'irai pas le chercher. À moins que tout cela ne passe aussi et que je puisse y revenir.

Je conduisis Bella à son ancienne étable, lui donnai à manger et m'installai au chalet. La chatte arriva et se coucha près de moi, et je dormis épuisée et sans faire de rêve.

Le lendemain je repris mon travail habituel. Bella beugla encore pendant deux jours puis elle se calma. Je la laissai sur le pâturage aussi longtemps qu'il fit beau. Dès le lendemain de mon arrivée, j'entrepris de réparer la route. Cela me prit dix jours. Octobre arriva et je fis la récolte des pommes de terre, des haricots et des pommes. Ensuite je retournai le champ et le fumai. J'avais scié tellement de bois au printemps qu'il n'y avait plus de place pour en entreposer sous la véranda. Il me fallut encore faucher l'herbe pour la litière, mais cela non plus ne me prit pas plus d'une semaine et enfin, physiquement épuisée et brisée, je renonçai à cette fuite qui ne signifiait rien et affrontai mes pensées. Mais cela ne donna aucun résultat. Il m'était impossible de comprendre ce qui s'était passé. Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi l'homme inconnu a tué Taureau et Lynx. J'avais rappelé Lynx en sifflant et l'avais obligé à attendre sans se défendre qu'on lui défonce le crâne. Je voudrais savoir pourquoi l'homme a tué mes bêtes. Je ne le saurai jamais et peut-être est-ce mieux ainsi.

Lorsqu'en novembre l'hiver fit son entrée, je décidai de commencer ce récit. C'était une ultime tentative. Je ne voulais pas rester tout l'hiver à ma table aux prises avec cette question à laquelle personne, personne au monde ne pouvait donner de réponse. J'ai mis presque quatre mois à écrire cette histoire.

À présent je suis très calme. Il m'est possible de voir un peu plus loin. Je vois que ce n'est pas la fin. Tout continue. Depuis ce matin, j'ai la certitude que Bella attend un veau. Et peut-être, qui sait, y aura-t-il de nouveaux

petits chats. Taureau, Perle, Tigre et Lynx ne reviendront jamais, mais quelque chose de nouveau viendra et je ne peux pas m'y dérober. Quand je n'aurai plus ni feu ni munitions, je devrai m'en accommoder et je trouverai une solution. Mais pour l'heure j'ai autre chose à faire. Dès que le temps se réchauffera, je transformerai la chambre en étable pour Bella et je parviendrai bien à percer une porte. Je ne sais pas encore comment je ferai mais je sais que j'y arriverai. Je serai tout près de Bella et de son veau et je veillerai sur eux nuit et jour. Le souvenir, le deuil et la peur existeront tant que je vivrai et aussi le dur labeur.

Aujourd'hui vingt-cinq février, je termine mon récit. Il ne me reste plus de feuille de papier. Il est cinq heures du soir et il fait encore assez clair pour que je puisse écrire sans lampe. Les corneilles se sont envolées et tournent au-dessus de la forêt. Quand elles auront disparu, j'irai dans la clairière porter à manger à la corneille blanche. Elle m'attend déjà...

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud

OceanofPDF.com

Table

Le point de vue des éditeurs

Marlen Haushofer

Le mur invisible

OceanofPDF.com